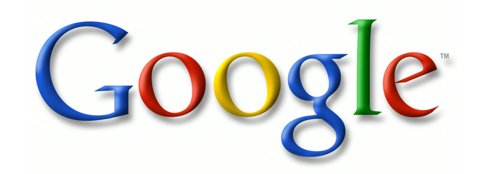
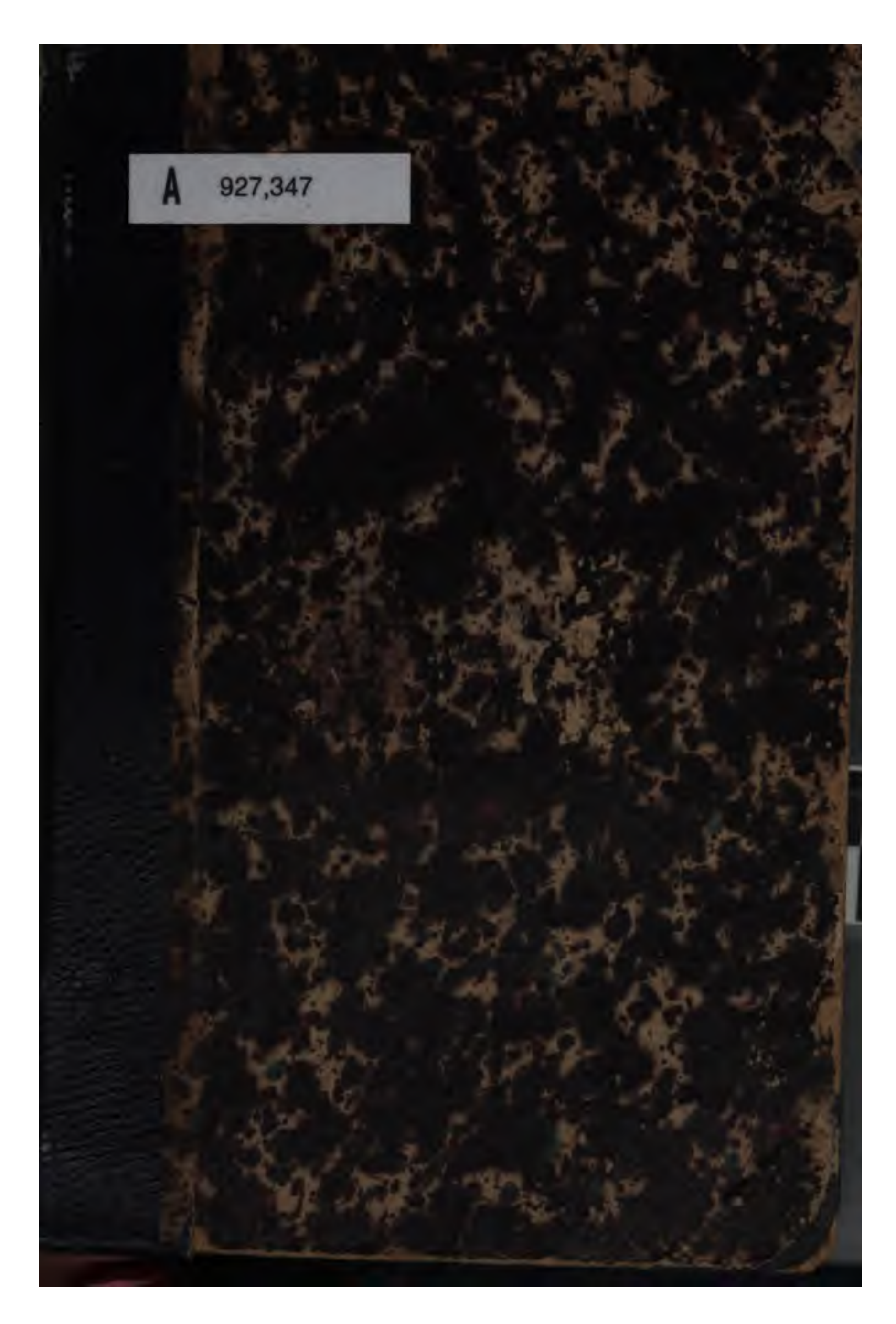
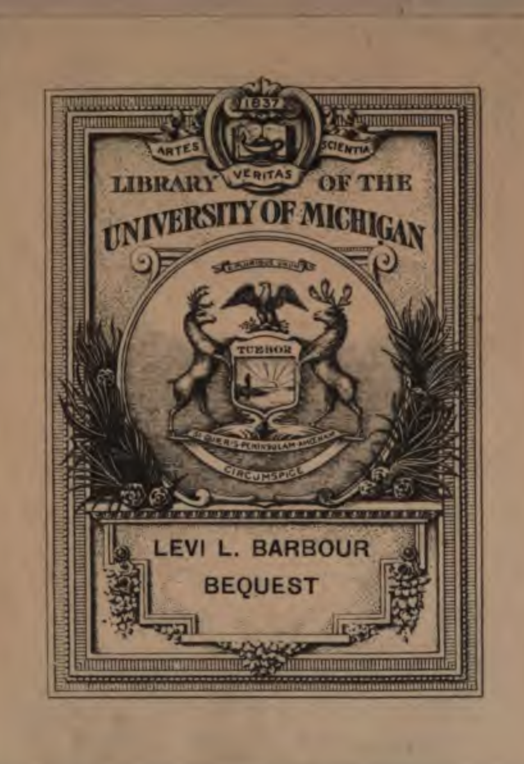





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST

LES

MAITRESSES DE GOETHE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

INTERMÈDES ET POEMES. — *Nouvelle édition* . . . . . . 1 vol.

LA LÉGENDE DE VERSAILLES. — 2e *édition*. . . . . 1 —

TRADUCTION COMPLÈTE DU FAUST DE GOETHE, précédée d'un Essai sur Goethe et accompagnée de notes et commentaires. — *Édition illustrée*. Grand in-8°. . . . . 1 —

HISTOIRE, CRITIQUE LITTÉRAIRE, BEAUX-ARTS

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DU HANOVRE. — LES KŒNIGSMARK. 1 —

SOUVENIRS ET RÉCITS DES CAMPAGNES D'AUTRICHE. . . . . . 1 —

POETES MODERNES DE L'ALLEMAGNE. — *nouvelle édition, revue et augmentée*. . . . . 1 —

MUSICIENS CONTEMPORAINS. — 2e *édition, très-augmentée*. . 1 —

LE CHEVALIER DE CHASOT . . . . 1 —

CONTES ET NOUVELLES. . . . . 1 —

THÉATRE

LE DÉCAMÉRON, comédie en un acte, en vers . . . . 1 —

SOUS PRESSES

BIARRITZ, légende. 1 —

CLICHY. — Imprimerie PAUL DUPONT et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES MAITRESSES DE GOETHE

PAR

H. BLAZE DE BURY



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

AVANT-PROPOS

Ce livre vient clore aujourd'hui la série d'études inaugurée jadis par notre traduction de *Faust*, et continuée par nos *Ecrivains modernes de l'Allemagne*. Les divers morceaux qui le composent ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, au cours d'une période d'environ douze années ; le chapitre intitulé *Frédérique*, remonte même à 1857 [1]. Nous tenons à établir le fait pour deux raisons faciles à comprendre ; d'abord, pour qu'on ne nous reproche pas de venir après les autres, ensuite et surtout pour qu'on ne nous accuse point de trop de sympathie à l'égard de l'Allemagne et de ses grands esprits littéraires.

1. Voir la *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1857.

Au moment où nous sommes, il s'agit de bien préciser certaines dates. L'Allemagne, est-il besoin de le dire, nous a longtemps été chère. S'il existe pour l'homme en dehors du sol natal, une seconde patrie que l'âme et l'intelligence, obéissant aux premières vibrations, aient le droit de se choisir, cette terre fut pour nous le pays de Goethe et de Beethoven; et c'est parce que nous l'avons beaucoup aimée, que nous avons plus douloureusement peut-être que personne ressenti l'amertume des événements. Les choses ont leurs larmes, chantait Virgile au milieu de l'écroulement de la patrie, elles ont aussi leurs sourdes colères et leurs animosités implacables. Ces colères, pourquoi nous serait-il défendu de les nourrir du meilleur de notre force? En vertu de quel détachement de nos misères nationales, oserait-on venir nous prêcher l'enthousiasme sacré des anciens jours? Demandons à l'art, à la science, un refuge contre les maux présents, mais continuons de nous abreuver à la source

amère, et disons-nous bien qu'en dehors de l'idée de patrie, il n'existe que des consolations illusoires et qui ne sauraient remplacer le mâle orgueil d'appartenir à un pays puissant et respecté.

Biarritz, septembre 1872.

LES

MAITRESSES DE GOETHE

I

ÉMILIE ET LUCINDE

I

Ceux qui n'ont jamais vu dans Goethe que ce vieillard antique et solennel, enveloppé, l'hiver, d'une ample redingote bleue, l'été, d'une robe de chambre de nankin, dont la nuance tendre sert de fond à l'étourdissant ramage des mille roses de ce bosquet écarté, où la table aux expériences est dressée du matin au soir, où le serpent vert au fond de son bocal, l'insecte et le brin d'herbe sur la plaque métallique du microscope fixent, des heures entières

l'imperturbable regard du maître, — ceux-là, sans aucun doute, auront quelque peine à se figurer l'auteur de *Faust* sous les traits du svelte et fringant jeune homme, du joyeux garnement que nous allons rencontrer à Strasbourg. Ce n'est plus Jupiter Olympien qu'il faut se représenter cette fois, mais Apollon, dieu de l'arc et de la jeunesse, Apollon beau, rayonnant, superbe. A la place de l'augure accoutumé, dont la bouche impassible et sereine rend des oracles, voici venir l'étudiant au cœur ému, au verbe impétueux, entraînant, entraîné; œil d'aigle, esprit de flamme! Qui soupçonnerait que l'heure sonnera pour ce cœur de battre gravement, sous le frac étoilé du ministre, ce cœur aujourd'hui si enivré, si prompt à s'élancer dans la vie, et dont les frêles trophées qui le recouvrent — une mèche de cheveux, une fleurette, un billet de femme — dérobent à peine les turbulentes pulsations.

Quiconque s'approche de lui subit son charme; on dirait un empire surnaturel qu'exerce son intelligence.

Ce qui l'amène à Strasbourg, on le saura plus tard; en attendant, chacun se le demande. A quelque chose qu'il s'applique, il réussit, à ce point qu'on croit surprendre là sa vocation, et son plaisir à lui est de ba-

fouer son monde et de jouer au Protée, au caméléon ; bizarre, divers, extravagant, insaisissable. Hier on l'a vu suivre la retraite et se faire un concert délicieux de trente tambours qui battaient à la fois ; ce soir, le voilà seul sur la place de la Cathédrale, grave, pensif, les yeux noyés dans les vapeurs des nuages qu'enflamme un dernier rayon de soleil ; attendez vingt minutes, et le rêveur mélancolique vous fera trembler pour ses os ; et tenez, n'est-ce pas lui que j'aperçois là-haut perché sur la flèche comme un génie de la jeunesse et de la liberté.

Qu'il était donc galant et pomponné dans ses habits de velours de Lyon, l'autre nuit, autour de ce tapis vert où l'enchaînaient, entre quatre bougies, les beaux yeux d'une jolie blonde ; et ce matin, vous le rencontrez vêtu négligemment, les cheveux défaits, son gilet chamois déboutonné, s'en allant par l'aigre bise de février, piper je ne sais quelles rimes que les approches du printemps font tournoyer dans l'air devant lui.

Dans ses études, même bizarrerie, même décousu ! Est-ce un médecin ?

On le croirait à le voir suivre si assidûment le cours d'anatomie et la clinique du docteur Ehrmann.

Un jurisconsulte ?

Pourquoi pas ? Il ne quitte point les bancs de l'école et sait par cœur son Joachim Hoppius.

Un architecte ? Tant de plans épars autour de lui, d'équerres et de compas, donneraient fort à le penser.

Un bel esprit, peut-être ?

Ma foi, je le crains bien, car l'*Odyssée* et Ossian l'accompagnent partout.

Ce serait donc le cas de s'écrier, avec tous les bourgeois et tous les philistins de ce bas monde : Hélas ! pauvres parents !

Tel est Goethe à Strasbourg, le grand poëte en germe, le grand naturaliste en herbe, le futur dieu Pan.

Le 2 avril 1770, Goethe arriva à Strasbourg. Il avait alors vingt ans et quelque chose, et jamais peut-être plus beau jeune homme n'avait franchi les murs de la vieille cité alsacienne. Bien avant que la célébrité lui vînt, sa beauté l'avait mis en certain renom, et dès qu'il entrait dans un lieu public, tous les regards se tournaient vers sa personne dont les bustes et les portraits qui nous restent ne sauraient donner d'ailleurs qu'une faible idée, inexacts qu'ils sont presque toujours dans la reproduction des traits ; je ne parle pas du jeu de la physionomie que pas un

n'a rendu. Un front haut et puissant, des yeux bruns d'un éclat extraordinaire, un nez légèrement aquilin et finement dessiné, la bouche arrondie, empruntant à la courbe de la lèvre supérieure une force plus expressive, le menton du modelé le plus pur et le plus fier et, pour support à cette tête noble et charmante, un cou grec à la fois flexible et nerveux! La taille était au-dessus de la moyenne, et quoiqu'il ne fût pas positivement grand, il paraissait tel et c'est ainsi qu'en général on le dépeint, tant son air était imposant, solide et robuste. Il avait une organisation en même temps délicate et susceptible au plus haut degré, contraste que Dante juge très-naturel lorsqu'il dit que plus un être est complet, plus vivement il ressent la joie et la douleur :

Quando la cosa è piú perfetta,
Più senta'l bene, e cosà la doglienza.

Et cet homme si hardi, si vaillant, si rompu à tous les exercices du corps, subissait à ce point les moindres variations atmosphériques, qu'il s'appelait lui-même un baromètre. Tel était, quant à l'extérieur, le jeune homme, qui, le 2 avril 1770, descendait à l'hôtel *Zum Geist* à Strasbourg. A peine échappé à

l'ennui de la diligence, encore tout couvert de la poussière de la route, il s'empresse d'aller rendre visite à la cathédrale, et, tout en cheminant par ces rues étroites et tortueuses, une émotion étrange le saisit ; n'est-ce pas en effet le symbole des tendances allemandes de son jeune âge, que cette cathédrale de Strasbourg, et pourrons-nous jamais la séparer de ces efforts passionnés auxquels, pendant un temps, se livra Goethe pour faire entrer la nature hellénique dans le vieux monde germanique ? Allemand, on a reproché tant de fois à son esprit de ne point l'être assez, qu'il faut bien lui tenir compte de ces tressaillements qui le prirent à l'ombre de l'immense tour séculaire !

II

Goethe se logea au côté sud du Fischmarkt, nº 80, puis se mit aussitôt en mesure de rendre ses lettres de recommandation. Il prenait ses repas dans une pension tenue par deux vieilles filles [1] et que fré-

1. Les demoiselles Lauth, dans la Kramergasse, nº 13. Voir Stoeber, *Der Dichter Lenz, und Frederike von Sesenheim*. Voir également *Heinrich Viehoff's Goethe's Leben*, page 295, et *Lewe's life and works*, t. I, 95.

quentaient journellement une dizaine de personnes, parmi lesquelles un chevalier de Saint-Louis et le docteur Salzmann, qui présidait la compagnie, aimable et savant homme ayant quelque peu dépassé la soixantaine, mais toujours galant et tiré à quatre épingles, la science en bas de soie, portant son chapeau sous le bras pour ne point déranger l'économie de sa coiffure. Goethe qui, dès l'enfance, s'était senti du goût pour les vieillards, se lia avec lui, le consulta sur ses études et prit de sa main un répétiteur de droit, lequel eut d'abord à vaincre certaines répugnances qui d'ailleurs ne tardèrent pas à disparaître. Car s'il faut en croire une lettre de cette époque, écrite à mademoiselle de Klettenberg par le jeune étudiant « il en est de la jurisprudence comme de la bière de Mersburg, la première fois qu'on en boit, elle vous répugne, et quand on en a bu pendant une semaine, impossible de s'en lasser. » N'allons pas croire néanmoins que l'étude du droit l'absorbât tout entier. Ouvrez le livre de Scholl [1], prenez le journal de Goethe à cette période, et vous y verrez un programme si varié, qu'on se demande comment

1. *Briefe und Aufsaetze von Goethe, aus den Jahren 1716 bis, 1787; zum erstenmal herausgegeben durch A. Schoell. Weimar*, 1846.

une intelligence pouvait suffire à de tels exercices. Pour la médecine, il fut amené tout naturellement à l'étudier ; sa complexion délicate, sous des apparences de force et de santé, l'avait soumis, tant à Leipzig qu'à Francfort, à des épreuves très-critiques, et c'en était assez pour qu'il s'éprît d'un intérêt pratique à l'égard d'une science qui aide à la conservation et au rétablissement du plus précieux des biens. « Comment est votre santé ? — écrit-il de Strasbourg à un de ses amis de Worms. — N'ayez garde, je vous en supplie, de négliger les soins dus à ce corps, car c'est par ses yeux que voit notre âme, et si ces yeux voient trouble, il n'y a que pluie et brouillards dans le monde. Mieux que personne, je suis payé pour le savoir. Il fut un temps où le monde ne m'offrait que tristesse. Le souverain Docteur a raffermi dans mon corps la flamme de la vie, et le courage et la joie me sont rendus ! »

Il étudiait l'anatomie avec Lebstein, la chimie avec Spielmann, fréquentait la clinique des deux Ehrmann et trouvait moyen, au milieu de tout cela, d'élaborer des systèmes sur l'électricité, mise à la mode par la découverte de Franklin, et sur les couleurs, dont la théorie commençait déjà à passionner le futur antagoniste de Newton. Et l'al-

chimie, que j'allais oublier, et dont on trouve une trace si frappante dans ses *Ephémérides* où de baroques passages de Paracelse se mêlent à des citations d'Hippocrate et de Boerhave! Je signalerai surtout la reproduction de deux aphorismes de ce dernier, l'un sur la précocité de l'intelligence considérée comme symptôme de rachitisme [1], l'autre sur l'influence des saisons en matière d'épidémie, lesquels tendent à établir victorieusement cette corrélation entre la matière et l'esprit, entre la maladie et le système planétaire, entre le *microcosme* et le *macrocosme*, si chère aux cabalistes de tous les temps [2]. Plusieurs de ces idées, basées naturellement beaucoup plus sur le pressentiment que sur l'expérience et qui dataient de la première période de ses études médicales, persistèrent chez Goethe jusque dans un âge avancé. Ainsi nous le voyons, en 1798, recommander à Schiller de bien se garder d'omettre l'influence astrologique dans les événements précurseurs de la chute de Wallenstein,

1. Inter alia signa Rachitidis morbi advenientis recenset Boerhave ingenii prematurum acumen.

2. De variol, 1380. Est ut plurimum epidemicos, verno tempore incipiens, æstate crescens, languens automno, hyeme sequenti fere cedens, vere iterum, eodem ordine rediturus. Quo citius in hyeme incipit, eo violentior, quo serius eo nitior erit mali natura. Voir Schoell, page 77.

et fonder sa recommandation sur l'harmonie existant entre l'homme et l'univers. « Le motif astrologique, dit-il, repose sur des données profondes, et cette superstition ne nous vient que d'un vague sentiment de l'immense Tout. L'expérience nous enseigne que les astres les plus rapprochés de nous exercent une incontestable action sur la température, la végétation et mille autres phénomènes. Essayez maintenant de vous élever par degré et cherchez où s'arrêtera cette action. Qui m'empêche dès lors de l'étendre sur la vie morale, sur le bonheur ou le malheur de l'homme? »

On comprend qu'une intelligence vouée à de pareilles études et soumise en outre à la constante influence de cette noble et pieuse personne qui s'appelait mademoiselle de Klettenberg, dut se sentir médiocrement attirée par le fameux *Système de la nature* dont on faisait, hélas! si grand bruit à cette époque. Cet exposé terne et vide d'un athéisme creux outrageait ses premières croyances, sans pouvoir satisfaire sa raison. Il annote Bayle, lit Voltaire et Rousseau; mais quelque plaisir qu'il trouve à ces fréquentations, le *Système de la nature* le révolte, et, docile au mystérieux appel de la religion, il communie dévotement et s'efforce de vi-

vre au milieu de ces bonnes âmes parmi lesquelles l'avait introduit mademoiselle de Klettenberg; pénible effort qui pourtant ne se prolonge pas : « si ennuyeuses, hélas! sont ces bonnes âmes, » qu'à la longue il n'y peut plus tenir et déserte en confessant ses torts à son ami.

Un mot maintenant sur mademoiselle de Klettenberg. Quelques années auparavant, Goethe, souffrant de corps et d'esprit, avait, à son retour de Leipzig, trouvé chez une amie de sa mère des soins intelligents et dévoués, une sollicitude à la fois empressée et pleine de discrétion. Cette femme d'une organisation excessivement délicate, d'un naturel ouvert et bienfaisant, tout cœur et tout esprit, se nommait mademoiselle de Klettenberg, et par sa naissance appartenait à la noblesse, dont elle avait les manières et le ton. Souffreteuse et maladive, son zèle pour les autres et sa charité ne se ressentaient pas des continuelles épreuves auxquelles la douleur la soumettait, et sans songer à faire de conversions, elle attirait à Dieu par le calme inaltérable et la céleste bonté de son âme. On devine aisément les rapports qui devaient s'établir entre une personne de ce caractère et le jeune Wolfgang, que la mélancolie, la souffrance la solitude, amenaient insensiblement aux idées reli-

gieuses, et dont une surexcitation nerveuse doublait l'impressionnabilité.

Ces entretiens avec mademoiselle de Klettenberg, les lectures qu'ils firent en commun de la Bible et des Évangiles, inculquèrent dès les premiers jours à Goethe, sinon la pure foi du chrétien, du moins le respect des choses saintes, auquel on peut dire qu'il n'a jamais failli [1].

III

Peu après son arrivée à Strasbourg, en mai 1770, des réjouissances municipales mirent la ville en mouvement et donnèrent à Goethe l'occasion de voir, pour la première fois, les cartons de Raphaël. Marie-Antoinette, se rendant à Paris, traverse Strasbourg, et les murs d'un édifice, élevé dans une petite île du Rhin en l'honneur de la belle dauphine, furent tendus, pour la circonstance, de tapisseries exécutées d'après les cartons de Raphaël. Le spectacle de ces

1. Voir, comme résultat direct de cette influence, l'admirable épisode intitulé : *Confession d'une belle âme*, dans *Wilhelm Meister*.

chefs-d'œuvre produisit sur Goethe une impression d'enthousiasme qui se changea en véritable colère, lorsqu'il vit la salle principale décorée de hautes-lisses dont les élucubrations de l'art français contemporain avaient fourni les motifs. Mais ce qui l'exaspéra bien plus encore que cet affront fait au génie de Raphaël, ce fut le choix des sujets étalés là. Figurez-vous l'histoire de Jason, de Médée et de Créuse, présage heureux et charmant, en effet, pour une princesse qui va se marier! A gauche du trône, la fiancée, environnée d'âmes compatissantes, se débattait dans les angoisses de la mort; à droite, le père manifestait, par ses gestes, l'horreur que lui inspirait le meurtre de ses enfants étendus à ses pieds, tandis que la furie traversait les airs sur son char traîné par un dragon. Je le répète, ce spectacle mit Goethe hors de lui. « Eh quoi! s'écriait-il sans se soucier des gens qui pouvaient l'entendre, vit-on jamais pareil manque de goût, aussi stupide inconvenance? Exposer aux yeux d'une jeune princesse le tableau du plus effroyable hymen dont on ait gardé le souvenir, et cela, dès les premiers pas qu'elle fait sur le sol de sa nouvelle patrie! Mais les architectes, les décorateurs et les tapissiers français sont donc des ânes! Mais ils ne comprennent donc pas qu'un ta-

bleau signifie quelque chose, qu'il agit sur l'esprit et sur les sens, produit en nous des impressions, éveille des pressentiments? » Pour le jeune Wolfgang, en effet, nature d'artiste, nature passionnée, c'étaient bien des réalités que tels tableaux et telles statues; mais que de gens, hélas! et que d'autorités municipales, sans compter les décorateurs, architectes et maires de Strasbourg, pour qui un tableau n'est jamais, en somme, qu'un tableau, une statue qu'une statue, et qui ne s'embarrassent point de chercher ainsi le sens des choses.

Goethe a raison, et les gens qui croient aux présages pourraient au besoin voir dans ces peintures l'ombre mystérieuse et fatale que projetait de soi la triste destinée de Marie-Antoinette. Et, cependant, qui pouvait sensément, à cette époque, concevoir la moindre inquiétude sur l'avenir d'une telle existence, qui semblait tant devoir, comme le voyage de Vienne à Paris, n'être qu'un triomphe continuel? Cette princesse de quinze ans, belle, heureuse, aimable, souriante, objet de l'admiration et de l'enthousiasme de tous ceux qui l'apercevaient; cette fille des césars, vers qui se pressaient les populations en délire, et qui ne marchait que sur un sol jonché de fleurs, pouvait-elle, même pour un moment, prendre ombrage

d'une peinture plus ou moins tragique ? Le soleil voit-il jamais les ténèbres? Pour tant de bonheur, de grâce et de sérénité, pouvait-il exister de mauvais présages ? Il n'importe, lorsque cette illustre dame, « aussi gracieuse qu'imposante, » fut arrivée à Paris et qu'on reçut à Strasbourg, en même temps, et la nouvelle de son entrée dans la capitale et la nouvelle du sinistre événement de la place Louis XV, le souvenir de ces funestes peintures se représenta à l'esprit de Goethe, qui ne put se défendre d'un de ces rapprochements qui s'imposent parfois aux natures les moins superstitieuses.

Strasbourg recouvra bientôt son calme habituel, et Goethe, profitant de la tranquillité rétablie, courut à de nouvelles études. « J'ai assez fait de progrès dans la langue grecque, écrit-il dans une lettre de cette époque, pour lire Homère sans traduction. » En même temps que Homère, il lit Platon, et demande à la métaphysique un apaisement à cette soif ardente qui le consume. Ouvrez son journal à cette date, et vous y voyez Thomas A Kempis et d'autres mystiques coudoyant Voltaire et Rousseau ; puis, au revers de la page, un parallèle entre le Phédon de Mosès Mendelssohn et celui de Platon, et la réfutation de la critique de Bayle sur Giordano Bruno, écrite en un

français net et vigoureux, sinon toujours très-correct.

Si variées cependant que fussent les études de Goethe à Strasbourg, elles n'occupaient point tout son temps, et de longues heures lui restaient encore à donner au monde et à ses plaisirs. Une aventure de cette période vaut la peine d'être racontée. Son père, intraitable, comme on sait, sur le chapitre de la pédagogie, et ne dédaignant pas un détail, lui avait, à lui et à sa sœur, voulu servir de maître à danser dès la première enfance. Tout étrange que paraisse la chose chez un vieillard si peu enjoué de tempérament, on se l'explique par cette manie qu'il avait de ne rien négliger dans une éducation, et l'on n'a qu'à se figurer ce bonhomme roide, empesé, méthodique, enseignant à ses élèves les règles du menuet, et se faisant un devoir de leur jouer lui-même de la flûte traversière. Un zèle si louable n'eut pourtant qu'un médiocre succès, car Goethe ne tarda pas à planter là la danse, si bien qu'ayant un jour à Leipzig, et pour céder aux instances de quelques amis, voulu pincer un menuet, il s'y prit de telle façon qu'on aurait dit qu'il voulait à jamais guérir les gens de l'envie de le voir danser.

On a de tout temps beaucoup dansé et surtout beaucoup valsé à Strasbourg. Goethe rougit de son

ignorance, indigne d'un si beau et si galant jeune homme, et pour y mettre fin, se fit conduire par un de ses amis à la meilleure école.

Le maître qu'on lui indiqua, Français de naissance et de plus déluré, pimpant et taillé tout exprès pour battre des entrechats, avait deux filles qu'il aimait à produire dans ses leçons en qualité de figurantes. Deux filles jeunes (l'une avait dix-sept ans, l'autre dix-neuf), avenantes et coquettes, devaient, cela se conçoit aisément, exercer bientôt certain charme sur un cœur de poëte, et d'autre part, il fallait s'attendre à ce que le jeune homme ne fût pas vu d'un œil indifférent par des fillettes que l'ennui et la solitude avaient d'avance préparées à la séduction. Les feux s'allumèrent donc, mais ils s'allumèrent de travers. Goethe s'éprit d'Émilie, la plus jeune, laquelle en aimait un autre, et Lucinde, l'aînée, commença de brûler pour Goethe. Émilie ne cherchait désormais qu'à se dérober, qu'à s'effacer, tandis que Lucinde, au contraire, était sans cesse là, toujours prête à reprendre la valse, à traîner la leçon en longueur. Chez le brave homme de père, les élèves n'affluaient pas et l'on ne manquait guère de prolonger la séance, tantôt par quelque causerie interminable, tantôt par la lecture d'un roman. « Ce jour-là nous ne lûmes

pas davantage » dit la Francesca de Dante : chez le maître à danser de Strasbourg, c'était tout le contraire qui se passait ; tous les jours on lisait davantage, et c'était à recommencer le lendemain : car de Galehaut ni de Lancelot, du diable si l'on se souciait!

Il y avait pourtant une chose que Goethe ne s'expliquait pas, c'était l'attitude ombrageuse de la plus jeune sœur, et cette sauvagerie l'intriguait fort, quand un soir qu'il voulut, après la leçon, pénétrer dans l'appartement pour y chercher l'objet de ses préférences, Lucinde l'arrêta sur le seuil en le priant de ne pas entrer, sa sœur étant avec une diseuse de bonne aventure qu'elle interrogeait au sujet de quelqu'un qui lui tenait très-vivement au cœur.

— Quant à moi, poursuivit-elle, je suis libre et mon sort est d'être dédaignée !

A cette espèce d'aveu, Goethe répondit par des galanteries et proposa à la jeune fille de consulter la sorcière, ajoutant qu'il se sentait d'humeur d'en faire autant. Mais Lucinde répondit qu'elle avait une foi profonde en de pareils oracles et regarderait comme un sacrilége d'y recourir en plaisantant. Goethe insista et finit par convaincre la belle, qui promit d'entrer sitôt que la séance serait levée. On trouva la jeune sœur parfaitement rassurée à l'endroit du cher

absent et le cœur soulagé d'un grand poids. Et presque aussitôt la sorcière, alléchée par l'appât d'un honnête gain, se mit en devoir de tirer à l'aînée son horoscope. Elle fit le grand jeu, interrogea les cartes avec attention et selon le cérémonial d'usage, puis tout à coup parut hésiter comme s'il lui en coûtait de révéler ce qu'elle voyait.

— La parole vous manque, dit Émilie, déjà versée dans les manœuvres de l'occulte science, car ce que vous allez confier à ma sœur n'a, je le crois, rien d'agréable ; c'est en effet une carte funeste que celle que vous tenez sous votre doigt.

La sœur aînée pâlit, mais, se remettant à la minute :

— Allons, dit-elle, qu'attendez-vous? Est-ce donc une affaire de vie ou de mort?

Alors la sibylle poussa un long soupir, et promenant sa main sur la table tandis qu'elle parlait :

— Vous aimez, reprit-elle, et n'êtes point aimée ; entre vous et celui que vous aimez, j'aperçois une troisième personne qui vous sépare.

A ces mots la jeune fille sembla perdre courage, et la vieille, croyant réparer le mal qu'elle venait de faire à son pauvre cœur, se mit à lui parler de lettres qui devaient arriver, que sais-je? d'une somme

d'argent sur laquelle reposaient certaines espérances.

— Des lettres, répondit la belle enfant, je n'en attends point, et l'argent que vous m'annoncez, d'où me viendrait-il? Mais si, comme vous le dites, il est vrai que j'aime, je suis digne alors d'être aimée, et j'attends un cœur qui me paye de retour.

— Voyons, murmura la sorcière, si cette fois nous ne réussirons pas mieux, et mêlant de nouveau les cartes, elle recommença l'opération, mais avec moins de chance encore qu'au premier coup. Ce n'était plus assez pour la pauvre Lucinde de brûler seule, toute sorte de chagrins l'accablaient, et la figure intermédiaire s'était encore rapprochée de celui qu'elle aimait. La vieille allait tenter une troisième épreuve lorsque la belle enfant, dont le sein trahissait la plus vive émotion, éclata en sanglots, et s'échappant tout éplorée, courut se réfugier dans sa chambre.

— Courez vite après Lucinde, s'écria la plus jeune sœur, allez la consoler. — Et comme Wolfgang hésitait, soupçonnant qu'il n'y avait d'autre moyen de consoler la douce victime que de lui déclarer une passion qu'il ne ressentait pas :

— Vous tardez, reprit Émilie, eh bien! allons en-

semble, quoique je doute fort que ma présence lui soit agréable en ce moment.

On courut, la porte était verrouillée, on eut beau heurter, appeler, supplier, Lucinde ne répondit pas, et Goethe, très-penaud, s'esquiva lestement par l'escalier après avoir payé la vieille.

Deux jours après il revint prendre sa leçon, et comme Lucinde n'assistait pas cette fois à la séance, il s'enquit avec empressement de son état dès que le père se fut éloigné.

— Elle est dans son lit, répondit la jeune sœur, et ne parle que de mourir. — Et là-dessus, Émilie accabla Wolfgang des plus amers reproches, le traitant d'ingrat et de faux ami.

— Si coupable que je sois, reprit Goethe, je sais quelqu'un qui du moins me rendra ce témoignage: que je n'ai d'aucune façon encouragé un pareil sentiment.

— Je comprends, ajouta Émilie en souriant, mais il n'en est pas moins vrai que l'heure est venue de prendre une résolution, sans quoi nous allons nous trouver tous dans l'embarras. Que diriez-vous, par exemple, si je vous suppliais de ne plus prendre de leçons? Mon père trouve déjà depuis longtemps que vous en savez assez pour un homme du monde, et comme il a

quelque raison de supposer que vous ne voulez point faire de son art votre carrière, il ne se pardonnerait pas de vous voler davantage votre argent.

— Et ce conseil, de quitter votre maison, c'est vous, Émilie, vous qui me le donnez ?

— Sans doute, et l'inspiration ne vient pas seulement de moi. Écoutez : l'autre jour, quand vous avez été parti, j'ai fait tirer les cartes à votre intention, et à trois reprises elles ont dit les mêmes choses, avec plus d'autorité chaque fois. La fortune vous comblait de ses dons, vous n'aviez autour de vous que des amis et de grands personnages. L'argent aussi affluait, mais les femmes se tenaient à distance ; ma pauvre sœur surtout était bien loin. Une autre se rapprochait, se rapprochait, mais sans parvenir jusqu'à vos côtés. Je ne vous cacherai pas que j'ai cru être, moi, cette personne, et peut-être, malgré cet aveu, prendrez-vous en meilleure part le conseil amical que je vous donne ? Mon cœur ni ma main ne m'appartiennent plus, je les ai promis à un absent que jusqu'à ce moment j'avais cru aimer par-dessus tout ; mais je commence à m'apercevoir que votre présence pourrait bien, avec le temps, me devenir moins indifférente qu'il ne m'avait semblé d'abord, et voyez quelle situation cela nous créerait ici et

quelle serait votre existence entre deux sœurs dont l'une serait malheureuse par votre amour, l'autre par vos dédains. Et finalement, combien tout cela durerait-il ? Car, lors même que nous ignorerions qui vous êtes et ce qui vous est réservé, pourrions-nous empêcher que les cartes aient parlé et mis devant nos yeux la brillante destinée qui vous attend ? Adieu donc, Wolfgang, adieu !

A ces mots, Émilie lui offrit sa main avec tendresse et le reconduisit lentement vers la porte, puis, au moment où Goethe allait s'éloigner, se reprenant soudain et lui sautant au cou :

— Adieu, s'écria-t-elle, et pour que vous sachiez bien que c'est pour la dernière fois que nous nous voyons, prenez ce que jusqu'ici je vous avais refusé.

Goethe la saisit et l'embrassait éperdument, lorsqu'une porte latérale s'ouvrant tout à coup, Lucinde apparut les cheveux dénoués, l'œil en feu et vêtue seulement d'un long peignoir de nuit.

— Il ne sera pas dit que tu auras pris seule congé de lui, fit la nouvelle venue en s'élançant sur sa proie avec un bond de panthère affamée.

Emilie laissa échapper Wolfgang ; Lucinde aussitôt s'en empara, l'attira sur son cœur, l'inondant de ses

larmes, l'enivrant des parfums de ses longues tresses brunes qui fouettaient délicieusement sa joue, et le mettant dans cette position fort difficile et fort embarrassée que lui prédisait Émilie tout à l'heure, celle d'un homme entre deux sœurs qui se l'arrachent !

A cette démonstration brûlante, Goethe voulut répondre par quelques paroles de tendresse, mais son éloquence fut loin d'être au niveau d'un si bel enthousiasme. Lucinde un moment le regarda en face, avec calme et gravité, puis, après avoir fait quelques pas dans la chambre, elle se laissa tomber sur un sofa. Émilie essaya de s'approcher d'elle, mais pour se voir aussitôt repousser avec une fureur tragique et qui pourtant, grâce à la vérité de la passion, n'avait rien de théâtral.

— Encore si c'était le premier cœur que tu me voles, s'écriait Lucinde, en multipliant sur sa sœur les reproches et les imprécations. Mais non, il en a été de même avec l'*autre*, qui a fini, lui aussi, par se fiancer à toi sous mes yeux. J'ai vu ce manége perfide, je l'ai supporté, et Dieu seul sait combien de larmes il m'en a coûté. Un autre se présente, et tu recommences, mais sans pour cela vouloir lâcher l'absent, car il t'en faut, à ce qu'il paraît, en quantité.

Ma nature, à moi, est ouverte et bonne, et comme on me connait dès l'abord, on me néglige; tandis que toi, sournoise et fausse, les gens prennent pour des trésors tout ce que tu leur caches. Mais qu'y a-t-il derrière tout cela, sinon un cœur froid, desséché, misérable, sacrifiant tout à son égoïsme : un cœur que nul ne connait, car il se dérobe au fond de ta poitrine, tandis que moi, aimante et loyale, j'ai mon cœur sur la main, et chacun peut le voir comme mon visage!

Emilie d'abord garda le silence, puis, voyant sa sœur s'échauffer de plus en plus, essaya de la contenir, et n'y parvenant pas, elle faisait à Goethe de petits signes par derrière pour l'engager à se retirer, car il lui déplaisait d'entendre se prolonger la confidence. Mais la jalousie a des yeux de lynx, et Lucinde, à qui rien n'avait échappé, se leva, vint à Goethe, et après s'être un instant recueillie :

— Je sais, dit-elle, que vous êtes désormais perdu pour moi et je renonce à votre cœur, mais toi non plus, tu ne l'auras pas, chère sœur !

A ces mots, elle saisit Wolfgang par la tête et l'embrassa diverses fois, appliquant ses lèvres sur les lèvres du jeune homme, comme pour le marquer fatalement d'un sceau indélébile. Puis d'un air d'Hécate triomphante :

— Malheur, s'écria-t-elle, malheur et pour jamais et pour toujours, sur celle qui la première après moi touchera ces lèvres ! Essaye, Emilie, de renouer avec lui, maintenant que le ciel a entendu mon imprécation, car il l'a entendue, je le sens, et l'exaucera. Quant à vous, monsieur, vous êtes libre, allez où bon vous semble.

Goethe fut humilié du sot personnage qu'il avait joué en cette affaire, et, d'autre part, vivement impressionné de l'espèce d'exorcisme dont il venait d'être l'objet, il s'éloigna tristement et ne remit plus les pieds dans la maison.

II

FRÉDÉRIQUE BRION

I

La cathédrale, Herder [1] et Frédérique, trois in-

1. De cinq ans plus âgé que Goethe et déjà célèbre, Herder avait été amené à Strasbourg par une maladie des yeux. Il y subit une opération et n'en bougea de tout un hiver. Goethe, captivé par cet esprit puissant, mit à profit sa nouvelle connaissance, lui faisant visite au moins deux fois par jour et se nourrissant avec ardeur de la parole du maître. Il s'en fallait, et de beaucoup, que ces deux natures se ressemblassent; mais le contraste, si grand qu'il fût, ne les éloignait point l'une de l'autre : Herder précis, clair, dogmatique, sachant parfaitement ce qu'il voulait, et volontiers tournant au pédadogue ; Goethe inquiet, sceptique, ballotté dans ses aspirations ; Herder rigide, amer, sarcastique ; Goethe la sympathie et la tolérance en personne. Cette âpreté de caractère, qui lui aliéna tant de gens, ne décourageait point Goethe le moins du monde, étant dans ses habitudes de vivre en bonne

fluences qui agirent distinctement et profondément sur Goethe pendant cette période. Ossian faisait alors le tour de l'Europe et trouvait partout des dévots; Goethe se prit pour le *barde du Nord* d'un si bel enthousiasme qu'il en traduisit un chant tout entier (*Selma*), dont *Werther* devait plus tard s'enrichir. Au-dessous de Shakspeare et d'Ossian, vint bientôt se placer le *Vicaire de Wakefield* que Herder lui fit connaître et goûter, et cette aimable lecture devait être le prélude d'un autre roman tout semblable à celui de Goldsmith, dont l'intérieur de la famille Brion reproduit au naturel le calme et suave tableau.

Ici nous touchons à l'idylle de Sesenheim, c'est-à-

intelligence avec les natures les plus opposées à la sienne et de n'aborder jamais avec elles que les points sur lesquels on était d'accord. Ce qu'il y a de curieux en cette affaire, c'est que Herder, tout en se montrant plein de bienveillance pour son jeune ami, paraît ne point s'être un seul instant douté de son génie, l'opinion qu'il pouvait avoir sur Goethe à cette époque ne se trouve d'ailleurs consignée que dans une lettre écrite à sa fiancée (février 1772) : « Goethe est, à vrai dire, un bon jeune homme, seulement un peu bien léger et frivole, sur quoi je ne lui ai point épargné mes reproches. Il n'en a pas moins été le seul qui m'ait été fidèle pendant ma longue captivité de Strasbourg et que j'aie vu avec plaisir; je crois, sans me vanter, lui avoir transmis certaines bonnes impressions dont l'effet se fera sentir plus tard. »

dire au plus doux, au plus honnête sentiment qu'ait eu Goethe ; à ce que l'histoire de sa vie offre de plus frais, de plus naïf, de plus digne d'intérêt.

Sur la vaste plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, les étudiants de cette époque se rassemblaient souvent pour vider un verre de vin du Rhin, en l'honneur du soleil couchant et saluer d'une chanson les derniers feux du jour. D'en haut le paysage se déroule à perte de vue, et parmi tant de points que d'aimables souvenirs recommandent, un seul nous attire aujourd'hui : Sesenheim, berceau de Frédérique. De toutes les femmes qui réussirent à charmer Goethe, aucune, selon moi, n'a la grâce et l'attrait enchanteur de Frédérique. Le peu qu'en a dit dans ses *Mémoires* le grand poëte qui fut son amant, a suffi pour mettre en sympathie avec cette ingénue et loyale figure tous ceux qui s'intéressent aux lettres allemandes. Sesenheim, comme Vaucluse, a ses fidèles et ses pèlerins. Et nous-même, combien de fois, en traversant Strasbourg, n'avons-nous pas profité de quelques heures de station volontaire pour aller reconnaître la maison du vieux pasteur Brion, et visiter le jardin où Jean Wolfgang Goethe, *studiosus juris*, passa de si belles heures de sa jeunesse à se promener en causant avec Frédérique, à s'enivrer

des douceurs ineffables du premier amour dont le souvenir devait même chez lui survivre à tout. Le secrétaire à qui Goethe dicta cette partie de son histoire [1], avait encore présente à l'esprit pendant ses dernières années, l'émotion profonde de l'illustre vieillard évoquant ces scènes de jeunesse. Goethe, lorsqu'il dictait, avait l'habitude de marcher par la chambre les mains derrière le dos ; mais pendant la durée de cet épisode, il s'arrêtait à chaque instant, interrompait sa phrase comme pour se recueillir et soupirer, puis, après un assez long silence, il reprenait et sa voix alors était altérée et plus basse.

Frédérique c'est Mignon de *Wilhelm Meister*. Ottilie des *Affinités électives*, c'est surtout Marguerite, la naïve, pieuse, tendre et peccable Marguerite. « Qui fut aimée de Goethe ne saurait plus appartenir à personne. » Ne croiriez-vous pas entendre l'adorable maîtresse de Faust? « La puissance de son regard ! la magie de sa parole ! et... son baiser ! » Douce et mélancolique chanson du rouet dont chaque note se réveille en vous à l'idée de cette simple et dévouée créature ! Essayons donc d'aborder cette histoire et gardons-nous des faux bruits et des inven-

1. M. Krauter, mort en 1856.

tions malavisées. « Pudique serais-tu comme la glace et blanche comme la neige, tu n'échapperas pas à la calomnie. » Ces mots d'Hamlet à Ophélie trouvent ici leur place. S'aimer, se quitter, triste loi ; mais pourquoi, dans une rupture, tant de curieux et de bavards dont ce ne sont pas les affaires ? Les uns, sans qu'elle le leur demande, vont s'attendrir sur la jeune fille et jeter de la boue au galant tant et plus ; les autres, prétendus amis du damoiseau, vont diffamer la demoiselle. Comme si deux amoureux ne pouvaient cesser de vivre ensemble sans que ce fût la querelle des Guelfes et des Gibelins ! Pourquoi Goethe qui l'aimait eût-il délaissé Frédérique si Frédérique ne l'eût indignement trompé ? Aux cruelles et sottes hypothèses que cette belle question fit naître, l'écrit d'un certain professeur Hake, mort à Bonn, en 1838, n'a que trop prêté de consistance. Cela s'appelle *Pèlerinage à Sesenheim* [1] et renferme sur le compte de l'aimable enfant les plus odieuses turpitudes. De semblables calomnies, transcrites avec une légèreté impardonnable, appelaient une enquête sérieuse, et c'est au louable désir de venger cette douce mémoire outragée que nous devons l'excellent

1. *Wallfahrt nach Sesenheim.* 1823.

ouvrage de M. Pfeiffer. Quelques-uns et des plus accrédités parmi les savants biographes de Goethe [1] ont nié, nous le savons, l'authenticité d'une correspondance de Frédérique publiée pour la première fois dans cet écrit. Mais cette opinion est loin d'avoir été adoptée par tout le monde et nous citerions au besoin des critiques très-compétents, M. Kühne [2], par exemple, et le rédacteur des articles imprimés à ce sujet dans la *Gazette d'Augsbourg*, en 1842, qui n'ont point songé un seul instant, ni l'un ni l'autre, à s'inscrire en faux contre ces lettres. D'ailleurs, alors même que cette correspondance serait quelque peu arrangée, elle ne contient pas un mot que Frédérique n'ait pu dire, et il suffira pour s'en assurer de feuilleter ceux des commentateurs qui passent pour n'accueillir que les renseignements sérieux, M. Düncker [3] où vous la retrouverez phrase par phrase. A ce compte, aucun scrupule ne saurait nous empêcher de nous en servir, et c'est en la donnant

1. M. Henri Viehoff, *Göthe's Leben*, Stuttgardt, 1855, et, d'après lui, M. Lewes, le savant historien de Goethe en Angleterre. Voir G. H. Lewes, *Goethe's Life and Works*, tom. I, p. 99.

2. *Portraits und Silhouetten*, von Gustav. Kühne, t. II, p. 9.

3. Düncker *Frauenbilder* : Stuttgardt, 1852.

que nous allons continuer ou plutôt commencer notre histoire.

II

FRÉDÉRIQUE A LUCIE (1770-1771)

J'ai le doigt noirci d'encre et je n'en peux plus : tout un long sermon imprimé à copier pour mon père ! Me vois-tu assise là depuis quatre heures, et il en est neuf ? Ma mère me charge de te dire de ne pas manquer de nous venir voir quoi qu'il arrive attendu que de long temps tu ne retrouverais pas un si commode véhicule. Mon père ne sort toujours pas de sa chambre, et Salomé t'envoie mille tendresses. Nous espérons Weyland [1] pour aujourd'hui. A revoir, bonne Lucie, et bientôt !

Sesenheim, lundi.

Nous avons eu ici l'aimable ami de Weyland, celui qui prend ses repas dans la même pension, et

1. Un des amis et des compagnons de table de Goethe à Strasbourg, celui par qui Wolfgang fut amené dans la famille Brion.

dont on nous avait conté déjà mainte facétie, le même qui se montra si prompt à couvrir de sa protection la fameuse perruque d'Adam [1]. Arrivés samedi, Weyland et lui sont repartis à cheval hier au soir. Et je puis te dire, bonne Lucie, que nous venons d'avoir là deux journées comme notre cher Sesenheim n'en avait encore jamais vu. On n'a fait que rire et plaisanter, et c'était dans toute la maison un mouvement, une joie, que je n'essayerai pas de te décrire: figure-toi qu'il s'était déguisé et que

1. Allusion à un trait de bonne camaraderie que Jung Stilling, autre compagnon de table d'hôte, raconte dans ses mémoires. Stilling, sans se mettre à la dernière mode, était toujours vêtu fort décemment. Il portait, à l'ordinaire, un habit brun foncé avec des culottes de drap de Manchester; seulement il lui arriva une fois de venir dîner en perruque ronde. Personne autour de lui ne songeait à s'en formaliser, quand un M. Waldberg, de Vienne, qui le savait fort confit en dévotion, se mit à l'apostropher brutalement, lui demandant si c'était aussi d'une perruque ronde que notre père Adam se coiffait dans le paradis. Cette mauvaise plaisanterie amusa beaucoup tout le monde; Goethe cependant ne riait pas. Quant à Stilling, il tremblait de tous ses membres et ne savait que répondre. Mais Goethe alors: « Je concevrais encore, dit-il, qu'on plaisantât quelqu'un en état de se défendre; mais bafouer un brave homme qui ne fait de mal à personne, vraiment, c'est là un assez vilain métier! » A dater de ce moment, Goethe témoigna beaucoup d'intérêt à Stilling, et ne perdit pas une occasion de lui marquer son empressement à le protéger et à lui être utile. (*Stilling's Wanderschaft.*)

personne entre nous ne se doutait que c'était là le joyeux garnement dont tout le monde raffole et qui compose des vers si charmants. Weyland, qui jouait à merveille son rôle de compère, le présenta à ma mère comme un étudiant appliqué, honnête et besoigneux, auquel il devrait procurer quelque distraction. Mon père s'entretint avec lui des affaires de son ministère, et le bon apôtre, pincé dans sa longue lévite grise, s'offrait du meilleur cœur à venir prêcher de temps en temps. Nous avons tous donné dans le panneau, quoique ma mère prétende avoir eu dès le premier abord l'idée d'une mascarade; et maintenant écoute : — Dimanche matin, nous faisions une promenade du côté du champ du Moulin, et causions de l'étudiant à la capote grise qui s'était esquivé de bonne heure sans prendre la peine de saluer personne, lorsque nous rencontrons George de Drusenheim, vêtu de ses habits du dimanche et portant quelque chose d'enveloppé dans une serviette. « Bonjour, George, m'écriai-je, du plus loin que je l'aperçois, que portes-tu là ? — Une galette, répond-il en m'ôtant son chapeau. — Porte-la chez nous, répond Salomé, et si ma mère n'y est pas, donne-la à Christel. Mais ne t'en va pas, attends, nous allons revenir. — Très-bien ! » Et il s'éloigne.

Un peu avant dîner, j'étais allée un moment rôder dans mon cher petit bois du Rossignol. Qui je trouve là ? George assis sur mon banc et rêvant à l'écart.

« George, lui dis-je, que fais-tu là ? » Mais en voici bien d'une autre, et quel est mon saisissement en voyant dans le prétendu George notre visiteur d'hier au soir qui se répand en excuses, disant que son affreuse redingote grise lui était devenue insupportable et me suppliant d'être à l'avenir aimable et gracieuse pour le George de Strasbourg, comme je paraissais l'être pour celui de Drusenheim ! Il ajouta que son intention avait d'abord été de courir à Strasbourg changer d'habits, mais que chemin faisant l'idée lui était venue de nous jouer ce nouveau tour. Nous ne sommes pas au bout. Presque au même instant, arrivent Weyland et Salomé qui s'étonnent de me trouver là seule avec George. « Eh bien! s'écrie ma sœur, ne vous gênez pas! M. George et mademoiselle Frédérique, l'un près de l'autre, la main dans la main ! à merveille. » Goethe alors se démasque, nouvelle surprise et nouvelles questions ! « Eh bien ! reprend Weyland en lui secouant bravement la main, n'avais-je pas raison de vous le donner pour un joyeux luron ? Mais la plaisanterie d'aller son train, bafouant père, frère, servantes, en un mot toute la maisonnée, à l'exception de ma mère, qui avait eu le nez plus fin. En passant dans le jardin nous rencontrons Christel. « Viens, lui dit Salomé, allant au-devant d'elle, viens Christel, George s'est brouillé avec Barbe et te veut épouser : et Christel d'ouvrir de grands yeux et de rester là plantée comme un terme en apercevant le nouveau George

et les rires d'éclater de plus belle ! Lorsque enfin nous rentrâmes à la maison, on était à table. « Père, dit Salomé, si tu tiens à ce que George dîne avec nous aujourd'hui, il te faut lui permettre de garder son chapeau. — J'y consens, mais pourquoi cette plaisanterie ? Serait-il enrhumé du cerveau par hasard ? — Non, mais il a là-dessous toute une nichée d'oiseaux. » Et sur ce elle vous le décoiffe. Cinquième tableau ! Mon frère vient pour s'asseoir à table, frappe notre hôte sur l'épaule, et lui donne le bon jour : autre jubilation universelle ! Enfin, comme on se levait de table, le vrai George survient et la gaieté reprend son cours ! — Maintenant, chère Lucie, tout est rentré dans l'ordre, mais ce furent là deux jours heureux, et ta Frédérique, en l'écrivant, se les rappelle avec bonheur. Ce cher, ce gentil Goethe, il m'a promis de m'envoyer des livres de Strasbourg...

Vendredi.

La petite Frédérique a maintenant un sobriquet : on l'appelle la Prophétesse de Sesenheim. Goethe est revenu nous voir ; il nous est apparu, samedi sur le tard, et à l'étonnement général, car j'avais tout le jour durant prophétisé l'arrivée d'un aimable visiteur, prophétie qui, a vrai dire, ne me coûtait guère, ayant reçu par George, la veille, une lettre de Stras-

bourg, avec des livres. Goethe à chaque minute nous devient plus cher. Mais cette fois, mademoiselle Lucie, que d'élégance et de distinction! un surtout galonné, des manchettes, un air de gentilhomme! Nous avons joué aux petits jeux. Son esprit, sa verve, sa gaieté, ne tarissaient pas, c'était à chaque instant de jolis vers, les énigmes les plus amusantes! Mon père goûte beaucoup son jugement et fait grand cas des idées qu'il lui a suggérées pour notre nouvelle habitation, dont il doit lui tracer le plan, car il faut que tu saches que *nous* dessinons à merveille...

Ne crois pas que je sois sa fiancée! pareil secret jamais je n'oserais avouer à mes parents; mais je sens que je l'aime de toute mon âme! Lorsque, dans nos promenades ou les lectures qu'il me fait, il se met à me dérouler ses magnifiques pensées, mon cœur se gonfle à éclater sans que je puisse dire si c'est de l'admiration ou de l'amour. Il a gravé nos deux noms dans l'écorce du tilleul du puits, et vient de m'adresser des vers composés tout exprès pour moi, et dans lesquels il m'appelle sa *Vie bien-aimée*. Tiens, je suis trop heureuse et j'avais ignoré jusqu'ici qu'on pleure de joie. Ma tante veut absolument nous avoir à Strasbourg : impossible de lui refuser, et pourtant je ne saurais jamais me décider à me séparer de mes chers arbres et de mes chères fleurs, si Goethe ne m'écrivait que de longtemps peut-être il ne pourra venir ici.

. . . .

. . . .

Nous avons vécu dans les délices, comme des bergers de Gessner. Goethe anime tout, vivifie tout de son souffle divin, les choses les plus infimes comme les plus immenses, le vermisseau comme le soleil ! Chaque fois que j'élevais mes yeux vers les siens, une extase indicible me prenait ! c'était pour en mourir de joie !.....

III

Ces quelque pages, « témoins chéris de jours écoulés dans un doux rêve », composent toute la correspondance de Frédérique. Elles suffisaient pour donner une idée de l'impression que Goethe à vingt ans, le Goethe de Strasbourg, produisit sur cette âme naïve et tendre. Quant aux sentiments que le poëte éprouva, lui-même a pris soin de nous en faire part. Arrivé à cette période de sa vie, on dirait que les termes lui manquent pour peindre le bonheur qu'il y goûta, un de ces bonheurs immenses, infinis, qui transforment tout dans la nature, et qui donnent à la fleur du printemps, à l'étoile des nuits, au rossignol de mai, des haleines, des larmes, des vibrations que jamais plus ne percevront vos sens.

Goethe n'est ni rêveur, ni sentimental, ni enthousiaste, et cependant il y a de tout cela dans ce récit d'une heure fortunée, il y a surtout du feu, le feu sacré de la jeunesse.

Cinquante ans ont passé sur cette douce pastorale de Sesenheim et il en parle comme si c'était d'hier, et pour décrire toutes les sensations, peindre les moindres fleurettes de ce beau mois de mai de son existence, il retrouve l'entrain, l'aisance et la sympathie d'un cœur qui ne songe encore qu'à se laisser vivre et se dépense librement. Quoi de plus aimable et de plus séduisant que cette figure qu'il nous trace lui-même de Frédérique ! « Je la vois encore avec sa jupe blanche et ronde, à simple garniture, découvrant jusqu'à la cheville le plus joli petit pied. Son corsage blanc serré à la taille et son tablier de taffetas noir, tiennent le milieu entre la villageoise et la demoiselle. Svelte et légère, elle allait comme n'ayant nul poids à supporter, et pour les opulentes tresses de sa gentille tête, son cou semblait presque trop fin, trop délicat. Son œil serein et bleu promenait ses regards de tous côtés, et son joli nez fripon flairait le vent sans paraître se douter qu'il y eût ni soucis ni chagrins en ce monde; et ce fut ainsi, son chapeau de paille à son bras, que pour la première

fois il me fut donné de la voir et de la contempler dans toute sa grâce et tous ses charmes. » Et plus loin: « Rien ne lui seyait mieux que le movement en plein air ; le charme de sa désinvolture semblait alors jouter avec la terre en fleurs, et l'inaltérable sérénité de son visage, avec l'azur du ciel. Dans ces promenades ,dont elle était la vie et l'âme, elle se multipliait incessamment et savait combler les lacunes qu'il pouvait y avoir ici et là. Et la voir courir, que c'était donc charmant ! Comme un chevreuil qui obéit aux lois de sa nature en bondissant par les semailles, on eût dit qu'elle faisait quelque chose de particulier à son instinct, à son tempérament, alors que pour réparer un oubli, retrouver un objet perdu, rallier des retardataires, elle prenait sa course et s'échappait par monts et par vaux. »

IV

Le 18 avril 1771, Goethe venait à Sesenhim dans l'intention d'y séjourner quelques semaines. Déjà on se connaissait, on s'était distingué ; trois rencontres avaient suffi pour émouvoir ces jeunes cœurs. Il y avait ce jour-là grande et joyeuse compagnie au

presbytère. Frédérique s'empressait à recevoir ses hôtes, et Goethe, en la voyant ainsi lui apparaître dans tout l'éclat de sa candeur céleste, belle de ses quinze ans et de sa ravissante pureté, à la fois enfant et jeune fille, Goethe sentit la fleur d'amour dont il avait le germe dans son âme épanouir soudain son calice d'or. Elle était si heureuse de faire fête à tout ce monde, si encourageante et si modestement expansive, tant de bonté respirait dans son regard, le charme de sa personne se déployait si librement au sein de cette belle nature, que l'étudiant de Strasbourg fut captivé d'une manière inévitable.

Après le dîner, où peut-être n'avait pas régné la plus stricte tempérance, on se répandit sous les arbres, et de turbulentes parties s'organisèrent par les soins de Goethe et de Frédérique. Les gages qu'on s'impose de garçon à fillette et réciproquement sont en général ce qui fait le grand charme de ces jeux qu'on appelle innocents, je ne sais trop pourquoi. Au point ou ils en étaient désormais, quel autre gage qu'un baiser Wolfgang et Frédérique pouvaient-ils échanger ? Au milieu des joyeusetés et des éclats de rire, le baiser fût donné, ardent, tendre, mystérieux, et l'amour scella ces lèvres virginales de son indélébile empreinte ! Heure enchantée, ineffable

accord de deux âmes dont Goethe a consacré le souvenir dans ces vers de l'album de Frédérique.

Enfin il est à moi, cet ange, mon doux maître,
Tout ce que je ressens, l'émeut au fond de l'être;
Sur mon cœur vibre son cœur d'or !
Destin qui m'accordas cette faveur insigne,
Fais qu'au jour d'aujourd'hui, demain ressemble encor,
Et m'instruis à m'en montrer digne!

« Malheur sur malheur, et pour jamais et pour toujours, à celle qui la première après moi touchera ces lèvres ! »

La sauvage imprécation de Lucinde, s'acharnant comme une furie après l'amant qui la dédaignait, cette tragique malédiction avait ému Goethe d'une vague terreur superstitieuse, à ce point qu'il n'osait plus approcher d'une jeune fille, dans la crainte de lui porter malheur, ses lèvres décidément anathématisées.

Résolutions fantastiques prises légèrement vis-à-vis du troupeau des indifférentes, mais dont l'amour ne pouvait manquer d'avoir bon marché. Qu'importent en effet à la passion les restrictions mentales, ces timidités et ces petits scrupules; elle parle, et l'homme à vingt ans obéit sans songer aux dangers,

aux conséquences. « Elle n'est pas la première ! » s'écrie Méphistophélès, en réponse aux lamentations de Faust déplorant le sort de Marguerite, parole atroce autant que vraie que le diable dit tout haut en ricanant et que le plus doux, le plus tendre, le plus ingénu des amoureux pense tout bas, car sur toutes les lèvres qui touchent au fruit défendu pèse une malédiction; mais comme il s'agit d'éloigner le remords, et de jouir à l'aise, on se dit en pressentant la catastrophe: «Elle ne sera pas la première! » Aimable et douce fille du pasteur Brion, vous non plus vous ne fûtes pas la première, et Lucinde ne savait pas quel cœur pur et dévoué tomberait victime de son exorcisme.

Vers le soir il y eut la danse, puis après la danse la promenade au clair de lune, sous les bosquets où le rossignol commençait à chanter. La main dans la main, on vint s'asseoir loin des parents et loin du bruit. Doux chuchotements, tendres confidences, baisers furtifs que la brise des nuits de printemps emporta dans son vol avec tant de germes nouveaux et de fécondantes émanations; avec les parfums de la plaine, les murmures du ruisseau et les battements d'ailes des oiseaux accouplés!

Longtemps ils causèrent ainsi, pendant les in-

tervalles de rêverie et de silence, on entendait l'orchestre villageois continuer sa fanfare et le bal joyeux se trémousser. Tout ce que l'amour peut promettre de délire à deux jeunes cœurs, cette heure enchantée le leur donna, chaste et profonde ivresse qu'à peine devait accroître à quelques jours de là le délire de la possession.

V

Ce séjour de Goethe à Sesenheim se prolongea plus d'un mois, qu'ils passèrent en faciles tête-à-tête, en pittoresques excursions dans les environs. « Nous vivions en dehors de toute espèce de surveillance et il ne dépendait que de nous de courir le pays et d'aller en nombreuse ou petite compagnie visiter les amis du voisinage. Ces explorations ne se bornaient pas à ce côté-ci du Rhin, nous traversions le fleuve, et retrouvions ainsi dispersées dans Hagueneau, Fort-Louis, Philippsbourg, toutes les personnes que nous avions vues venir à Sesenheim, heureuses l'une après l'autre d'exercer à notre égard la plus franche hospitalité et de nous faire les honneurs du cellier, de la cuisine et du jardin ! Les îles du Rhin furent aussi

très-souvent le but de nos promenades en bateau[1]. »
Les convives ne manquaient pas non plus à Sesenheim, Weyland y venait quelquefois de Strasbourg, — l'épigrammatique Weyland, qui se passa un jour la fantaisie d'apporter sous son bras le *Vicaire de Wakefield*, où la famille se reconnut en souriant. N'est-ce pas en effet le bon docteur Primrose en personne que cet excellent père de Frédérique, honnête, cordial, trop confiant peut-être, la joue en fleur et la gaieté sur les lèvres, et prenant au fond très au sérieux son ministère, dont les soins l'empêchent de voir ce qui se passe chez lui? Wolfgang, on le conçoit de reste, n'avait garde de manquer l'office le dimanche. Alors que Frédérique était là, recueillie et charmante auprès de lui, quel sermon, même le plus aride, eût jamais paru long? Et tandis que le brave homme exposait à ses ouailles l'évangile de la destruction de Jérusalem ou la parabole de la Brebis perdue, la tête de sa pauvre enfant battait la campagne à la suite du cher séducteur, et la tendre pécheresse palpitait sous le regard de Faust, chez qui le sens divin et l'amour de la créature se confondaient ensemble.

1. Goethe, 22, 20.

Appelle le bonheur, cœur, amour ou Dieu, non,
Non, il n'est pour cela, point de parole humaine !

Cependant au milieu de la joie intime et profonde où Goethe s'abandonnait sans réserve, l'idée de l'avenir se dressait parfois comme un remords ; il sentait qu'un pareil bonheur ne pouvait, hélas ! se prolonger et cherchait alors dans l'étude un moyen d'échapper à ses tristes réflexions. Que de fois la belle enfant le trouva ainsi établi sous le jasmin de la maison, entouré de livres et de papiers, Homère, Ossian et Shakspeare sur la table ! A des compositions originales, à peine s'il y songeait ; il traduisait d'Ossian les Plaintes de Selma, et s'il rimait, c'était quelque improvisation inspirée par la circonstance, quelque aubade à la bien-aimée.

Pourquoi dormir encore,
O mon amour ?
Ouvre l'œil à l'aurore
Et fais le jour.
Le rossignol t'invite
Et, comme moi,
Te dit : Enfant, bien vite
Éveille-toi !

Dormir ainsi, méchante,
    Sous tes rideaux!
Dormir, quand l'oiseau chante
    De gais rondos!
Oublier Philomèle,
    Et m'oublier!
Il est temps, ô ma belle,
    De t'éveiller!

L'aube, d'un feu qui tremble,
    Rougit le toit
Où vous dormez ensemble,
    Ta sœur et toi;
Et la lumière plonge
    Sur l'oreiller,
Sans que personne songe
    A s'éveiller.

O dormeuse assassine,
    Si tu savais
Quel plat je te destine
    Et que je vais
T'infliger pour ton crime!
    Ces méchants vers
Que, seul ici, je rime
    Sous les bois verts!

Libre à la jeune fille
    De négliger
Le rossignol qui trille
    Dans le verger;

Mais, pour si grave injure
Et trahison,
Elle entendra, je jure,
Cette chanson.

Et si la mélodie
Se conduit mal;
Si le style est sans vie,
.Le chant banal;
Je trouverai l'excuse
D'un tort pareil,
O ma plus douce muse,
Dans ton sommeil!

Il y en a ainsi tout un petit volume, tout un bouquet, *les chants de Sesenheim* : fugitives pensés écrites la plupart du temps sur des motifs connus et n'exprimant de l'amour que les joies, la confiance et la plénitude. Ici, pas une trace de combat, point de ces amertumes, de ces doutes, de ces jalousies cruelles qui font d'un amoureux un patient à la chaîne qui veut toujours s'en aller, et qui toujours demeure comme retenu malgré lui ; mais au contraire, le perpétuel épanouissement de l'âme, les actions de grâce aux cieux qu'on remercie de ce bonheur, en les suppliant d'en prolonger la durée.

Frédérique, c'est la compagne inséparable de tous les instants, la douce confidente des moindres pen-

sées. Sans elle, point de promenade au clair de lune, point de rêverie sentimentale. « Chère enfant, reste moi fidèle. » On dirait presque une petite ménagère, tant leurs existences se mêlent ensemble et se confondent ; et s'ils se quittent pour quelques jours, quelle mélancolie, quel découragement! Voyez plutôt la chanson « *Quand j'étais à Sarrebruck.* »

Où donc es-tu, fillette inoubliable,
Que tant j'aimais ?
Quel heureux bois, quel pays enviable
T'a désormais ?

Tu nous quittas ; et le soleil se voile
Que c'est pitié !
Et dans les pleurs de ton ami, l'étoile
Est de moitié.

En plein printemps, la neige avec la grêle
Couvrent le sol ;
Et sur tes pas s'envole à tire d'aile
Le rossignol.

Oh ! viens, reviens, qu'on te voie apparaître,
Enfant aimé !
Reviens soudain, ou l'hiver va renaître
Au mois de mai !

VI

Il était décidément de la famille, et rien de ce qui pouvait intéresser ces braves gens ne lui restait étranger. Célébrait-on une noce dans le voisinage, il voulait servir de témoin; un baptême, il s'offrait aussitôt pour parrain. Héritages, procès, loteries, il s'occupait de tout, même de construire derrière un frais rideau de hêtres et de peupliers, une maison nouvelle qu'on habiterait en commun. Ainsi passait le temps, ainsi les jours heureux se succédaient sans que sa main, doucement comprimée par l'étreinte de cette pauvre enfant, osât s'en dégager pour soulever les voiles de l'avenir.

L'avenir! il fallut pourtant l'envisager, et quel ne fut pas son trouble et sa douleur en voyant le désordre qu'il avait jeté dans cette jeune âme, en se trouvant vis-à-vis d'engagements tacites qu'il ne pouvait tenir, en sentant qu'il allait avoir à se séparer de cet être naïf, loyal, généreux, tout amour et tout confiance, qui s'était donné à lui sans réserve. Mais, dira-t-on, cette rupture était-elle donc indispensable? Goethe ne pouvait-il, même à cette époque, s'assu-

rer par le mariage la possession légitime d'une telle personne? En effet, cela, je crois, eût mieux valu que la conduite qu'il a tenue ; seulement il eût fallu avoir un certain courage et savoir marcher tout de suite à la conquête d'une indépendance qui, si elle avait sa gloire, n'était pas non plus sans péril. On sait quel pédant rigide et absolu, quel formaliste impraticable était le père de Goethe, et si un pareil homme eût jamais consenti à prêter l'oreille à des propositions d'alliance avec la famille d'un pauvre pasteur de campagne. Il eût donc fallu forcément abandonner tout : père, mère, sœur, et ne demander conseil qu'à son dévouement, qu'à son travail, qu'à son génie. Or, une semblable résolution était ce qu'il y avait de plus contraire au caractère de Goethe, qui déclina toute sa vie les responsabilités et dont le cœur ne fut jamais propre à ces combats que certaines âmes vigoureuses engagent hardiment avec les circonstances. A cette amertume de la séparation devait se joindre pour Goethe le remords d'avoir entretenu dans l'âme de la pauvre Frédérique des illusions dont la perte serait inévitablement le désespoir de sa vie. Lui-même avoue cette faute et la déplore dans un langage où la grandeur du style semble venir en aide à l'embarras de la conscience. « Ces

inclinations de jeunesse prises légèrement sont pareilles à la bombe qu'on lance pendant la nuit ; elle monte en ligne douce et lumineuse, se mêle aux étoiles et paraît même un instant vouloir s'attarder parmi elles, puis elle descend comme à regret décrivant la même route, mais en sens opposé, et finalement porte le désastre aux lieux où s'arrête sa course. — Comment faire pour voir où nous conduit cette passion qui nous flatte et nous enivre ? Serait-on mille fois circonspect, peut-on résister aux charmes de l'habitude, et ne point se laisser aller à tant d'autres enchantements non moins doux et non moins aimables[1] ? » Ici commence la crise ; j'ai parlé d'effusions de joie, d'actions de grâce : l'heure ineffable de ce tendre lyrisme est passée, la litanie est close.

VII

Il voyait donc bien qu'il fallait rompre, les motifs lui crevaient les yeux, et cependant il ne pouvait se résoudre à se séparer de l'adorable créature. Cette lutte fatale du devoir et de la volonté, tous la con-

1. Goethe's Werke, b. 22, 61.

naissent plus ou moins et savent les ébranlements qu'elle entraîne : hésitations, faiblesses, violences, contradictions ; on empoisonne sa vie et celle des autres : il y eut là pour Goethe des jours cruels à traverser, pleins d'angoisses et d'ennuis de toute sorte. Il allait parfois, n'y tenant plus, et pour se distraire, par une occupation mécanique de sa langueur morale, — il allait chez un vannier du voisinage, un certain boiteux du nom de Philippe (*der lahme Philipp*), connaissance de la famille, qui lui apprenait à tresser l'osier. Quelques lettres écrites vers la fin de son séjour à Sesenhein, et qu'il adressait à l'un de ses amis de Strasbourg, le notaire Salzmann, nous font entrer dans la confidence de ces jours de trouble et de misère.

Avril 1770.

J'arriverai un mois avant la Pentecôte, ou peut-être n'arriverai-je pas,... ou bien... Tout ce que je vous puis dire c'est que j'en saurai, quand ce sera fait, davantage que maintenant. En dehors comme en dedans, temps de pluie ; les âpres vents du soir sifflent dans les vignes, là, devant ma fenêtre,

et mon *animula vagula*[1] est comme la girouette du clocher : tourne, tourne ! et ainsi tant que va le jour ! *Punctum !* Grande affaire, en vérité, que de bien mettre un point à sa place et d'établir de bonnes périodes. Les jeunes filles ne mettent ni virgules ni points, rien d'étonnant si je me forme à leur manière. N'importe ! je n'en apprends pas moins le grec, et pour que vous le sachiez, j'ai tellement depuis que je suis ici, augmenté mes connaissances en langue grecque, que je lis aujourd'hui mon Homère sans traduction. Mais aussi me voilà plus vieux de quatre semaines, ce qui pour moi n'est pas peu dire ! Dieu garde mes chers parents, et ma chère sœur, et vous aussi cher notaire et aussi toutes les bonnes âmes ! Amen.

Oui en effet, il est temps que j'arrive et je le veux, je le veux mais qu'est-ce que la volonté en présence des figures qui m'entourent ? l'état de mon cœur est

1. Allusion à ces vers écrits par l'empereur Hadrien avant sa mort.

Anima vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, rigida, nudula
Nec, ut soles, dabis jocos.

étrange, et ma santé commence à chanceler. « Un pays ravissant de bonnes gens qui t'aiment, un cercle d'amis, tes rêves de jeunesse, ne sont-ils pas tous accomplis? » me demandé-je maintes fois, en plongeant mes regards dans cet horizon de béatitudes. « N'as-tu pas mis le pied dans ce jardin féerique où tendaient tes vœux ? » En effet je le sens ! et je sens aussi, mes amis, que l'homme, pour avoir atteint le but qu'il souhaitait, n'en est pas plus heureux de l'épaisseur d'un cheveu. Ah! le surcroît! ce damné surcroît, que le destin marchande éternellement à toutes mes jouissances [1]. Ah ! cher ami, pour ne pas se décourager en ce monde, il faut avoir bien du courage. Enfant, il m'arriva un jour de planter un cerisier en m'amusant. Le cerisier poussa, et j'eus la joie de le voir fleuri. Une gelée blanche de mai ruina tout la joie et les fleurs ; il me fallut attendre un an, les fleurs revinrent, mais avant que j'eusse goûté à une seule cerise, les oiseaux avaient tout mangé ; l'autre fois, ce furent les chenilles, puis un voisin gourmand et larron, puis que sais-je? Et cependant si jamais je suis propriétaire d'un jardin, on me verra planter encore des cerisiers, car, en

1. Ce surcroît, comme il l'appelle, ce complément définitif, *ce par dessus le marché* qui ne s'obtient pas, semblerait être ici pour lui la calme et durable et légitime possession de Frédérique, de celle qu'il a trompée et dont il entrevoit le triste sort.

dépit de toutes les traverses, il *reste assez de fruit* pour m'en régaler [1].

---

22 mai [2].

De cette fois encore je ne bouge et comme j'ignore quand je vous verrai, je pense qu'il est bon de vous dire comment tout se comporte. Assez bien pour moi, du moins ; la toux va mieux, les soins et l'exercice m'en ont presque délivré, mais il s'en faut que j'en puisse dire autant de l'entourage. Frédérique continue à souffrir, à péricliter, ce qui répand sur tout le reste un vilain nuage sans compter le *conscia mens* qui pour moi, hélas ! ne l'est point *recti*. . . . .

1. Il ne faudrait pas se méprendre sur le vrai sens de cette parabole, qui veut dire simplement qu'il ne faut, après tout, jamais désespérer de l'amour. Comparez ce passage avec ce que Goethe devait écrire beaucoup plus tard au sujet de Frédérique : « Revenu dans la maison paternelle, son image m'était partout présente, je sentais à toute heure qu'elle me manquait, et le pire était que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même de mon infortune. Gretchen, on me l'avait prise, Annette m'avait délaissé; mais ici pour la première fois, j'étais coupable : j'avais blessé à mort le plus noble cœur. »

2. On voit qu'il avait fort prolongé le séjour au-delà de ses conjectures premières, la Pentecôte étant cette année-là le 19 de mai.

On a dansé à la Pentecôte, dansé de deux heures à minuit avec quelques entr'actes pour se rafraîchir. C'était une véritable féerie, j'en ai oublié la fièvre, et suis mieux depuis. Que ne m'avez-vous pu voir à ce bal — tout mon MOI plongé, perdu dans la danse! — Et encore! si je pouvais seulement dire : je suis heureux? « Qui peut se dire le plus malheureux » dit Edgard[1] et c'est là aussi, mon cher, une sorte de consolation. Ma tête ressemble à une girouette, au moment que l'orage se prépare, et que les vents sont variables.

Mercredi, la nuit.

Deux lignes sont toujours mieux que rien. Ma toux a repris; du reste, je ne suis point mal, mais ce n'est vivre qu'à moitié que de ne pouvoir respirer sans peine. Raison de plus pour m'abstenir de retourner à la ville, car du moins l'exercice et le grand air opèrent tout le bien qui se peut faire sans compter[2]... Le monde est si beau! si beau! Et qui de nous sait en jouir? Par moments la colère me prend à ce sujet, et je me tiens alors les plus édi-

1. Dans le *Roi Lear* de Shakspeare, act. IV.

2. Inutile de compléter la phrase en ajoutant : « la présence de l'être aimé. »

fiants discours, sur cette méthode, que nul professeur d'Ethique ne comprend, et encore moins n'explique. Adieu! adieu! je ne voulais que vous écrire un mot, et vous dire que je vous aime.........

VIII

Goethe quitta Sesenheim le 27 mai pour retourner à Strasbourg, où ses études et ses examens de droit le rappelaient. Herder était parti dès le mois d'avril, mais il retrouva ses autres professeurs et camarades qui l'attendaient avec impatience et se reprit de plus belle au travail et à l'amitié. Les adieux n'avaient pas été définitifs. Goethe y avait mis des réticences, et la liaison continua de loin. On s'écrivait activement, lui, de plus en plus inquiet et troublé; elle, calme, sereine, confiante, n'osant et ne voulant croire qu'alors qu'on s'aime ainsi du fond de l'âme cela puisse jamais finir. Aux vacances de la Saint-Jean, Goethe s'échappe du côté de Phalsbourg avec Weyland, cet ami qui l'avait introduit dans la famille Brion. Qui le poussait à cette excursion? L'ennui, le besoin de se distraire, cet incurable mécontentement de soi-même et des autres qu'on trouve au fond de

tous ces vagabondages. On dit que l'amour rend courageux, rien n'est plus faux; l'amour amollit les sens, et les sens mous sont faibles. Quand le cœur vous bat à rompre la poitrine, quand vous avez la gorge étranglée, l'œil plein de larmes, vous êtes faible, si faible qu'il suffit d'un lien de fleurs pour vous entraîner, et cela n'est point parce que ce lien a des vertus magiques, mais parce que la force vous manque à vous de le briser. Il y a bien un moment où le courage vient aux amoureux : c'est lorsqu'ils sont au moment de perdre leur maîtresse ; mais ce courage, ce n'est pas l'amour qui le donne, c'est la crainte de voir celle qu'on a possédée passer aux bras d'un autre. Par amour j'entends cette sensation irrésolue, où flotte notre âme, ce tiraillement en sens divers dont elle est le pivot, dès qu'une secousse électrique l'a mise hors du commode sentier de l'indifférence. Nous sommes comme l'enfant sur son cheval de bois, toujours en mouvement, toujours en travail, toujours nous démenant sans changer de place. Les tracasseries de l'amour sont insupportables et combien en connaissez-vous d'amoureux qui ne passent pas leur vie à se tracasser ? Voyez Goethe, il a renoncé délibérément à la main de Frédérique ; il s'est dit tout ce qu'il y avait de sage et de judicieux à se dire au

sujet d'un pareil mariage, et cette liaison sans issue il n'a désormais qu'une idée, la renouer ! et le voyage qui devait le rapprocher de Francfort va le ramener à Sesenheim.

IX

Ce souvenir de la bien-aimée qui semblait sommeiller se réveilla à Neukirch, un soir que Wolfgang, laissant à l'auberge son compagnon se reposer des fatigues du voyage, était allé s'asseoir au pied d'un château de chasse construit sur la hauteur. Au fond de cette solitude qui s'étend autour de lui, de ces bois et de ces montagnes où plongent ses regards attristés, un son de cor s'élève. A ce bruit sa rêverie s'exalte, une image adorable est évoquée : Frédérique ! Il ne veut plus qu'une chose, la revoir, et l'aube nouvelle va les trouver lui et Weyland, son compagnon, chevauchant sur la route de Sesenheim. A Niedermodern les deux amis se séparèrent. Laissons Goethe lui-même raconter ici le détail de son arrivée. « Si rapide que fut l'allure de mon cheval, la nuit me surprit ; il n'y avait, du reste, pas à se tromper de chemin, et la lune éclairait cette entreprise de ma passion. La nuit devenait ora-

geuse et sinistre, et je sautais les haies et les fossés pour n'avoir point à attendre jusqu'au lendemain matin la joie de la retrouver. Il était déjà tard lorsque je descendis de cheval à Sesenheim. L'aubergiste, quand je lui demandai s'il y avait encore de la lumière au presbytère, m'assura que ces dames ne faisaient que de rentrer et qu'il croyait avoir entendu dire qu'on attendait encore quelqu'un dans la soirée. Ceci ne m'allait pas du tout, vu que j'avais compté être seul d'étranger : je me hâtai pour entrer du moins le premier. Je trouvai les deux sœurs assises sur la porte ; elles ne semblèrent point trop étonnées ; mais qui n'en revenait pas, ce fut moi quand j'entendis Frédérique dire à l'oreille d'Olivia[1], mais assez haut pour que je l'entendisse : « Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit : c'est lui ! » On me conduisit dans la salle à manger, où je trouvai une petite collation déjà servie[2]. » Frédérique, mue par un pressentiment intérieur, avait, en effet, prophétisé la vérité : Goethe arriverait. La sympathie avait poussé irrésistiblement ces deux âmes l'une vers l'autre, et au mo-

1. C'est ainsi que Goethe, par allusion au *Vicaire de Wakefield*, appelle la sœur aînée, qui se nommait Marie-Salomé.
2. Goethe's Werke, b. 22.

ment même où Wolfgang se sentait entraîné, la jeune fille annonçait son retour. « Cette force magnétique, observait Goethe plus tard dans ses *Conversations avec Eckermann* [1], existe surtout entre deux êtres qui s'aiment, et très-souvent elle agit aussi à distance. Bien des fois il m'est arrivé, étant jeune, que, me promenant à l'écart et seul, un vif désir me prit de me trouver avec celle que j'aimais; j'y pensais alors avec intensité et jusqu'à ce qu'elle se montrât en personne. — Je ne sais quelle inquiétude m'a saisie, me disait-elle, en approchant, mais je me sentais mal à l'aise dans ma chambre, et il m'a fallu venir ici [2]. »

La visite de Goethe à Sesenheim dura peu cette fois, et quelques jours plus tard (1er juillet 1771) il s'en revenait à Strasbourg après s'être donné la joie de contempler encore l'aimable enfant au sein de son entourage idyllique.

X.

La famille Brion, qu'on visitait de tous côtés pen-

1. Eckermann, III, 201.

2. La dernière course à cheval de Goethe à Sesenheim, que nous raconterons tout à l'heure, offre un cas non moins curieux et non moins inexplicable.

dant la belle saison, avait à la ville une foule de connaissances qui, depuis longtemps, ne demandaient qu'à la recevoir à leur tour. L'invitation déjà mainte fois mise en avant et toujours sans succès fut de nouveau proposée, et après certaines hésitations définitivement acceptée. La mère et les deux aînées (Frédérique pouvait-elle manquer d'être du voyage!) se mirent donc en route pour Strasbourg dans l'intention d'y séjourner une semaine ou deux chez des amis. Naturellement on se revit à cette occasion. En changeant ainsi de cadre, en passant tout à coup de la prairie au salon, la gracieuse figure ne perdit rien de ses charmes, et son amant, qui ne l'avait encore aperçue qu'au milieu des arbres et des ruisseaux, fut le premier à s'extasier de l'aisance parfaite qu'elle savait conserver dans le monde et à remarquer le délicieux attrait que gardait parmi les tentures de soie et les vases du Japon, cette douce physionomie villageoise habituée à se détacher sur le vaste et libre horizon. Mais bientôt à cet étonnement, la mauvaise humeur succède ; car Frédérique, en personne sensée et discrète, avait trop l'instinct des convenances pour rester sur ce nouveau terrain ce qu'elle était chez elle, et ne point prendre avec ses habits des dimanches, qui lui seyaient si galam-

ment, certaines réserves indispensables. Peut-être s'y mêla-t-il un peu de coquetterie ; quelle nature féminine, même la plus simple et la plus loyale, en serait exempte ? Toujours est-il que Goethe prit la chose en dépit et se fâcha de ce qu'on le voulait ainsi réduire au rôle de serviteur très-humble. Aussi, lorsqu'il advint que la sœur aînée, qui n'avait ni la grâce ni la distinction de la cadette, s'ennuya de la ville et se mit à languir après ses moutons, Wolfgang s'empressa de pousser au départ. Dans l'état d'angoisse et de perplexité où se trouvait son cœur, il craignait de finir par faire un éclat, et quand il vit toute la famille monter en carriole et s'en retourner vers Sesenheim, ce fut pour lui comme si on lui ôtait une pierre de dessus le cœur !

Peut-être aussi que le coup de feu de ses études (car l'heure des examens approchait) avait été pour un peu dans cette irritation de caractère dont il allait ne point tarder à se repentir. Car Frédérique, blessée d'une telle conduite, affecta en le quittant beaucoup de froideur et, pour mieux atteindre sa victime, témoigna es plus vives tendresses à celles de ses amies qui se trouvaient là. Ce qui fit que si le premier moment fut pour Wolfgang un moment de bien-être et de délivrance, le second fut tout à la colère et au chagrin.

Cependant le grand jour avançait ; le 6 août de l'an de grâce 1771, l'illustre Académie de Strasbourg (*illustris jure consultorum ordo*), décerna à l'étudiant Johann Wolgfang, Goethe, *virum prænobilissimum atque doctissimum*, les magnifiques honneurs et priviléges du doctorat : *summos in utroque jure honores et privilegia doctoralia*. Des thèses latines et des mercuriales, il y en eut à n'en pas finir, et le tout fut terminé par un immense banquet où professeurs, élèves et répétiteurs fraternisèrent ensemble jusqu'au matin aux frais du brillant lauréat. Enfin, c'était donc fait, et après tant d'empêchements, d'atermoiements, d'excuses et de crises, en dépit d'Apollon et de l'Amour, Johann Wolfgang Goethe était avocat ! avocat dans le présent et dans l'avenir, qui sait ? peut-être bourgmestre de la sérénissime ville de Francfort.

Les parents de Goethe étaient ravis et l'attendaient à Francfort ; pour lui, cependant, ce furent des jours douloureux. Quitter Strasbourg sans revoir Frédérique, il n'y pouvait penser, et la seule idée de ces adieux suprêmes lui déchirait le cœur. Il allait et venait, prétextait, remettait au lendemain. Enfin, après avoir épuisé toutes les distractions, tous les vagabondages, après s'être fatigué le corps et l'esprit

dans les écoles buissonnières, un matin il selle son cheval et part pour Sesenheim.

XI

Pauvre Frédérique! Un pressentiment l'avait-il avertie? En arrivant, il la trouva sur la porte du jardin toute pensive et découragée; quand il eut mis pied à terre, elle lui tendit la main sans rien dire, et tous deux restèrent embrassés, des larmes dans les yeux, la mort dans l'âme! Ce qu'ils perdaient l'un et l'autre, quelle somme de bonheur et d'irréparables jouissances, ils le sentaient trop vivement pour l'exprimer. Goethe s'avoua coupable et ne se pardonnait pas d'avoir brisé ce noble cœur, si digne des plus douces félicités. Quant à Frédérique, pas un mot de reproche ne sortit de sa bouche. Elle avait aimé, et sa vie était maintenant tout entière dans le souvenir de cet amour, dont les peines jamais ne dépasseraient l'ivresse et les délices. D'ailleurs, qu'eût-elle dit, la pauvre enfant, qu'eût-elle fait pour retenir celui à qui elle s'était donnée et qui, finalement, manquait de courage pour se conquérir l'indépendance et livrer combat en l'honneur d'elle aux dures nécessités

de l'existence, encore plus occupé de l'analyse de son amour que de son amour même, poëte qui, de ses sensations, tôt ou tard se délivre en chantant! N'importe, l'heure des chansons n'allait pas venir encore et devant qu'elle sonnât, les regrets et les soucis eurent leur tour. Goethe quitta Sesenheim troublé, fiévreux, confus, accablé de sa faute et de ses remords, et tandis que, plus mécontent encore que malheureux, il s'en allait au galop de son cheval dévorant cette route qu'il avait si souvent parcourue la joie au front, elle, pieuse, simple, résignée, retournait à ses devoirs de fille et de sœur et s'apprêtait à les remplir jusqu'à la fin avec cette gravité, cet inaltérable désintéressement des belles âmes que la douleur atteignit jeunes.

XII

Une fois encore ils devaient se revoir! Ce fut en 1779. Goethe, voyageant avec le grand-duc Charles-Auguste, voulut, à son passage, visiter le cher Sesenheim. Ici se place la réalisation d'un singulier effet de mirage. Lorsque Goethe, huit ans auparavant, le cœur et le cerveau troublés, s'en re-

tournait à Strasbourg après avoir quitté sa maîtresse, il avait, par une étrange illusion, vu, un peu avant d'arriver à Drusenheim, mais vu distinctement, ce qui s'appelle vu, un autre Goethe, également à cheval, venir à sa rencontre, vêtu d'un habit gris-perle, à passements d'or comme lui, — le vrai, l'authentique Wolfgang, — n'en avait jamais eu dans sa garde-robe. Or le hasard voulut que le jour de son dernier pélerinage à Sesenheim, Goethe portât exactement le même habit qu'il avait jadis remarqué sur le dos de cet autre lui-même.

Ce fut le vieux père Brion qui reçut le galant damoiseau à sa descente de voiture, avec une dignité triste, sinon sévère. Comme il lui demandait s'il comptait faire quelque séjour parmi eux, Goethe répondit qu'il partirait le lendemain, ayant laissé un de ses amis au prochain village.

— Et pourquoi ne pas nous l'avoir amené ? dit Brion.

— C'est que... c'est le grand-duc de Saxe.

— Ah! reprit le vieillard, je conçois... ma maison, à moi, n'est pas pour les altesses !

Laissons Goethe raconter lui-même à une autre femme, à l'amie du moment, cette dernière entrevue avec Frédérique.

GOETHE A MADAME DE STEIN

Emmedingen, 28 septembre 79.

Le 25 au soir, j'ai fait une escapade du côté de Sesenheim pour y retrouver une famille que j'avais autrefois beaucoup connue et qui m'a très-cordialement accueilli. Aujourd'hui que je suis pur et calme comme l'air, je me sens tout aise de respirer l'atmosphère d'êtres calmes et bons. La seconde fille de la maison m'aima jadis plus que je ne le méritais et plus que beaucoup d'autres à qui j'ai prodigué ma tendresse et ma confiance. Je dus me séparer d'elle en un moment où mon abandon faillit lui coûter la vie. En apprenant que j'étais là, elle accourut comme une folle et se jeta dans mes bras avec tant d'ivresse et d'élan que nos deux nez se cognèrent et que j'en eus le ciel dans l'âme. Ensuite elle m'entretint des souffrances qui lui étaient restées de sa maladie, et j'évitais de la toucher de peur de sentir à sa moindre étreinte toute mon ancienne passion se rallumer. Nous visitâmes tous les bosquets, l'un après l'autre, et nous nous assîmes dans chacun, c'était si bon ! Il faisait le plus beau clair de lune, et je ne cessais de lui

demander des nouvelles de tout le monde. Un voisin qui nous avait aidés jadis dans nos petits travaux fut mandé, et m'assura qu'il n'y avait pas huit jours qu'il parlait encore de moi; le barbier aussi dût comparaître; je retrouvai de vieilles chansons de moi qu'on s'était transmises, jusqu'à une voiture que j'avais peinte, nous nous rappelâmes mille bonnes histoires de cet heureux temps-là, et je vis que mon souvenir était aussi présent parmi eux que si je les avais quittés depuis six mois à peine. Les parents furent excellents, ils me trouvaient rajeuni. J'y passai la nuit et ne m'éloignai que le lendemain au jour naissant de ce petit coin de terre où mes yeux se retourneront toujours avec bonheur, et de ces êtres tout sympathiques avec qui je me sentais pour jamais assimilé.

XIII

Idylle évanouie, frais roman des premières années dont les traces vont s'effaçant de plus en plus! De leur correspondance on n'a jamais pu trouver que des fragments dépareillés et cependant ils s'écrivaient à chaque instant « et quelque sujet qu'elle touchât,

qu'elle vous racontât quelque chose de nouveau, ou revînt à d'anciens motifs, c'était toujours dans ses peintures, ses réflexions, ses digressions au courant de la plume, toujours même grâce flexible et même sûreté. » Tout porte à croire que les lettres de la pauvre Frédérique furent la proie avec tant d'autres de cet immense *auto-da-fe* qui précéda le voyage en Italie (1786). Quant à celles de Goethe elles eurent le même sort et périrent également par les flammes : Sophie, la plus jeune des quatre filles du pasteur Brion en avait trente, qu'elle brûla finalement parce qu'elles compromettaient sa sœur.

Et les lieux témoins de cette simple histoire, que sont-ils aujourd'hui ? Allez les voir, vous retrouverez le gai ruisseau qui babille à la même place, l'arbre où le poëte a gravé le nom de sa chère maîtresse et dans cet arbre, trillant et modulant au clair de lune, les petits enfants des rossignols dont la chanson fit les délices de l'heureux couple. Mais le paysage, la maison, quelle mélancolie ! Vous vous étiez figuré l'avenante habitation d'un vicaire de Wakefield, un bâtiment commode assis sur le penchant de la colline, à droite le ruisseau qui clapote dans la praierie où paît la vache, où l'abeille bourdonne ; par derrière le verger plein de légumes et de fruits. Hélas !

c'était bon pour autrefois. Une masure badigeonnée de jaune, triviale, démantelée, à moitié croulante, voilà le presbytère d'aujourd'hui. Tout auprès est venu s'installer un cabaret, qui rit et chante vis-à-vis du cimetière également abandonné, également lamentable à contempler avec ses murailles déchaussées, ses tombeaux qui s'effondrent, ses croix de bois perdues dans les broussailles. La Révolution et la guerre ont passé par là ; sur cet aimable sol de Théocrite et de Gessner les cosaques sont venus camper, les pieds dans le sang, puis la tourmente finie on a tant bien que mal réparé le dégât. Le cabinet d'étude du pasteur, un moment changé en écurie, a recouvré son ancienne destination, et vous pouvez voir encore la chambre où fut le clavecin de Frédérique, ce joli meuble en bois de rose où tous les deux recouraient par moment ; il jetait la rime, elle improvisait l'air, et les chansons leur venaient aux lèvres comme les baisers !

Vous retrouverez le banc de pierre tel qu'il était il y a quatre-vingts ans et plus, comme aussi le bosquet de jasmin dont il est tant question dans les Mémoires. Quant aux bois entourant le village ils se sont, le temps et la guerre aidant, fort éclaircis et certains sites que Goethe se complaisait à décrire ont totalement

disparu. Le *Frederiken's Ruh* subsiste pourtant, — cette jolie retraite de verdure de l'autre côté de la chaussée de Drusenheim, où l'aimable enfant allait s'asseoir un livre à la main pendant les heures de solitude, — mais combien amoindrie et dévastée! Du petit bois à peine quelques arbres ont survécu; les ondoyantes et riches frondaisons qui servaient d'encadrement aux tableaux si variés que de chaque banc l'œil apercevait sont tombées sous la cognée du bûcheron et le paysage est devenu un champ de blé. C'est à cette place d'où la vue s'étend sur les îles boisées du Rhin et le magnifique panorama des Vosges, qu'elle s'assit rougissante et troublée près de Goethe lorsqu'il lui apparut pour la première fois sous son déguisement, à cette place que leurs mains se rencontrèrent et qu'ils se dirent qu'ils s'aimaient!

XIV

A Niederbronn, petite ville de bains, en Alsace, vivait encore il y a quelques années « mamselle Brion » cette Sophie dont nous avons parlé tout à l'heure, la plus jeune des quatre sœurs. O ravages du

temps! si vous l'aviez vue en 1841, courbée, chevrotante, parcheminée, la jolie espiègle de sept ans qui, sans y prendre garde et tout en courant à tort et à travers, était venue donner de la tête contre cette idylle! Sa demeure, quoique modeste, était propre et bien tenue : deux ou trois volumes sur la table, un vieux dressoir à vaisselle d'étain reluisant comme de l'argenterie, quelques chaises de paille et dans l'embrasure de la croisée un rouet faisant vis-à-vis au fauteuil; puis, contre la muraille le coucou traditionnel. Elle avait là *Poésie et Vérité* et connaissait à fond tout ce qu'avait écrit Goethe sur sa sœur et sur sa famille ; seulement elle ne se souvenait point qu'entre Wolfgang et Frédérique il eût jamais été question de fiançailles. « Goethe, disait-elle, avait le teint pâle avec des yeux vifs et brillants. Après qu'il nous eut quittés, bien longtemps encore nous continuâmes à recevoir de ses lettres et de ses ouvrages. Une fois, il écrivit que son prince voulant absolument le marier à une demoiselle, il devait se soumettre, mais que son cœur ne cesserait jamais d'appartenir à Frédérique. » Puis, la vieille Sophie ajoutait que ni les succès ni les honneurs n'avaient pu le distraire de la mémoire de ces heureux jours, et racontait comme preuve, qu'elle-même, s'était vue compli-

menter huit ou neuf ans plus tôt par un ouvrier du pays que Goethe avait rencontré chez un serrurier de Weimar.

— Et Frédérique? Frédérique? que devint-elle? Est-il vrai qu'elle soit morte dans la misère?

— Dieu merci, on a beaucoup exagéré, quoique, à vrai dire, elle n'ait pas toujours comme lui marché sur des roses! A la mort de nos parents, elle s'occupa d'éducation et fut accueillie en France chez une de ses anciennes amies mariée à un M. Rosenthel, Danois d'origine et secrétaire d'ambassade : elle réussissait à merveille et se faisait partout bien venir de la société de Versailles et de Paris, lorsque la Terreur la força de rentrer au pays. Elle quitta Paris en 1794, un peu avant la chute de Robespierre, et vint à Diessbourg s'établir chez Salomé qui avait épousé le pasteur de l'endroit et dont elle éleva la fille. Si Frédérique avait voulu se marier, croyez que les propositions ne lui auraient point manqué, il en pleuvait au contraire; elle refusa tout : « Le cœur qui fut aimé de Goethe, répondait-elle toujours, ne saurait plus appartenir à personne. » Quand Salomé mourut, elle lui confia sa fille; Frédérique promit de s'en charger et Dieu a permis à ma pauvre sœur de vivre assez ongtemps pour tenir jusqu'au bout sa parole. En

effet, en 1813, la jeune nièce se maria sous les yeux de sa tante au pasteur de Meissenheim, un M. Fischer qui, je crois, vit encore. Ce fut le dernier ouvrage de cette âme honnête et dévouée; après la cérémonie, elle supplia Sophie de ne plus la quitter: « car, disait-elle, il faut que les jeunes gens vivent pour eux, et je me sens si seule ! » Ses pressentiments ne la trompaient pas, six semaines après elle s'éteignait sans souffrances, et ce neveu qu'elle avait marié la conduisait au cimetière au milieu des pleurs et des regrets de toute notre petite population, qui perdait en elle une sœur de charité. Comme elle mourut en Dieu, on peut dire que son avant-dernière pensée fut pour Goethe, pour ce Wolfgang, dont elle n'avait jamais parlé qu'avec révérence, répondant aux allusions amères qu'on pouvait faire sur sa conduite envers elle, qu'il était trop grand, elle trop humble, et que sa carrière avait tendu trop haut pour qu'il eût pu songer à la prendre pour compagne.

XV

Ainsi, tant qu'elle vécut, elle resta fidèle à ce premier amour de sa jeunesse, sans en vouloir à personne du sacrifice dont elle souffrait, car au fond

de ce cœur qu'elle gardait à Goethe, elle savait, la douce et miséricordieuse enfant, que son amant n'était ni un traître ni un parjure vulgaire et que les circonstances seules l'avaient condamné à renoncer à tout ce qui eût jamais fait son bonheur et sa joie en ce monde. Aussi, ce nom de Frédérique brille comme une étoile blanche et pure au ciel de la vie du poëte et, dans le chœur flottant et voilé des pâles victimes de l'amour, je ne sais pas de figure plus charmante et plus digne de pitié. Car elle eut, cette humble et simple fillette de campagne, le singulier courage de lire au fond du cœur de celui qu'elle aimait et de se dire, après en avoir reconnu les instincts et les aspirations, qu'elle n'était point faite pour enchaîner ce héros qui l'avait, hélas ! si inconsidérément affolée et que, dût son cœur se briser, il fallait avant tout pourvoir au plus important, qui n'était ni son bonheur ni sa satisfaction à elle, pauvre et timide colombe sacrifiée à la gloire d'un aiglon. Elle s'immola donc, elle dit adieu à celui à qui, peut-être, elle avait révélé la poésie et dont elle allait conserver dans son cœur la chère image éternellement jeune, et cet amour qui lui avait donné des forces pour son sacrifice, projeta sur le reste de son existence je ne sais quelle sérénité rayonnante, quel

air de douce et calme transfiguration. Goethe de son côté, voué à cet ineffaçable souvenir, devait partout le reproduire. La Marie de *Goetz de Berlichingen*, la Claire d'*Egmont*, la Gretchen, idéales incarnations de Frédérique ! et quand, au dénoûment de la seconde partie du poëme, Goethe, voulant sauver l'âme de Faust, évoque une des pénitentes du chœur mystique : *una pœnitentium*, cette âme adorable qui sollicite la grâce du bien-aimé et l'aide à franchir les degrés de la divine échelle, c'est encore la tendre et compatissante Frédérique.

Il y a de ces âmes bonnes, pieuses, résignées dont la vie tout entière s'écoule à racheter les misères d'autrui. Cet être généreux, expiatoire, rédempteur, Goethe le rencontra dans l'humble fille du pasteur Brion, et qui sait ce qu'à cet heureux du monde, à ce génie, à ce Titan, les larmes et l'amour de l'innocente et faible créature auront valu de grâces ? Figure riante et sympathique, vous la voyez toujours avec ses beaux yeux bleus qui respirent l'intelligence, son chapeau de paille à son bras, ses riches tresses nattées autour de son gracieux front ; pas une ride au portrait, pas une ombre déplaisante : elle ressemble à ces jeunes filles mortes dans la fleur de la beauté et dont l'image revit en nous aussi fraîche que la rose de mai.

III

CHARLOTTE

Cinquante ans après la première publication de *Werther*, Goethe, lançant par le monde une nouvelle édition de son roman qu'il venait de revoir, y inscrivit[1] en manière de préface, quelques vers qui commencent ainsi : « Te voilà donc, hantant une fois encore la lumière du jour, spectre qui m'as déjà coûté tant de larmes ! » Au premier abord, quand on rapproche les circonstances où fut écrit *Werther* de celles où nous nous trouvons, on se rappelle involontairement cette apostrophe du maître, et plus que jamais elle semble de saison. Que peut, en effet, vouloir de nous cette ombre errante du passé ? Qu'attend-elle d'une société réfléchie, pratique et douée

d'une haute raison, comme assurément est la nôtre ; d'un monde surtout préoccupé d'intérêts matériels, où la poésie elle-même affecte des *tendances*, et qui se ferait un devoir de fermer les sources de l'inspiration et de la sensibilité, si tant est qu'elles existassent quelque part ?

Près d'un siècle s'est écoulé depuis l'heure où *Werther* vint au jour, enfant d'une époque enthousiaste, d'un âge d'innocence, du moins en ce qui touche l'art. Nous sommes en 1870, Goethe dort le grand sommeil sous les marbres du mausolée, et si quelques rares contemporains survivent de l'infortuné Jérusalem, on peut croire que leurs cœurs, glacés par le temps, ne tressailleront même pas à l'idée de revoir une connaissance de jeunesse. « *Go to an nonnery* », dit le prince de Danemark à la fille de Polonius ; ainsi serait-on presque tenté de parler à *Werther*, en l'écartant de prime abord d'une scène où son apparition semble désormais impuissante à provoquer les moindres sympathies.

Et cependant, alors, comment s'expliquer tout le bruit qui s'est fait dernièrement à propos de cette correspondance de *Kestner*, toute la discussion — articles de journaux, brochures et pamphlets — qui s'est élevée chez nous à ce sujet de tant de points

divers; chez nous, que d'ordinaire ces sortes de querelles passionnent médiocrement, on le sait, et dont le moindre tort est de nous tenir trop facilement pour informés, en ce qui regarde les menus faits intéressant les littératures étrangères? C'est que *Werther* n'est pas seulement un personnage de roman, c'est un homme, un homme de tous les pays et de tous les temps.

Quand le génie crée, il procède à l'image de Dieu, et ses types se perpétuent d'eux-mêmes: *Crescite et multiplicamini*. Qui oserait vouloir emprisonner dans les limites d'une génération certains êtres façonnés de la main des maîtres pour l'éternité? Est-ce que par hasard Hamlet, don Juan, Lovelace, Tartuffe, ne vivraient que dans des livres? Est-ce que, tels que leurs auteurs les ont faits, ils ne participent pas de toutes les facultés de l'homme, de celle-là même qui passe pour être la plus virtuelle, et dont Dieu a voulu que les monstres seuls fussent dépourvus? Est-ce que nous ne les voyons pas se reproduire? Hamlet, don Juan, Tartuffe, Lovelace, ont eu des enfants qui à leur tour ont fait souche, et je défie quiconque a l'habitude du monde intellectuel, de ne pas tenir compte des êtres dont je parle, comme d'autant d'individus dont l'existence, du-

ment et légalement prouvée, ne saurait trouver d'incrédules que dans une classe de gens qu'on ne fréquente pas. Ces noms ne reviennent-ils point à chaque instant dans la conversation, qu'ils animent, relèvent et colorent? n'en parlez-vous pas comme si vous les connaissiez? Vous voyez un portrait de Clarisse, et vous dites : « C'est cela, ce n'est pas cela. »

Comment le sauriez vous, si miss Harlowe n'avait pas vécu?

Werther est de cette famille; et je ne m'explique pas autrement l'inaltérable intérêt qu'il a le privilége d'exciter, et dont notre époque, si peu semblable à celle de sa naissance, vient de lui donner tant de marques.

Un des plus judicieux parmi les récents commentateurs du poëte de Weimar, M. Düntzer, prétend que chacun des ouvrages de Goethe réclame un travail particulier, et mérite, en ce point, d'être traité avec les soins investigateurs et la savante curiosité dont on entoure les classiques de l'antiquité. Cette idée, bien des fois d'ailleurs mise en pratique chez les Allemands à propos de *Tasse*, d'*Egmont*, d'*Iphigénie*, de *Wilhelm Meister*, qui tous — drames, tragédies, poëmes et romans — ont inspiré des volumes

de gloses, ne pouvait manquer de nous valoir de nouvelles études sur *Werther*. Exposer l'état de la société au moment où parut ce fameux livre; tracer la peinture vivante en quelque sorte des mœurs et de la littérature du temps; dire les petits scandales, les apologies, les parodies; mettre en scène les divers personnages qui, de près ou de loin, prirent part à cette histoire; recueillir tout ce qui s'y rapporte, jusqu'aux propos de salon, jusqu'aux anecdotes : telle est la tâche que M. Appel s'est proposée dans un volume intitulé : *Werther und seine Zeit*, ouvrage plus bibliographique sans doute que critique, ayant moins affaire de prouver que de raconter, mais d'un piquant intérêt au point de vue de l'histoire littéraire, et que les mieux informés consulteront avec fruit. S'il me fallait absolument de l'esthétique, je m'adresserais à M. Rosenkrantz ou à M. Weisse, ces infatigables explorateurs d'un sol incessamment retourné, et qu'on n'épuise pas; je demanderais à M. Düntzer ses commentaires approfondis, ses exposés philologiques, excellents bien qu'un peu touffus, et dans l'épaisseur desquels je me permettrais de promener la serpe de l'émondeur; à M. Alexandre Jung, sa pénétration du symbole, son art incroyable d'aller découvrir dans le poëte qu'il étudie des ré-

ponses à toutes les grandes questions sociales que le siècle peut avoir posées. Il s'en faut, du reste, que cette réaction très-caractéristique, qui depuis quelques années se manifeste en l'honneur de Goethe, ait été circonscrite dans les limites de l'Allemagne. De toutes parts, en Europe, la vie et les écrits de l'illustre penseur sont devenus l'objet d'itératives investigations. Carlyle date de Goethe une ère nouvelle au début de laquelle nous sommes seulement; et tel est aussi le sens de l'important ouvrage de M. G.-H. Lewes, monument de zèle littéraire et d'enthousiasme raisonné, dédié « à l'homme qui le premier a fait connaître Goethe à l'Angleterre. »

J'ai nommé Thomas Carlyle. On sait quel art singulier possèdent les Anglais à composer, avec des documents qu'ils élaborent, des ouvrages que tout le monde lit : ceux à qui spécialement on les destinait, et ausssi ceux-là qui forment le gros du public et ne demandent qu'à être amusés. Le livre de M. Lewes appartient à ce genre d'écrits; j'y retrouve cet intérêt attachant, cette saine appréciation des choses, ce *common sense* si remarquables dans les classifications de papiers d'État.

Non que cette *vie de Goethe* contienne rien de bien

nouveau, tant sur le personnage que sur ses écrits ; le principal mérite en est moins dans la découverte de faits inconnus que dans la mise en œuvre intelligente et méthodique de documents, que la foule peut ignorer, mais qui, pour tous les esprits instruits de la question, appartiennent depuis longtemps au domaine de la publicité. Aussi est-on tenté de se demander où se trouvent ces sources inédites « *unpublished sources* », auxquelles l'ingénieux auteur fait allusion dans son titre ? Est-ce que par hasard M. Lewes entendrait parler d'une lettre de M. Thakeray racontant certains détails sur la manière dont Goethe *l'impressionnait* par sa présence ? Ce serait là bien peu de chose ; à vrai dire, de source nouvelle en pareil sujet, de source où personne encore n'ait puisé, il n'en existe guère désormais qu'une seule : la correspondance de Goethe avec le grand-duc Charles-Auguste. Le jour où ces précieux documents verront la lumière, il y a lieu de croire que la liste des archives à consulter s'enrichira d'une pièce importante, et l'on ne peut là-dessus que s'en remettre au discernement du grand-duc actuel, qui sait le prix d'un pareil dépôt et le fera servir en temps et lieu à l'histoire de son aïeul. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Lewes, s'il n'apporte pas à la question

des renseignements inédits, résume du moins tous ceux que l'on connait, et c'est ce que nous voudrions, à notre tour, essayer de faire pour la science, en nous établissant au milieu de cette période dans laquelle se passa la jeunesse de Goethe, période favorable entre toutes, où l'homme et le poëte eurent la bonne fortune de pouvoir se développer sans aucune de ces gênes plus ou moins hypocrites que les bienséances commanderaient aujourd'hui, et dans l'entière plénitude de leur originalité.

Au printemps de l'année 1772, Goethe, en proie à cette humeur sauvage, à ce ferment de jeunesse qu'il a lui-même si bien caractérisés, en divers passages de ses Mémoires, arrivait à Vetzlar avec le drame de *Goetz de Berlichingen* dans son portefeuille. Quand on pense aux agitations qui l'y attendaient, à son amour pour Charlotte, à toute cette romanesque aventure qu'il *vécut* en quelque sorte avant de la traduire dans *Werther*, on a peine à comprendre comment, ayant plus tard à parler de son séjour en cette résidence, il a pu en venir à dire

dans un langage empreint de cette froideur systématique du style officiel : « Ce qui m'arriva à Wetzlar est de peu d'importance et ne saurait avoir d'intérêt qu'autant que le lecteur me permettra d'y prendre occasion pour jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de la Chambre impériale et de lui présenter les circonstances défavorables au milieu desquelles j'arrivai. » Il faut convenir que c'est là un ton médiocrement sympathique et que ce nom de Wetzlar, aux yeux de tous les gens informés d'un certain épisode, semblerait évoquer d'autres révélations que celles qui se rattachent aux annales de la chancellerie du Saint-Empire germanique. Cependant je suis loin de voir dans cette omission une preuve irrécusable d'indifférence et je ne partage nullement l'opinion de M. Lewes, qui s'écrie à ce propos : « Voilà ce que c'est que de composer des Mémoires à un âge où l'on a perdu toute sympathie pour les agitations de la jeunesse. » J'estime au contraire, que le gracieux sourire de Charlotte ne s'effaça jamais du cœur de son loyal et poétique amant, et que si l'autobiographie de Goethe se tait sur certains points que notre curiosité serait bien aise de voir éclaircir, ce silence de l'auteur tient plus de la réserve que de l'oubli. Aujourd'hui que tant de documents intimes ont parlé,

que la correspondance de Kestner est venue apporter de si remarquables pièces au procès, il n'est plus guère permis d'attribuer à l'altération des souvenirs les lacunes qu'on regrette trop souvent de voir aux endroits les plus intéressants des Mémoires. Goethe avait l'âme trop élevée, un trop réel sentiment des convenances pour ne point hésiter devant certaines difficultés inséparables de toute espèce de confession publique. Il savait jusqu'où on peut aller, mais il savait aussi où l'on doit s'arrêter, et je doute qu'il eût fort approuvé les principes de ces écrivains qui, tout en se proposant de raconter leurs propres faiblesses, se font un devoir de traiter épisodiquement des scandales d'autrui et, de gré ou de force, traînent sur les tréteaux où il leur plaît de monter quiconque eut jamais affaire à eux.

Relever certaines réalités d'un grain de poésie, allier en de justes mesures la fiction au vrai, et, si diaphane qu'elle puisse être, maintenir toujours entre le lecteur et soi une marque de séparation assez semblable au tissu vaporeux que déploie à nos regards un machiniste d'opéra pour transporter l'action au sein de quelque zone intermédiaire ; — tel est, si je ne me trompe, le procédé de Goethe dans ce livre pittoresque et varié, naturel en sa symétrie

étudiée, chef-d'œuvre d'éloquence et de parfait bon sens, même en plein idéal, qu'il intitule : *Dichtung und Wahrheit aus meinem Leben*. Après cela, qu'un tel système ait bien pu ne pas réussir, je ne songe nullement à le nier ; le public, en général, n'aime point ces sortes de compromis, et pour quiconque a le goût et l'habitude du genre, il est évident que ce ne sont point là des mémoires. Mais si je passe condamnation sur le système qui, néanmoins, était le seul dont sa haute raison, dont son admirable intelligence du savoir-vivre pût s'accommoder en pareil travail, je ne veux pas qu'on impute à dédaigneuse indifférence, à manque de sympathie, les réticences calculées que tout ce qu'il y a de grave et d'honnête au fond de sa nature lui commande. Oui, sans doute, les lacunes abondent, et parmi les chapitres qu'il faudrait noter comme les plus incomplets, figurent justement ceux où les émotions du cœur sont en jeu ; de là les conclusions qu'on n'a pu s'empêcher de tirer sur l'égoïsme de Goethe et son impitoyable détachement de tout ce qui cessait d'appartenir à son *moi*, conclusions heureusement très-erronées et contre lesquelles protestent aujourd'hui, de toute leur autorité, cette foule de témoignages familiers, où l'âme, sous le sceau du secret d'une correspon-

dance destinée à rester inédite, trahit ses misères et ses grandeurs, et que, tôt ou tard, la force des choses attire à la lumière pour que la vérité se fasse.

Revenons au jeune jurisconsulte de 1772.

II

Dans sa première lettre, Werther, parlant de Wetzlar, dit que cette ville offre peu d'agréments. Si le mot avait du vrai vers la fin du XVIII[e] siècle, à une époque où la chancellerie impériale y tenait ses assises, je laisse à penser ce qu'il en doit être aujourd'hui que la noble cité a perdu toute vie et toute animation, et voit mélancoliquement l'herbe croître par ses rues désertes. Ordinairement, les villes qui ont fait quelque figure dans l'histoire conservent à travers le temps comme un indélébile caractère du passé ; même en leur abandon et leur déchéance, je ne sais quel grand air leur reste qu'elles partagent avec les cinq ou six familles équestres, vivantes antiquailles, qui lui sont imperturbablement demeurées fidèles. Ici rien de pareil, et vous vous demandez comment ces maisons de mesquine et bourgeoise apparence qui bordent des rues tortueuses où

vous ne cessez de grimper, ont jamais pu servir de résidence à ces magnifiques procureurs et assesseurs chez lesquels des princes souverains faisaient antichambre. Le fait est que les plus brillantes parmi les habitations qui datent de cette époque ne dépassent pas la mesure ordinaire, et j'en dirai autant des nombreuses villas gracieusement éparpillées sur les collines du voisinage et qui peuplent encore l'aimable vallée de la Lahn. Peut-être, ces illustres personnages s'attendant à être rappelés par leurs gouvernements au bout d'une période plus ou moins prolongée, ne se souciaient-ils pas de se ruiner en frais de construction dans une résidence où ils n'exerçaient après tout qu'une magistrature temporaire. Quoi qu'il en soit, on voyait alors à Wetzlar de grandes existences : les porteurs de chaises allaient et venaient du matin au soir et d'habiles cochers emmitouflés dans la rheingrave héraldique, galonnés d'argent et d'or sur toutes les coutures, trouvaient moyen de faire manœuvrer à travers ces labyrinthes étroits taillés dans la montagne, leurs carrosses à quatre et même à six chevaux. Il est vrai que les bourgeois de la bonne ville impériale avaient pour dit de tenir leurs enfants sous clef « crainte d'accident, » et qu'on ne rencontrait pas comme aujourd'hui des

troupeaux de gamins s'ébattant autour des maisons.

L'hôtel où siégeait l'ancienne cour de chancellerie est maintenant une caserne. « Ce qui nous manquait, me disait il y a tantôt quinze ans, un procureur octogénaire, dernier débris de ces temps héroïques, c'était la force exécutive ; à l'heure qu'il est, vous le voyez, Monsieur, nous en avons trop. » Et il me montrait en souriant, les chasseurs de la garnison qui paradaient sur la place à grand renfort de clairons et de musique militaire. A côté de la caserne est le palais des Archives, lourde et massive construction de la fin du dernier siècle, et qui n'a jamais été terminée. C'est là qu'il faut entrer pour voir un véritable pandœmonium de protocoles. La Cour impériale de justice était la Cour d'appel du Saint-Empire ; une sorte de chancellerie germanique ! Imagine-t-on ce que pouvait être à cette époque une chancellerie germanique ? quand, aux jours où nous vivons, après l'invention des chemins de fer, ce seul mot de chancellerie éveille encore l'idée de lenteurs incalculables et de séculaires temporisations ! Que de perplexités, que d'angoisses, de rancunes et de passions ensevelies dans ces parchemins qui dorment à jamais du grand sommeil des hommes et des choses !

Je pris dans un casier une pièce au hasard. L'enveloppe portait le millésime de 1627, et le sceau de cire rouge apposé sur son pli était demeuré intact à travers les âges. Ainsi, en est-il de mille autres actes enfouis dans ce chaos! La main qui les devait ouvrir se sera glacée avant d'avoir pu suffire à sa tâche et les voilà condamnés à garder leur secret jusqu'au dernier jugement. Lorsque Goethe arriva à Wetzlar, vingt mille causes ni plus ni moins étaient pendantes en Cour d'appel, et chacun savait que le tribunal en faisant toute diligence n'en pouvait dépêcher que soixante par an; soixante quand il s'en présentait régulièrement plus du double! C'était la cour du roi Pétaud, et le spectacle d'une semblable confusion ne pouvait qu'inspirer une assez pauvre idée de la jurisprudence à l'esprit éminemment pratique et droit du jeune docteur Goethe.

J'ai dit ce qu'était la Cour impériale, un mot maintenant d'une autre institution du passé qui jetait vers cette période son dernier éclat à Wetzlar, et qu'on appelait le *Teutsche Haus*.

Personne n'ignore ce que fut au moyen âge l'Ordre Teutonique, et tous les esprits quelque peu familiers avec l'histoire d'Allemagne ont encore présents à l'idée ces terribles moines guer-

riers, à l'armure noire, au manteau blanc, qui joignant à l'ardeur prosélytique du missionnaire l'indomptable valeur des héros, en arrivèrent à conquérir d'importants territoires et à se faire dans le monde une immense part d'influence. Malheureusement, il en fut de cet Ordre fameux comme de tant d'autres institutions. Dans son zèle pour la foi religieuse était sa principale force ; vinrent les succès, et la foi s'en alla. Avec l'accroissement des richesses, et l'extension de la puissance, le mobile généreux disparut, la vraie gloire s'effaça. L'inévitable loi qui régit les grandeurs humaines atteignit cette corporation illustre, si bien qu'au moment dont nous parlons, les *Teutsche Ritter* en étaient logés à la même enseigne que les chevaliers de Malte. Néanmoins, l'Ordre possédait encore des biens considérables en diverses parties de l'Allemagne et, dans quelques villes, existait une sorte de maison centrale pour l'administration des revenus et l'expédition générale des affaires de la communauté qu'on appelait le *Teutsche Haus*. Il y avait à Wetzlar un de ces établissements, et l'homme qui en exerçait la surintendance, le *Amtmann* comme on disait alors, n'était autre qu'un certain M. Büff, personnage d'un attrait sans doute fort secondaire quand on le considère en

lui-même, mais qui avait pour fille l'aimable Charlotte, héroïne de cet épisode de la jeunesse de Goethe.

III

Selon toute vraisemblance, l'été de 1772 vit naître l'aventure.

Parmi les jeunes gens venus à Wetzlar pour y suivre leur carrière, Goethe avait fait la connaissance d'un M. Kestner « homme de mœurs bourgeoises et débonnaires, d'un certain fonds d'érudition et médiocrement préoccupé du train dont va le monde[1]. » Ainsi nous le dépeignent les mémoires du temps, avec lesquels Goethe se trouve en parfait accord lorsqu'il nous le donne pour un personnage et calme et circonspect, d'esprit judicieux et ne déviant jamais, dans ses actes comme dans ses discours, « de la règle qu'il s'était posée. » Son zèle intelligent, son aptitude imperturbable lui avaient acquis l'intérêt de ses supérieurs et, pour compléter la situation qu'un avenir prochain lui promettait, il venait de

1. Voir la *Justification du jeune Werther* (Francfort, 1775).

se fiancer avec la seconde fille de l'intendant Büff.

Charlotte avait alors quinze ans à peine. On nous la montre comme une personne svelte, blonde avec des yeux bleus, d'un naturel ingénu, et de tout point aimable. Elle était de celles qui semblent moins faites pour allumer dans quelques cœurs le feu des passions que pour se concilier, leur vie durant, la sympathie et la bienveillance de tous les honnêtes gens. A la mort de sa mère, elle avait pris d'une main ferme la direction de la maison, et la manière dont elle avait consolé et soutenu son père, élevé ses jeunes sœurs, ne pouvait que mettre devant les yeux de l'époux qu'elle choisirait, la perspective des plus douces félicités domestiques. Élégante sans recherche, gracieuse sans coquetterie, elle était, pour ainsi dire, détachée d'elle-même et passait à observer le monde le temps que les autres perdent dans le culte et l'adoration de leur petite personne, ce qui faisait que tout en n'ayant pas beaucoup lu de livres, elle possédait un grand fonds de sagesse et d'instruction.

Kestner avait l'âme simple et confiante, dès que vous lui plaisiez, il vous prenait par la main et vous conduisait à sa maîtresse et, comme ses paperasses l'occupaient à son bureau, il ne voyait aucun mal à

ce que sa fiancée, pour se récréer des soins du ménage, entreprit de longues promenades et fit des parties de campagne avec des jeunes gens et des jeunes filles. Ce fut ainsi que Goethe s'introduisit dans l'intimité de cette aimable enfant dont l'influence ne tarda pas à le charmer. Diverses poésies renferment le secret de ces premières émotions.

Un soir on s'était égaré du côté des ruines de Karslmund; en arrivant au pied de la tour croulante, nos deux promeneurs s'assirent et causèrent longtemps au clair de lune. Nulle oreille importune n'épiait pour recueillir leurs confidences, mais de ce qu'ils se dirent si vous voulez savoir quelque chose, lisez la pièce intitulée : *Elysium* et dédiée à Uranie, pseudonyme sous lequel se dérobe une amie de Charlotte.

Parmi les fugitives poésies dues à cette amoureuse inspiration, il en est une qui me semble rendre l'état moral de Goethe vers cette période. L'ennui, le découragement l'accablaient et comme il le dit dans ses Mémoires, il désespérait d'avance de tout ce que le présent lui pouvait donner. Aussi quel retour inattendu en découvrant ce cœur aimable et tendre, capable des émotions les plus élevées, les plus nobles et se vouant pourtant de préfé-

rence aux modestes pratiques de la vie ordinaire!

Ce fut Charlotte qui réconcilia Goethe avec le train journalier des choses de ce monde, ce fut par la bienfaisante opération de ce gracieux intermédiaire que le goût de la sociabilité lui revint. « Déplaisir, trouble, égarement ! ainsi se perd la plus belle partie de l'existence, incessamment ballottée dans un je ne sais quoi qui n'est ni la tempête, ni le calme. Ce qui hier m'attirait, aujourd'hui me repousse. Quelle sympathie aurais-je pour un monde qui tant de fois m'a déçu et dont l'impassible indifférence n'a jamais tenu compte ni de mes douleurs, ni de mes félicités ? Oui, je l'avoue, il est de ces moments où l'esprit se replie sur lui-même, où le cœur se ferme ! Ainsi, je me sentais quand je te rencontrai sur mon chemin et m'élançai au devant de toi ! »

IV

Au bout de quelque temps, on était devenu l'un pour l'autre une compagnie inséparable. Autour de la table à thé, sous les vertes charmilles du jardin, on devisait ensemble de longues heures, puis, bras

dessus, bras dessous, on s'en allait continuer l'entretien à travers champs, à travers bois, buvant du lait à la ferme prochaine, cueillant au bord du ruisseau la blanche marguerite qu'on interrogeait avec émoi : Il m'aime! Il ne m'aime pas! ainsi bégayait l'amour par les lèvres roses de Charlotte, tandis que Wolfgang courait dans l'herbe à la poursuite des papillons et des scarabées qu'il chassait avec le grand chapeau de paille de sa blonde amie.

Quelquefois, lorsque les affaires chômaient, Kestner se mettait de la partie, et la présence du fiancé, j'allais presque ajouter du mari, n'apportait aucun embarras, aucune gêne dans ces gaietés champêtres. Sans le vouloir et sans le savoir, on en était venu à une sorte de communauté d'émotions et d'idées, on vivait, pour ainsi dire, à trois : idylle charmante qui de son pied léger foulait, sitôt la nouvelle aube, les prés humides de rosée! Le cri de l'alouette perdu dans l'azur du ciel, le chant de la caille dans les blés mûrs, leur faisaient d'attrayants concerts; et, lorsque le soir d'une chaude journée d'été, l'orage éclatait, avec quelle bonne humeur on bravait la pluie et la foudre, avec quelle bruyante allégresse on rentrait au logis mouillés jusqu'aux os, mais le cœur plein de saines aspirations,

et comme plus étroitement unis par les mésaventures de la folle escapade!

Cette existence en pleine nature, ce continuel enchantement du paysage qu'il contemplait avec les yeux magiques de l'amour, devaient assez naturellement l'amener à ne rêver qu'églogues et bucoliques.

Un de ses amis, Merck, à ce que je crois, d'autres disent Jérusalem, lui apporta le *Village abandonné* (*the Deserted Village*) de Goldsmith. C'était une occasion toute trouvée de faire passer dans la poésie tant de tableaux rustiques qui le charmaient, fêtes villageoises, kermesses carillonnées, marchés forains, vaillantes rondes, lorsque fillettes et garçons s'en donnent à cœur joie, tandis que les sages du pays, fumant et buvant, tiennent conseil sous le vieil orme de la paroisse. Saisi d'un soudain enthousiasme pour cette estimable inspiration, Goethe entreprit de la traduire, sans réfléchir qu'il était trop plein de son sujet pour mener à bonne fin pareille tâche. Quelle idée aussi de se vouloir faire traducteur, quand on a en soi de quoi substanter vingt poëmes! Heureusement, rien ne se perd, et de l'élaboration secrète des germes conçus à cette époque se dégagea plus tard : *Hermann et Dorothée.*

Ainsi s'écoulait ce rêve de jeunesse, entre les

joies de l'amour et ses peines, entre le culte de l'art et la contemplation de la nature. En général, les mémoires de Goethe ne renferment que très-peu de détails sur cette période, et c'est aux écrits du temps, et surtout aux nombreuses correspondances récemment mises en lumière, qu'il faut s'adresser pour reconstruire en son ensemble la simple histoire de son commerce avec Charlotte. Sur ce sujet, lui-même renvoyait à *Werther* seul document spécial, et dans lequel, « aux jours de la verte jeunesse, il s'est complu à décrire, encore sous le charme de leur impression, les circonstances fortunées qui ajoutèrent tant de délices à son séjour dans la vallée de la Lahn. » Mais *Werther*, après tout, est un roman où la vérité, si fort qu'elle abonde, se mêle à beaucoup de fictions, et qu'à la distance où nous sommes, on doit nécessairement consulter avec une certaine réserve, quoi qu'en dise l'auteur que j'ai cité plus haut [1], lequel déclare que la première partie du livre peut passer pour l'histoire même du poëte.

1. Voir *Berichtung der Geschichte des Jungen Werther.*

V

Pour mieux jouir du tableau de famille, et voir en ses naïfs épanchements le spectacle assez étrange de cette passion *à trois*, que la dignité morale des deux jeunes gens et de la jeune fille sauvegarde à la fois du scandale et du ridicule, entrons dans la petite maison de Wetzlar, dans ce sanctuaire domestique « où le calme respire, où le plus agréable entretien vous attend, où l'hospitalité la plus prévenante se met en frais pour chasser de vos cœurs jusqu'à l'ombre d'un souci. »

Huit heures sonnent, l'instant des réceptions du soir : amis et visiteurs entrent sans être annoncés. Le père interrompt sa lecture, vieillard avenant, ouvert, que sa bonne nature et sa simplicité de mœurs ont maintenu dans la plénitude de ses facultés, généreux, aimable et, bien qu'un peu rude, quand on le compare au reste de son entourage, ne manquant point cependant de bonhomie. Les filles, (les deux aînées), tout en continuant leur broderie, vous accueillent d'un sourire discret et grave, car le deuil d'une mère tendrement chérie, et qu'on a perdue il y

a quelques mois, attriste encore cette atmosphère.

Tout à coup les cris d'une nichée d'enfants annoncent un nouvel hôte : c'est Goethe. Il entre assailli par une douzaine de bambins tapageurs, plus beaux les uns que les autres, qui lui sautent au cou et l'assourdissent en l'appelant mon oncle et mon cousin. Vainement les sœurs cherchent à rétablir l'ordre, le vacarme augmente toujours, jusqu'à ce que le bon ami Wolfgang soit allé s'établir à l'autre bout du salon, loin de sa maîtresse, pour débiter des contes à tout ce petit monde qui l'écoute en ouvrant de grands yeux ; heureux encore notre jurisconsulte lorsqu'on ne le force pas à marcher à quatre pattes et à faire l'âne ou le cheval : très-souvent c'est dans cette attitude à la Henri IV, recevant monsieur l'ambassadeur d'Espagne, que le surprend Kestner, lequel, en sa qualité de bureaucrate accompli, arrive toujours le dernier partout [1].

1. « J'arrive d'ordinaire entre neuf et onze heures. Ce sont » là mes heures les plus belles, les plus calmes aussi. Mes » affaires sont terminées, mes devoirs accomplis, car j'estime » que plus nous tenons à voir se perpétuer l'attachement que » nous avons avec une femme digne de notre hommage, plus » nous devons être exact à remplir scrupuleusement nos de- » voirs, afin d'avoir la conscience sans reproche, c'est par là » surtout que je sens que je possède fermement le cœur de

L'heureux fiancé s'installe auprès de Charlotte qu'il n'a pas vue depuis la veille, et les voilà souriant et causant de ces mille riens qu'on se dit à voix basse. Vous croyez peut-être que Goethe dans son coin en va concevoir quelque ombrage? nullement, il continue à se laisser enfourcher de l'air le plus patient, et songe que tout à l'heure Kestner viendra le relayer, et que ce sera son tour à lui de *fleuretter*.

Ces deux hommes amoureux de la même personne, dans l'intime confidence du secret l'un de l'autre, et ne se laissant pas une minute entamer par la jalousie, offrent à la réflexion un objet assez rare pour qu'elle s'y arrête. Une amitié capable de sortir victorieuse d'une telle épreuve n'a évidemment après cela plus rien à redouter dans l'avenir. Il n'y a ici ni trompeur ni dupe, tout se passe ouvertement, galamment, comme il convient entre gens de cœur qui s'estiment pour ce qu'ils valent. On dirait une sœur entre ses deux frères, et cependant il s'agit d'amour, d'un sentiment qui d'ordinaire ne partage point volontiers.

» ma bien-aimée. Le ciel me le conserve. » Lettre de Kestner: Wetzlar, 2 nov. 1768, page 291 de la correspondance.

Charlotte les aime-t-elle également tous les deux ?

Elle n'aime ni l'un ni l'autre.

S'il était simplement question de la Charlotte de *Werther*, j'insisterais à croire que c'est du côté de Wolfgang que sont ses préférences; mais qu'on y pense, la personne dont il s'agit n'est pas à ce point sentimentale, et ce n'est pas à son image que sont empruntés divers traits romanesques, sous lesquels le poëte représente son héroïne. Avec beaucoup d'enjouement dans le caractère, la Charlotte de Wetzlar a plus de gravité ; l'idée austère du devoir s'allie chez elle aux grâces juvéniles, à la familiarité du maintien. Je ne jurerais point qu'il n'y ait pas eu en tout ceci quelque prédilection, quoique bien légèrement nuancée, et que son cœur, tout en croyant tenir la balance égale entre les deux, n'ait, peut-être à son propre insu, penché pour le beau, l'intelligent, le radieux Wolfgang: les femmes ont l'instinct des prédestinations. Mais ce sentiment, de quelque nom qu'on le nomme, s'il fut plus que de l'amitié, s'il fut même de l'amour, n'alla point jusqu'à la passion, et quand elle épousa Kestner, la flamme s'en confondit sans les altérer dans les pures et chastes émotions du bonheur conjugal.

En de pareilles conditions, la jalousie n'avait donc

que faire non plus que la vanité, la basse rançune ou la coquetterie. Étaient-ce des rivaux? Y eut-il un vainqueur? un vaincu? et celle qu'on adorait songeait-elle à s'enorgueillir dans son triomphe ? Pas une pensée, pas un sentiment qui ne fut en commun. « Une harmonie d'abord à deux, puis à trois, un commerce dont on n'a peut-être pas vu d'autre exemple dans l'histoire des êtres. » Je cite les propres paroles de Goethe, qui compare cette existence à une vraie idylle allemande, « dont l'heureuse contrée qui nous environnait était comme la prose,. tandis que la pureté de nos affections en fournissait la poésie. »

VI

Vers le milieu de l'été, Wolfgang dut se séparer momentanément du cercle affectionné de Wetzlar pour faire une excursion à Giessen, petite ville universitaire du voisinage où se trouvaient rassemblés en une sorte de congrès littéraire les trois principaux rédacteurs du *Journal des savants de Francfort* : Schlosser qui venait de se fiancer à sa sœur Cornélie, Merck et le professeur Hoepfner. Goethe et Hoepfner, bien que correspondant l'un avec l'autre depuis plu-

sieurs mois, ne se connaissaient pas personnellement et ce fut pour notre pélerin, une occasion de lui jouer un tour de son métier. On sait quel goût il avait dans sa jeunesse, pour les mascarades et les scènes de comédie jouées au naturel. Il se déguise en étudiant voyageur (le futur étudiant de *Faust* si vous voulez) et vient s'asseoir, moitié vantard, moitié lourdaud, à la table où le célèbre professeur de droit prend ses repas. Goethe dans son autobiographie [1] a donné de cette anecdote un récit assez plaisant, mais qui serait bien loin, au dire de certains auteurs, de valoir la manière dont Hoepfner lui-même le racontait. « Si spirituellement, écrit l'un d'eux [2] que Goethe ait peint cette étrange rencontre, son tableau n'est qu'un témoignage de plus de l'impuissance de la plume à rendre la verve, l'originalité d'une plaisanterie fugitive. C'était de la bouche de Hoepfner qu'il fallait entendre cette scène, avec quel entrain comique il vous mettait devant les yeux, ce jeune homme au front élevé, au regard de feu, sédui-

1. *Wahrheit und Dichtung*, p. 115 du XXIIe volume des Œuvres complètes.

2. Karl Wagner, l'éditeur des *Lettres et correspondances de Goethe, Herder, Hoepfner et Merck avec leurs amis* (Leipsig, 1847).

sant et beau jusque dans la gaucherie de son maintien ! comme il vous faisait rire de ses discours embarrassés, et à quelle péripétie, à quelle explosion dramatique, vous assistiez, lorsque le prétendu nigaud, dépouillant sa défroque de fantaisie, s'écriait en sautant au cou de Hoepfner : « Je suis Goethe ! cher maître, pardonnez-moi cette plaisanterie ! mais, que voulez-vous ! je me défiais de ces présentations régulières faites par un tiers et qui vous laissent, pour des années, froid et cérémonieux vis-à-vis l'un de l'autre, et j'ai voulu entrer d'un seul bond dans votre amitié. »

Il va sans dire que la nouvelle connaissance fut aussitôt requise d'apporter sa collaboration au journal qu'on publiait en commun. Goethe n'était alors rien moins qu'un critique, non point qu'il manquât des notions nécessaires. Littérature, histoire et sciences, il avait, au contraire, beaucoup étudié, mais sans se préoccuper d'avoir un système ; ce qui n'empêcha pas ses amis d'insister, et fort bien leur en prit, car, à défaut d'idées générales très-arrêtées, il possédait cette aptitude innée, de tout comprendre et de tout saisir, ce sens pratique, qui lui permettait de se rendre compte d'un objet même en dehors de ses rapports, et de voir les

choses sinon toujours comme elles sont, du moins comme elles devraient être. Du reste, l'esprit du temps perce partout dans ses articles : c'est jeune, aventureux, légèrement réformateur ; un style qui tantôt vous rappelle Lessing, tantôt Herder, mais qui sait, avec cela, garder son caractère. « Gare aux petits moralistes, aux rimailleurs, aux pédants et aux néo-prophètes ! Il en veut aux mauvaises mœurs du siècle, et à son mauvais goût, aux faiseurs de systèmes, au dilettantisme et aux propagandistes d'une religion de terreur, d'où on aurait tort de conclure qu'il ménage les hérétiques et les esprits forts du genre de Unger et de Mauvillon par exemple. Quant au vrai génie, il l'a sous sa sauvegarde et le défend jusqu'en ses écarts [1]. »

Pour nous faire une idée plus exacte de ses principes d'esthétique et de morale à cette époque, jetons un coup d'œil sur les divers travaux critiques qui furent le fruit de cette collaboration. « Il faut avoir soi-même produit quelque chose pour avoir qualité de juger les fautes des autres ; » cet axiome, que nous lui avons vu déjà développer, reparaît à propos d'un ouvrage théorique de Sulzer dont il

1. Gervinus, *Histoire de la littérature allemande*, t. IV, p. 526.

rend compte en prenant pour point de départ qu'on ne saurait écrire une poétique à moins d'avoir fait ses preuves comme poëte.

« J'appelle ce livre, poursuit-il, les impressions d'un homme ayant voyagé au pays de l'art, mais sans y être né et sans y avoir été élevé, d'un homme qui n'y a ni vécu, ni souffert, ni aimé et qui nous rapporte des observations, mais point d'expérience. »

Autre part, il décrit le poëte selon son cœur et, dans la peinture qu'il en donne, on reconnaît facilement le Goethe d'alors. « Daigne, ô génie de notre patrie, envoyer bientôt parmi nous un jeune homme qui, plein de vaillantise et de bonne humeur, soit tout de suite dans son cercle, le meilleur compagnon, le meilleur boute-en-train; qu'il chante les plus joyeux airs, qu'il mène le chœur à la ronde; que la plus aimable entre les danseuses lui tende gracieusement la main pour conduire les plus nouvelles et les plus diverses sarabandes; que la plus belle, la plus spirituelle et la plus charmante se mette sous les armes pour le captiver; que son sensible cœur s'y laisse prendre, quitte à briser fièrement sa chaîne du moment où, revenu de ses illusions, il s'apercevra que sa déesse n'est pas belle, qu'elle n'est que spirituelle

et que charmante ; que son amour-propre piqué, au vif par la froideur d'une indifférente, s'efforce de la conquérir par tous les moyens ordinaires : larmes, soupirs, petits soins et sérénades, et qu'il la plante là s'il vient à découvrir qu'elle n'est en somme qu'indifférente ; qu'il nous dise tout, ses joies, ses victoires et ses défaites, ses folies et ses résipiscences de ce ton d'allégresse et de raillerie d'un cœur qui ne s'est pas laissé entamer, et nous applaudirons à ce volage que des succès vulgaires ne sauraient contenter. Mais, en même temps, ô génie, pour qu'il soit bien prouvé que son inconstance ne vient pas d'un cœur faible ou superficiel, amène sur son chemin une jeune fille vraiment digne de lui ! »

Est-il besoin maintenant de nommer la personne à laquelle il va faire allusion ? Qui ne reconnaîtrait Charlotte dans l'évocation qui suit ? « Puis, lorsqu'un sentiment plus austère, plus pur, l'entraînera loin de la mêlée confuse du monde, fais-lui rencontrer en ses excursions solitaires quelque chaste jeune fille dont l'âme — toute bonté dans un corps tout attrait — se soit directement développée sous le toit protecteur de la famille ; qui, la favorite, l'amie, le tendre appui de sa mère, soit pour la maison une seconde mère, — dont l'âme bienfaisante incessamment at-

tire à soi tous les cœurs et chez qui le poëte et le sage aillent volontairement s'instruire au spectacle enchanteur de tant de vertu naturelle unie à tant de grâce et de décence. Qu'il soit donné à notre jeune homme de trouver une telle jeune fille et la vérité chantera par sa bouche, et nous en aurons une bonne fois fini avec cet idéal de pacotille dont rabâche notre pauvre muse. »

Olympien pour olympien, cette noble et vivante figure d'Apollon a bien aussi son charme et sans médire du Jupiter de Weimar et de son calme suprême, on peut louer cette valeureuse et splendide organisation que tout entraîne et passionne. « Goethe est un beau jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans : tout force et tout génie de la tête aux pieds. Son cœur déborde de sensations, son âme pleine de feu bat des ailes comme l'aigle; c'est le génie en sa plénitude, en son exubérance, et je ne vois pas qu'il y ait rien de semblable dans l'histoire de la littérature [1]. »

Si de cette impression je rapproche celle de Jacobi, on verra combien était pourtant irrésistible l'action de cette personnalité. « Plus j'y songe, plus il me semble

1. Heinse, lettre à Gleim.

que quelqu'un qui n'a ni vu ni entendu ce Goethe puisse écrire un seul mot de juste sur cette extraordinaire création du bon Dieu. Une heure passée dans sa compagnie suffit pour comprendre combien c'est absurde d'attendre de lui qu'il pense et agisse autrement qu'il ne fait ; non que je lui conteste la faculté de se perfectionner encore ; mais rien d'autre que ce qu'il est n'est possible avec sa nature, laquelle se développe elle-même comme la fleur croît, comme le grain germe, comme l'arbre épanouit ses rameaux dans l'air et se couronne [1]. »

VII

Cependant, que l'Olympe et ses habitants ne nous rendent pas injustes envers cette pauvre terre et n'oublions pas que dans ce demi-dieu que tentent les hasards, dans cet aigle qui bat des ailes à l'éblouissante lumière de la vie, il y a aussi l'enfant des bords du Rhin, dont un vin limpide et généreux a dès le berceau frotté la lèvre. Ce fut dans Spinoza que les fébriles aspirations du Goethe de cette période trouvèrent à se satisfaire. Un jour, en remuant la biblio-

1. Jacobi, lettre à Wieland.

thèque de son père, une brochure lui tomba sous la main ; c'était un factum contre Spinoza « une de ces mille et une réflexions absurdes dont le grand Hébreu dut se voir assailli de la part de tant de gens qui ne comprenaient pas le premier mot de son système. L'impression que cet écrit produisit sur moi fut médiocre, car je hais la controverse, et, si j'aime à savoir ce qu'un penseur a pensé, il m'importe peu de connaître comment d'autres ont jugé qu'il aurait dû penser. » Il relut à cette occasion dans le dictionnaire de Bayle l'article SPINOZA, qu'il trouva détestable. S'il faut juger toute philosophie par les fruits qu'elle porte : étant donnée la vie si parfaitement vertueuse, si exemplaire de Spinoza à laquelle cette philosophie avait servi de règle, Goethe se demandait comment le spinozisme avait pu mériter les effroyables anathèmes dont on l'avait poursuivi ? Il se procura donc les *Opera posthuma*. C'est à l'histoire de ses premiers rapports avec Jacobi qu'il faut s'adresser pour avoir le détail des émotions qui résultèrent en lui de ce commerce avec Spinoza. « Tout ce que me disait Jacobi partait du cœur ; combien profondément n'étais-je pas ému, lorsque, dans l'effusion d'une de ces confidences sans réserve, il me révélait les troubles et les aspirations de son

âme ! Il va sans dire que, de mon côté, je vivais au milieu d'une certaine confusion, et que cet amalgame de passions, d'idées, d'aspirations mentales, ne pouvait qu'éveiller chez moi le pressentiment d'une lumière qui se ferait plus tard. Heureusement, mon esprit s'était d'avance préparé, sinon entièrement formé dans cette direction, en s'appropriant le résultat des méditations et le style d'un homme extraordinaire, et, quoique mes études eussent été encore bien incomplètes et bien hâtives, je n'en avais pas moins déjà conscience de tout ce que je devais rapporter de haute influence à cette source. Cet homme qui si puissamment agissait sur moi, et qui d'ailleurs était destiné à modifier si radicalement ma façon de penser, c'était Spinoza. Après avoir vainement parcouru le monde, à la recherche d'une méthode capable de développer mon étrange nature, je liai connaissance avec l'*Esthétique* de ce philosophe. De ce que j'ai lu dans cet ouvrage, de ce qu'il m'inspira, je ne saurais en rendre compte exactement ; mais ce que je puis dire, c'est que j'y trouvai l'apaisement de mes passions, et en même temps une lumière éclatante projetée sur le monde moral et matériel. Son admirable désintéressement me ravissait surtout, et je ne pouvais me défendre d'un sentiment d'enthou-

siasme, au sujet de propositions telles que celle-ci par exemple : « Celui qui aime Dieu n'a point à réclamer que Dieu l'aime en retour [1]. » — Être désintéressé en toute chose et surtout en fait d'amour et d'amitié, fut toujours mon désir le plus vif, ma maxime de prédilection, ma règle invincible de conduite et je puis dire que, lorsque plus tard je m'écriai : « Si je t'aime, qu'est-ce que cela te fait? » ces mots partaient du cœur. N'oublions pas cependant que c'est la loi des unions les plus étroites de reposer sur des contrats. Le calme universellement modérateur de Spinoza contrastait au plus haut degré avec mon activité turbulente ; sa méthode mathématique était en directe opposition avec ma pensée, mes sentiments, mon style de poëte, et cette précision même, tant de fois critiquée comme s'appliquant mal au monde moral, faisait de moi un disciple fervent, un exalté sectaire. Esprit et cœur, intelligence et sens se cherchaient les uns les autres, avec d'irrésistibles affinités, et liaient ensemble deux natures diverses; tout s'agitait et fermentait en moi : ce n'était qu'actions et réactions : Fritz Jacobi, le premier

1. La XIXe du livre V. « Qui Deum amat, conari non potest ut Deus ipsum contra amet. »

à qui j'aie permis de regarder dans ce chaos, et dont la nature travaillait aussi dans son insondable profondeur, Fritz Jacobi répondait à ma confiance et s'efforçait de me convertir à son opinion. Lui de même, d'indicibles aspirations le tourmentaient, lui de même, repoussait tout apaisement du dehors, n'attendant son salut que de l'illumination intérieure. Comment avais-je compris l'état de son esprit, alors que je ne me rendais pas un juste compte du mien? Il avait toutefois de l'avance sur moi, dans l'étude de la philosophie et dans la connaissance de Spinoza, et pouvait en ce sens éclairer mes efforts et me guider. »

Goethe étudia Spinoza non pour se procurer un système de philosophie mais pour se fortifier davantage dans une croyance qui fut toujours la sienne, et qu'il avait déjà antérieurement exprimée : à savoir que Dieu et la nature veulent être expliqués l'un par l'autre[1]. Cette énergique foi ne cessa jusqu'à la fin de diriger ses actes et de servir de règle à ses compositions. Homme, il analyse, il *creuse* son propre moi;

1. « Separatim de Deo et natura rerum disserere difficile et periculosum est eodem modo quam si de corpore et anima sejunctim cogitemus; animam non nisi mediante corpore, Deum non nisi perspecta natura, cognoscimus. Hinc absurdum mihi videtur eos absurditatis accusare qui ratiocinatione, maxime philosophica, Deum cum mundo conjunxere. Quæ enim

artiste, il poétise l'expérience, la nature. Là est le secret de ces travaux immenses entrepris puis interrompus, de ces bonds capricieux par lesquels on le voit sauter brusquement d'une science à l'autre. Jurisprudence, théologie, médecine, anthropologie, magie même, comme Faust il a tout étudié et son inconséquence n'a d'excuse que dans sa vocation de poëte[1] : sans être théoriques ni pratiques dans l'acception absolue du mot, les efforts du jeune Goethe ont une signification à la fois théorique et pratique. Le fervent disciple met donc à étudier Spinoza plus de

sunt, omnia ad essentiam Dei pertinere necesse est quum Deus sit unicum existens et omnia comprehendet. » (Goethe, t. 72, *Deus cum natura rerum confusus.*)

1. Je ne saurais partager l'avis de bien des gens, qui reprochent à Goethe la diversité de ses études, au point de vue de la perte du temps et de l'éparpillement qu'elle pouvait amener des forces productrices. Car je regarde ces études, si bizarres qu'elles semblent au premier abord et en y comprenant la cabale et l'alchimie, comme autant de degrés nécessaires qu'il avait à franchir pour arriver au faîte de son développement. Goethe ne se soucie pas, du moins à cette heure de sa jeunesse, de faire faire un pas à la science ; ce qu'il en veut, c'est son histoire, et cette histoire, il ne l'étudie pas, il la *vit* en quelque sorte, bien autrement intéressé par les mystères de sa formation que par les résultats pratiques obtenus depuis. Quoi qu'en disent les pédagogues, aux yeux d'un poëte de vingt ans, Paracelse l'emportera toujours sur Gay-Lussac.

zèle et d'enthousiasme que de véritable esprit de système, la forme mathématique imprimée par le philosophe d'Amsterdam au bloc granitique de sa pensée eût été d'ailleurs un invincible obstacle pour une imagination aussi impatiente, aussi vagabonde, aussi peu adonnée à la science des nombres que celle de Goethe à cette époque. Toutefois, une étude peut avoir des résultats féconds sans être systématique, et tel germe va fructifier ou se perdre selon les conditions plus ou moins propices du sol qui le reçoit. « Les mêmes pensées, dit Pascal, poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur ; infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. » Ce furent quelques idées de Spinoza qui, ainsi transplantées dans le cerveau de Goethe, passèrent de là dans ses œuvres, où nous les retrouvons tellement transformées qu'elles nous font dire encore avec Pascal « que ce n'est pas le même mot et qu'il ne les doit non plus à celui d'où il les a apprises, qu'un arbre admirable n'appartiendra pas à celui qui en aurait jeté la semence sans y penser, dans une terre abondante qui en aurait profité de la sorte par sa propre fécondité [1]. » A cette semence

1. Tome Ier des *Pensées*, p. 178.

de spinozisme qui faisait la base fondamentale des croyances de Goethe, se mêlaient dès ce temps-là, certaines velléités chrétiennes dues à l'influence de mademoiselle de Klettenberg.

VIII

Revenons à Wetzlar, et voyons comment l'amour va se comporter dans cette crise où fermentent déjà tant d'éléments.

Avec Hoepfner le *Journal des savants* comptait à Giessen deux autres représentants, Schlosser et Merck. Schlosser devait épouser Cornélie, la sœur tendrement affectionnée de Wolfgang. Ce mariage désormais arrêté n'était plus différé que par l'absence du fils de la maison, et l'on conçoit que le fiancé, dans son empressement de voir enfin réussir ses projets, redoublât d'efforts pour arracher de ces lieux son futur beau-frère, sur la présence duquel il n'y avait point à spéculer tant que les beaux yeux de sa maîtresse le retiendraient aux bords enchantés de la Lahn. Quant à Merck, des idées d'un ordre moins personnel le préoccupaient, et persuadé avant toute

chose qu'il y avait là une grande vocation à sauvegarder, il s'apprêtait, quel que fût d'ailleurs l'odieux qu'il en dût assumer, à jouer dans cette affaire le rôle équivoque et fâcheux qu'il avait, deux ans plus tôt, joué à Sesenheim vis-à-vis de Frédérique.

Fils d'un apothicaire de Darmstadt, Jean-Henri Merck s'était de bonne heure, par son esprit et ses talents, fait adopter du meilleur monde. Il était à cette époque en correspondance avec la plupart des princes et des beaux esprits de l'Allemagne, et nommément avec Herder, qui professait à son endroit la plus haute estime et mettait à conserver son amitié une certaine coquetterie, craignant (ce qui du reste ne manqua pas d'arriver), que le goût de plus en plus prononcé pour Goethe n'y vînt à la longue porter ombrage. « Personne, a dit Goethe, n'a exercé sur ma vie une plus grande influence que cet homme. » Merck en effet a sa place marquée dans l'histoire littéraire de son temps, et sa correspondance témoigne à chaque page de l'action salutaire qu'il eut par sa critique sur des esprits de beaucoup supérieurs au sien quant aux facultés productives. Un coup d'œil prompt, un jugement sûr, telles étaient ses principales qualités. « Vous aviez beau lui vouloir donner le change, il ne s'y trompait pas, et rien ne pouvait

vous défendre contre sa damnée pénétration [1]. » Critique sans peur et sans reproche, il remplissait son office avec un zèle impitoyable, amer, et ses conseils, il faut le dire, se ressentirent toujours plus ou moins de cette bile qui le dévorait et le poussa lui-même au suicide. Mais comme ses vues étaient justes, ses intentions honnêtes, il arrivait que cette âpre causticité, cette rude sécheresse qu'il affectait dans la forme, ne nuisaient en somme qu'à lui, en le faisant cordialement exécrer de ses meilleurs amis et cela au moment qu'il leur rendait service. C'est ce qui par deux fois lui arriva avec Goethe dont la mauvaise humeur survécut et qui dans un portrait évidemment entaché de malveillance le surnomma plus tard : Méphistophélès-Merck. A tout prendre, cependant, la conduite de cet atrabilaire personnage fut ici, comme à Strasbourg, sincèrement amicale, et l'idée que Merck se formait des conditions particulières auxquelles génie oblige, ne lui permettait pas d'en tenir une autre.

Il s'en fallait d'ailleurs que les circonstances fussent les mêmes et Goethe n'était nullement vis-à-vis de Charlotte dans la position où, deux ans plus tôt, il s'était trouvé vis-à-vis de Frédérique. Si à Stras-

1. Goethe : *Aus meinem Leben*, t. I, p. 164.

bourg, en présence d'une jeune fille amoureuse et parfaitement libre de se marier à qui lui plaît, la question du génie était seule en jeu; à Wetzlar, les choses devenaient plus graves et l'honneur allait se trouver compromis. S'engageant de parti pris dans cette incroyable aventure avec une personne qui pouvait laisser parler son cœur, mais qui n'était plus en état de disposer de sa main, Goethe n'avait aucunement songé aux conséquences. D'ailleurs l'impossibilité même de ces amours n'était-elle point la meilleure des sauvegardes? On jouait avec le feu, quitte à l'éteindre dès que le danger commencerait, et le danger était déjà là qu'on n'en soupçonnait même pas l'existence. Puis lorsque la vérité éclata dans tout son jour, lorsqu'on vit ce qu'il était advenu de ce feu de paille, au lieu de s'enfuir tout effarés l'un par ici, l'autre par là, on continua paisiblement sa promenade au clair de lune, la jeune fille se disant « il m'avertira quand il sera temps », et le damoiseau remettant toujours au lendemain.

Tel était Merck, l'homme qui jugea à propos d'intervenir dans le roman de Wetzlar. Il était temps et grandement; un coup d'œil lui suffit pour se rendre compte du péril et pour arrêter le dessein de trancher dans le vif d'une situation qui menaçait d'un

moment à l'autre de tourner à l'irréparable. « J'ai trouvé ici l'amie de Goethe, cette fille dont il parle avec tant d'enthousiasme dans toutes ses lettres. Elle mérite réellement tout ce qu'il pourra dire de bien sur son compte. » Ce passage d'une lettre de Merck prouverait au besoin, que le froid et sévère censeur ne demeura pas insensible aux séductions de l'aimable Charlotte; mais plus il fut agréablement captivé, plus il affecta de cacher à Goethe sa véritable impression, s'efforçant au contraire de lui représenter sa maîtresse comme une personne très-ordinaire et de la déprécier au profit d'une de ses compagnes, grande et belle jeune fille au port de reine, aux yeux de Junon, laquelle du moins avait le cœur libre d'engagements. On sait ce qu'il en coûte parfois de rendre aux amoureux cette espèce de service. Merck en porta la peine, et cela, à vrai dire, plus rudement qu'il ne convenait. Car s'il était dans l'ordre naturel des choses que Goethe, sur le moment, lui en voulût du procédé, on a quelque peine à s'expliquer cet esprit d'aigreur rétrospective qui perce dans ses mémoires, au souvenir de cette période déjà lointaine. Goethe se méprit sur les vrais sentiments de Merck et ce Méphistophélès — qui partout où il va sème le désespoir — n'est, en dernière analyse, qu'un

honnête homme et qu'un ami qui remplissait loyalement son office et brusquait le dénoûment, la position n'étant, comme on dit, plus tenable. Après bien des alternatives, bien des révoltes et des défaillances, il fut décidé que Goethe accompagnerait Merck dans un voyage sur les bords du Rhin et qu'on partirait sans différer. Il n'y avait, en effet, pas une minute à perdre. Malgré tout ce que cette crise étrange pouvait avoir en soi d'éléments factices, l'état qu'elle avait amené offrait plus d'un danger et persister davantage, c'était aller au-devant d'une passion réelle et désespérée.

Merck quitta Wetzlar après avoir arrangé avec Goethe que celui-ci viendrait le rejoindre à Coblentz; et le 11 septembre 1772, l'amant de Charlotte s'éloigna résolûment du centre d'une affection avec laquelle il fallait rompre. Il n'y eut point d'entrevue dernière, point d'adieux; Goethe détestait ce genre *de scènes* et ne faillit pas cette fois à la conduite qu'il avait tenue dans ses liaisons précédentes, à Leipzig, par exemple, lorsque peu de temps auparavant il s'était séparé de l'aimable Catherine Schoenkopf, dont on se rappelle malgré soi le roman en feuilletant les extraits du journal de Kestner à cette date du 10 septembre 1772.
« Goethe et moi nous dînâmes ensemble au jardin et

j'étais certes loin de me douter que ce fût pour la dernière fois. Le soir il vint au *Teutsche Haus;* nous eûmes, Charlotte, lui et moi, un entretien des plus singuliers au sujet de l'autre vie, de sa séparation, du retour, etc., entretien qui fut provoqué par Charlotte et non point par Goethe, et à la suite duquel nous convînmes que le premier d'entre nous qui mourrait viendrait, autant qu'il le pourrait, donner aux survivants des nouvelles de ce qui se passe au delà de cette vie. Goethe était très-abattu, car il savait qu'il devait partir le lendemain au matin... »

Voyons maintenant sur ce départ et les pénibles émotions qui en résultèrent, le récit de Kestner : « 11 septembre. Goethe est parti ce matin à sept heures sans prendre congé et laissant pour moi quelques livres avec un billet. Il nous avait parlé déjà plusieurs fois d'un voyage à Coblentz vers cette époque où il devait rejoindre M. Merck, ajoutant que son intention était de ne point faire d'adieux et de déloger subitement. Aussi m'y attendais-je, et cependant, j'ai senti au fond du cœur que je n'y étais pas préparé. Je revenais de mon bureau, lorsqu'on me dit : Voilà ce que le docteur Goethe a laissé pour vous ce matin; je vis des livres, son billet et devinant ce qui en était, je me dis : Il est parti ! et demeurai confondu. La

conseillère Langen n'y voulut pas croire et nous envoya sa femme de chambre pour nous dire qu'il était impossible que le docteur Goethe fût assez mal appris pour quitter ainsi les gens sans les prévenir ; à quoi Charlotte répondit qu'en ce cas, c'était à elle, sa tante, de se reprocher de n'avoir pas mieux élevé son cher neveu. Pour en avoir enfin le cœur net, Charlotte fit porter chez Goethe un nécessaire qu'elle avait à lui : personne ! La conseillère Langen n'en revenait pas; à midi elle voulait à toute force écrire à la mère de Goethe comment son indigne fils s'était comporté. Tous les enfants pleuraient en s'écriant : Le docteur Goethe est parti ! Plus tard je rencontrai M. de Born qui l'avait accompagné à cheval jusqu'à Braunfels. Goethe lui avait conté notre entretien d'hier au soir, puis s'était éloigné fort abattu et découragé. Enfin je remis à Charlotte le billet de Goethe, je la trouvai tout affligée de ce départ; en le lisant, les larmes lui vinrent aux yeux, et néanmoins ce départ avait son bon côté *puisqu'elle ne pouvait pas lui donner ce qu'il souhaitait.* Nous ne parlions que de lui et je ne pouvais me détacher de sa pensée. Comme on cherchait à dénigrer la manière dont il nous avait quittés, je pris sa défense avec chaleur contre une femme incapable d'y rien comprendre. En suite de

quoi je me mis à lui écrire ce qui s'était passé depuis son départ. »

Quelle peinture touchante et naïve de la situation offrent ces simples lignes ! Comme elles font revivre sous nos yeux la douleur de ces deux nobles âmes et la consternation de ces beaux enfants s'écriant dans leur première angoisse : Le docteur Goethe est parti ! Sans compter que cette scène d'intérieur d'un accent si honnête et si vrai vient admirablement à propos pour nous renseigner au sujet de l'épisode en son ensemble, et nous montre, tout étrange que soit l'histoire, qu'elle n'est point le produit d'une sentimentalité maladive et qu'il y avait un fond réel à ces dangers auxquels on a, de part et d'autre, heureusement échappé. Si Goethe a mis dans sa nouvelle une certaine partie de la vérité, s'il a même dans le personnage de Werther reproduit divers traits de sa propre physionomie, Goethe a gardé pour lui cette force de volonté qui l'aide à se tirer d'affaire au dernier moment et dont l'absence réduit ses héros à ne savoir, en pareil cas, que se brûler la cervelle. Toutes les rêveries, toutes les faiblesses, toutes les misères sentimentales de Werther, Goethe les a ou les a eues, mais avec moins de conséquence et d'une façon à la fois plus *vraie* et plus *invraisemblable*,

car il n'y a en somme que les héros de théâtre et les personnages de roman qui soient conséquents avec eux-mêmes.

D'autre part, quelle noble et digne figure que ce Kestner comparé au froid Albert de la nouvelle! Une nature moins généreuse n'eût pas manqué de triompher de cette absence d'un rival, oubliant dans sa joie la perte de l'ami. Mais Kestner a le désintéressement des cœurs magnanimes, car il sait que cet ami dont il pleure l'absence est son rival et bien plus il va jusqu'à se demander, en la candeur et la loyauté de son âme, si ce noble et valeureux jeune homme tout resplendissant de génie et de beauté n'était pas plus capable que lui de faire le bonheur de sa Charlotte bien-aimée. Transcrivons ici la lettre de Goethe à laquelle il est fait allusion dans le journal que nous avons cité plus haut. « Il est parti, Kestner ; lorsque vous recevrez ces lignes, il sera déjà loin de vous. J'étais en paix avec moi-même, mais votre conversation a réveillé tous mes déchirements... Je ne puis en ce moment vous dire autre chose si ce n'est : Soyez heureux ! Un instant de plus passé entre vous et je succombais ! A présent, me voilà seul et demain je pars ! O ma pauvre tête ! »

Lisons maintenant le billet à l'adresse de Charlotte : « Certainement que j'espère encore revenir, mais Dieu sait quand ? Lotte ,chère Lotte, que n'ai-je pas souffert pendant que vous parliez, en songeant que c'était la dernière fois que je vous voyais ! Quelle inspiration vous avait donc portée à cet entretien ? Hélas ! vous attendiez le fond de ma pensée, et ma pensée au lieu de planer avec la vôtre, était restée ici-bas attachée à cette main que mes lèvres pressaient pour la dernière fois, à votre chambre où je ne dois plus rentrer, à ce cher, à ce digne père qui m'accompagnait pour la dernière fois ! Je suis seul maintenant et puis pleurer, je vous laisse heureux et ne m'en vais point de vos cœurs. Oui je vous reverrai ; mais ne point vous revoir demain, c'est ne vous revoir jamais ; dites à mes chers bambins, dites-leur : Il est parti ! Je m'arrête, car je sens que je suis à bout ! »

IX

Goethe a pris soin de faire expédier ses bagages à l'adresse de Mme de La Roche, chez qui Merck doit le rejoindre, et le voilà suivant à pied les bords de la Lahn, le cœur et l'esprit fort éprouvés

sans doute, mais, Dieu merci, point assez malades pour rester insensibles aux splendeurs du paysage. Il s'oublie à contempler ces collines boisées, ces hautes cimes que le soleil inonde de ses rayons, tandis qu'une brume flottante obscurcit les vallées, ces vieux *Burgs* si fièrement rangés sur leurs pics séculaires, et son âme irrésistiblement émancipée noie dans l'azur et la lumière les souvenirs du cher roman auquel il a fallu dire adieu. On connaît le singulier penchant que Goethe avait pour la peinture, ces fantasques désirs de manier la brosse qui, sa vie durant, hantèrent son cerveau. A l'enthousiasme que ce spectacle éveille en lui, il croit surprendre le secret de sa vocation et pour en finir désormais avec cette incertitude il se décide à faire parler le sort, bien résolu quel que soit son décret à s'y soumettre irrévocablement. Qui ne se souvient de ce bizarre passage des *Confessions* où Rousseau lance une pierre contre un arbre et voit un signe de son salut éternel dans le fait d'avoir touché ce but ? « Ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu le soin de le choisir fort gros et tout près ; depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. [1] »

1. Les *Confessions* ayant paru en 1768, c'est-à-dire quatre

L'épreuve que Goethe imagina de tenter à cette occasion, aussi extravagante, a l'irrévérence de moins. Tirant donc de sa poche un couteau, il le lance à la rivière de toute sa force. S'il voit le couteau tomber dans l'eau, il sera peintre, le sort en est jeté! mais si au contraire les saules plantés sur le bord lui en dérobent la chute, il renonce à tout jamais à son idée. L'oracle eut le bon esprit de ne se pas compromettre et ne donna qu'une réponse ambiguë. Car d'une part, Goethe ne vit pas le couteau plonger, mais de l'autre, il aperçut clairement le bouillonnement de l'eau dont sa chute fut cause. Ce qui fit qu'il continua de douter et de s'abstenir. Cette aimable pérégrination se prolongea ainsi quelques jours au bout desquels Goethe atteignit Ems. Là il jugea convenable et salutaire de faire une petite halte hygiénique et après avoir complaisamment retrempé ses forces aux sources de l'endroit, il se remit en route et descendit le vieux Rhin en bateau, jouissant avec délices des magnifiques points de vue d'Oberlahnstein, et d'Ehrenbreitstein.

Dès sa venue, La famille La Roche l'accueillit à bras ouverts, et presque aussitôt il put se considérer

années avant l'époque où nous sommes, il y a de la part de Goethe, sinon plagiat, du moins réminiscence.

comme étant de la maison. Tout le monde le recherchait, le choyait, l'accaparait; la mère pour ses talents littéraires, le père pour sa joyeuse humeur et son parfait bon sens, les jeunes filles pour ce poétique rayonnement dont il marchait environné. Mme de La Roche, jadis les premières amours de Wieland, venait de composer une nouvelle dans le style de Richardson : l'*Histoire de madame de Sternheim*, et peut-être y avait-il quelque petit calcul de femme auteur dans cette manière d'attirer des gens dont il importait de se rendre l'opinion favorable. Quoi qu'il en soit, la chose lui réussit avec Goethe qui écrivit sur son livre un bel article que *le Journal des Savants* de Francfort s'empressa de publier. Il est vrai que les méchantes langues de l'époque racontent qu'elle dut cette complaisance beaucoup moins à ses propres mérites littéraires qu'aux charmes de sa fille Maximiliane dont les yeux irrésistibles avaient dès l'abord fasciné le jeune *Rewiewer*. C'est elle qui figura dans *Werther* sous le nom de Mlle B. et qui fut depuis la mère de Bettina.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne tarda pas à se prendre de belle flamme ; que les regards parlèrent et que l'amoureuse fleurette alla son train ni plus ni moins que si Charlotte n'eût jamais existé. Con-

duite impardonnable qu'on a quelque peine à s'expliquer, même quand on connaît la prodigieuse mobilité de cette nature. A Dieu ne plaise qu'il oublie l'idole d'hier aux pieds de la maîtresse d'aujourd'hui. Pour les perdre un instant de vue, il ne renonce ni à ses souvenirs, ni à ses souffrances qui se réveillent en temps et lieu sous la moisson de fleurs dont il les couvre. Mais il y a en lui une telle exubérance de vie, tant de force jointe à une impressionnabilité si extraordinaire que jamais un sentiment, quel qu'il soit, ne saurait enchaîner son indépendance et l'absorber, comme Werther, jusqu'au suicide. Son cœur ressemble à ces grands arbres des forêts qui portent des chiffres mystérieux gravés au vif de leur écorce et qui, chaque année, au printemps, voient leurs rameaux se couronner de feuillages nouveaux et s'emplir de joyeux concerts, associant ainsi la fête de l'heure présente à l'indélébile mélancolie des souvenirs !

X

Que Charlotte, après tant de rêves, de soupirs, de désirs et de langueurs, que Charlotte appartienne

finalement à un autre, à coup sûr, il n'en mourra pas. Et pourtant, de ce qu'il porte galamment sa douleur, il n'en faudrait point se trop hâter de conclure que cette douleur n'ait point existé. Quel que soit le sentiment qui l'affecte, ce sentiment ne saurait l'empêcher d'être ouvert à l'impression du moment : sereine ou gaie, riante ou morose.

« Poésie est délivrance. »

A ce compte, le roman de *Werther* fut la réalisation poétique d'un état ressenti en prose ; et combien dure cette incubation morale, cet état aigu dont une fiction immortelle amène la délivrance? deux ans, ni plus ni moins. C'est en septembre 1772 que Goethe quitta Wetzlar, le roman ne fut écrit qu'en 1774, et pendant ce temps, que devenait ce grand et loyal amour délibérément relégué dans les profondeurs de la conscience du poëte? Il se taisait, laissant les joyeux feux-follets tourbillonner à la surface, et préparant, comme la chrysalide, sa radieuse transformation.

A Francfort, il se reprit à son goût pour la peinture; c'était le tour des maîtres flamands de passionner cette imagination curieuse surtout de saisir la vie dans l'art. Il se mit à fréquenter leurs chefs-

d'œuvre, que les musées et les collections particulières de la ville impériale comptent en grand nombre. Il peignit même à l'huile, d'après l'original, divers sujets de nature morte, entre autres un couteau à manche d'écaille et d'argent qu'il réussit très-agréablement : succès qui lui procura la plus vive et la plus légitime des satisfactions. Avoir *Goetz de Berlichingen* dans son portefeuille, *Werther* et *Faust* dans sa tête, et mettre son orgueil à copier fidèlement un manche de couteau, il faut, pour comprendre de pareils enfantillages, avoir vu Rossini jouer du basson ! Ce beau zèle toutefois dura peu, et son dilettantisme, rebuté par certaines difficultés d'exécution, ne tarda point à passer à des sujets d'un ordre plus relevé. Des colporteurs italiens étant venus tenir boutique à la foire de Francfort, Goethe s'arrêta devant leurs étalages, où figuraient en quantité des plâtres et des moulures d'après l'antique, et ne s'éloigna qu'après avoir acheté diverses reproductions de chefs-d'œuvre. C'est là que se laisse saisir le premier germe de ce grand amour des arts plastiques, qui plus tard donna de si beaux fruits, et à dater de ce moment l'école flamande cessa d'absorber sa rêverie, que l'idéal sollicitait déjà. Dans une existence bien ordonnée, il y a temps pour tout, et Goethe, qui connaissait les

sans doute, mais, Dieu merci, point assez malades pour rester insensibles aux splendeurs du paysage. Il s'oublie à contempler ces collines boisées, ces hautes cimes que le soleil inonde de ses rayons, tandis qu'une brume flottante obscurcit les vallées, ces vieux *Burgs* si fièrement rangés sur leurs pics séculaires, et son âme irrésistiblement émancipée noie dans l'azur et la lumière les souvenirs du cher roman auquel il a fallu dire adieu. On connaît le singulier penchant que Goethe avait pour la peinture, ces fantasques désirs de manier la brosse qui, sa vie durant, hantèrent son cerveau. A l'enthousiasme que ce spectacle éveille en lui, il croit surprendre le secret de sa vocation et pour en finir désormais avec cette incertitude il se décide à faire parler le sort, bien résolu quel que soit son décret à s'y soumettre irrévocablement. Qui ne se souvient de ce bizarre passage des *Confessions* où Rousseau lance une pierre contre un arbre et voit un signe de son salut éternel dans le fait d'avoir touché ce but ? « Ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu le soin de le choisir fort gros et tout près ; depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. [1] »

1. Les *Confessions* ayant paru en 1768, c'est-à-dire quatre

L'épreuve que Goethe imagina de tenter à cette occasion, aussi extravagante, a l'irrévérence de moins. Tirant donc de sa poche un couteau, il le lance à la rivière de toute sa force. S'il voit le couteau tomber dans l'eau, il sera peintre, le sort en est jeté! mais si au contraire les saules plantés sur le bord lui en dérobent la chute, il renonce à tout jamais à son idée. L'oracle eut le bon esprit de ne se pas compromettre et ne donna qu'une réponse ambiguë. Car d'une part, Goethe ne vit pas le couteau plonger, mais de l'autre, il aperçut clairement le bouillonnement de l'eau dont sa chute fut cause. Ce qui fit qu'il continua de douter et de s'abstenir. Cette aimable pérégrination se prolongea ainsi quelques jours au bout desquels Goethe atteignit Ems. Là il jugea convenable et salutaire de faire une petite halte hygiénique et après avoir complaisamment retrempé ses forces aux sources de l'endroit, il se remit en route et descendit le vieux Rhin en bateau, jouissant avec délices des magnifiques points de vue d'Oberlahnstein, et d'Ehrenbreitstein.

Dès sa venue, La famille La Roche l'accueillit à bras ouverts, et presque aussitôt il put se considérer

années avant l'époque où nous sommes, il y a de la part de Goethe, sinon plagiat, du moins réminiscence.

comme étant de la maison. Tout le monde le recherchait, le choyait, l'accaparait; la mère pour ses talents littéraires, le père pour sa joyeuse humeur et son parfait bon sens, les jeunes filles pour ce poétique rayonnement dont il marchait environné. Mme de La Roche, jadis les premières amours de Wieland, venait de composer une nouvelle dans le style de Richardson : l'*Histoire de madame de Sternheim*, et peut-être y avait-il quelque petit calcul de femme auteur dans cette manière d'attirer des gens dont il importait de se rendre l'opinion favorable. Quoi qu'il en soit, la chose lui réussit avec Goethe qui écrivit sur son livre un bel article que *le Journal des Savants* de Francfort s'empressa de publier. Il est vrai que les méchantes langues de l'époque racontent qu'elle dut cette complaisance beaucoup moins à ses propres mérites littéraires qu'aux charmes de sa fille Maximiliane dont les yeux irrésistibles avaient dès l'abord fasciné le jeune *Rewiewer*. C'est elle qui figura dans *Werther* sous le nom de Mlle B. et qui fut depuis la mère de Bettina.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne tarda pas à se prendre de belle flamme ; que les regards parlèrent et que l'amoureuse fleurette alla son train ni plus ni moins que si Charlotte n'eût jamais existé. Con-

duite impardonnable qu'on a quelque peine à s'expliquer, même quand on connaît la prodigieuse mobilité de cette nature. A Dieu ne plaise qu'il oublie l'idole d'hier aux pieds de la maîtresse d'aujourd'hui. Pour les perdre un instant de vue, il ne renonce ni à ses souvenirs, ni à ses souffrances qui se réveillent en temps et lieu sous la moisson de fleurs dont il les couvre. Mais il y a en lui une telle exubérance de vie, tant de force jointe à une impressionnabilité si extraordinaire que jamais un sentiment, quel qu'il soit, ne saurait enchaîner son indépendance et l'absorber, comme Werther, jusqu'au suicide. Son cœur ressemble à ces grands arbres des forêts qui portent des chiffres mystérieux gravés au vif de leur écorce et qui, chaque année, au printemps, voient leurs rameaux se couronner de feuillages nouveaux et s'emplir de joyeux concerts, associant ainsi la fête de l'heure présente à l'indélébile mélancolie des souvenirs !

X

Que Charlotte, après tant de rêves, de soupirs, de désirs et de langueurs, que Charlotte appartienne

finalement à un autre, à coup sûr, il n'en mourra pas. Et pourtant, de ce qu'il porte galamment sa douleur, il n'en faudrait point se trop hâter de conclure que cette douleur n'ait point existé. Quel que soit le sentiment qui l'affecte, ce sentiment ne saurait l'empêcher d'être ouvert à l'impression du moment : sereine ou gaie, riante ou morose.

« Poésie est délivrance. »

A ce compte, le roman de *Werther* fut la réalisation poétique d'un état ressenti en prose ; et combien dure cette incubation morale, cet état aigu dont une fiction immortelle amène la délivrance ? deux ans, ni plus ni moins. C'est en septembre 1772 que Goethe quitta Wetzlar, le roman ne fut écrit qu'en 1774, et pendant ce temps, que devenait ce grand et loyal amour délibérément relégué dans les profondeurs de la conscience du poëte ? Il se taisait, laissant les joyeux feux-follets tourbillonner à la surface, et préparant, comme la chrysalide, sa radieuse transformation.

A Francfort, il se reprit à son goût pour la peinture ; c'était le tour des maîtres flamands de passionner cette imagination curieuse surtout de saisir la vie dans l'art. Il se mit à fréquenter leurs chefs-

d'œuvre, que les musées et les collections particulières de la ville impériale comptent en grand nombre. Il peignit même à l'huile, d'après l'original, divers sujets de nature morte, entre autres un couteau à manche d'écaille et d'argent qu'il réussit très-agréablement : succès qui lui procura la plus vive et la plus légitime des satisfactions. Avoir *Goetz de Berlichingen* dans son portefeuille, *Werther* et *Faust* dans sa tête, et mettre son orgueil à copier fidèlement un manche de couteau, il faut, pour comprendre de pareils enfantillages, avoir vu Rossini jouer du basson ! Ce beau zèle toutefois dura peu, et son dilettantisme, rebuté par certaines difficultés d'exécution, ne tarda point à passer à des sujets d'un ordre plus relevé. Des colporteurs italiens étant venus tenir boutique à la foire de Francfort, Goethe s'arrêta devant leurs étalages, où figuraient en quantité des plâtres et des moulures d'après l'antique, et ne s'éloigna qu'après avoir acheté diverses reproductions de chefs-d'œuvre. C'est là que se laisse saisir le premier germe de ce grand amour des arts plastiques, qui plus tard donna de si beaux fruits, et à dater de ce moment l'école flamande cessa d'absorber sa rêverie, que l'idéal sollicitait déjà. Dans une existence bien ordonnée, il y a temps pour tout, et Goethe, qui connaissait les

formelles intentions de son père, n'avait garde de négliger la jurisprudence.

Ajoutons que cette étude n'était point si aride qu'on le pourrait croire, et que si le jurisconsulte en profitait, l'écrivain à son tour y trouvait son compte. C'était l'époque des réformes; un souffle plus clément pénétrait dans les vieux codes, dont on sentait la rigueur draconienne se détendre sous l'influence des idées de tolérance et d'humanité. De cet esprit nouveau devait sortir une langue nouvelle, émue, sympathique, remplaçant par la persuasion le pathos juridique des anciens jours et digne enfin d'intéresser, d'attacher une âme éprise en tout du style. Néanmoins, ces travaux n'occupant qu'une partie de ses journées, il lui restait encore assez de temps pour vaquer à ses élucubrations poétiques sans avoir à craindre désormais les instinctives rancunes de son père. En effet, du moment que la littérature et le droit pouvaient faire ensemble bon ménage sous le crâne du jeune Wolfgang, M. Goethe n'avait plus aucune raison de s'opposer à une *manie* qui après tout ne messeyait point trop chez un fils de famille bien et dûment pourvu d'une profession sérieuse.

XI

Ce fut dans ces conditions que vit le jour *Goetz de Berlichingen*, dont l'idée le tenait depuis sa sortie de l'université.

L'étude des XVe et XVIe siècles l'avait beaucoup absorbé vers cette époque. *Goetz de Berlichingen* fut le résultat de ces recherches historiques, fécondées par la lecture de Shakspeare et, comment dirai-je ? par la fréquentation de la cathédrale de Strasbourg. Conçu presque sur les bancs du collége, le drame mit des années à paraître, et, selon une habitude dont on ne le vit guère se départir, Goethe prolongea tant qu'il put la gestation, tournant et retournant son sujet en lui-même, et possédant son œuvre non-seulement dans son ensemble, mais jusqu'en ses moindres détails, avant d'avoir écrit la première syllabe. Qui sait même ce qui serait advenu de cette première création sans l'influence de sa sœur Cornélie, qui lui mit en quelque sorte la plume à la main ? Il commença donc à écrire un matin, et dès le soir sa sœur eut la confidence des premières scènes. C'était une femme d'un grand sens et d'un esprit très-supérieur que Mlle Cornélie Goethe. Elle

comprit dès le début que la chose était grave et qu'il s'agissait tout simplement pour son frère de prouver qu'il avait du génie. Aussi se donna-t-elle garde de prodiguer l'admiration : tout en reconnaissant que l'ouvrage s'annonçait d'une façon convenable, elle émit certains doutes sur la persévérance de l'auteur. Goethe, que les louanges eussent endormi, se piqua d'émulation devant le sourire d'incrédulité de son intime conseillère, et en six mois l'ouvrage fut terminé.

Goetz parut au printemps de 1773, et c'était pendant l'automne de 1772 que Goethe avait quitté Wetzlar pour s'en retourner à Francfort, d'où il ne cessa d'écrire à Kestner et à Charlotte des lettres plus remplies de sentiments tendres et passionnés que d'orthographe. Étrange chose que cet oubli affecté des plus simples lois de la grammaire que les gens comme il faut croyaient devoir professer à cette époque dans leurs correspondances! Écrire correctement sa langue eût été d'un homme du commun, et Goethe, on doit lui rendre cette justice, en use sur ce point en véritable grand seigneur. Heureusement ce n'était là qu'un travers de son temps, qui d'ailleurs ne portait obstacle ni à l'inspiration ni à la chaleureuse éloquence du discours, de telle sorte que

ses lettres seraient, en dernière analyse, un terrible argument contre Vaugelas, car elles prouvent que les plus belles choses se peuvent passer d'orthographe.

« Dieu vous ait en sa sainte garde, cher Kestner, et dites à Charlotte qu'il m'arrive parfois de croire que j'ai réussi à l'oublier ; mais, bah ! survient une rechute, et me voilà plus malade que jamais ! »

Il rêve aux beaux jours écoulés, aux heures délicieuses qu'il perdait *à ses pieds*, entouré de joyeux garnements qui lui grimpaient sur les épaules. Retours mélancoliques vers le passé, désespoirs complaisants où se mêle autant de poésie que de vraie souffrance ! Le suicide est à la mode, à peu près comme les fautes d'orthographe ; pourquoi des idées de suicide ne lui viendraient-elles point à l'esprit ? On connaît ce passage de l'autobiographie de Goethe :

« Je possédais quelques armes de choix, et parmi ces armes un poignard bien affilé. Chaque soir, en me couchant, je le posais près de mon lit, et avant d'éteindre ma lumière j'essayais de me l'enfoncer dans la poitrine. Ce manége tenté diverses fois n'ayant pas réussi, je finis par me prendre en dérision, et, plantant là toutes ces chimères d'hypocondriaque, je résolus de vivre. »

On voit que ces projets de suicide n'avaient rien de bien sérieux, et en admettant même qu'il les eût agités à cette période, lorsqu'il écrivit *Werther*, le goût lui en avait complétement passé. En octobre 1772, on lui mande qu'un de ses amis de Wetzlar, Frédéric de Goué, vient de se brûler la cervelle ; du moins c'est le bruit qui court.

« Dites-moi sur-le-champ, écrit Goethe à Kestner, si cette nouvelle touchant Goué se confirme. J'honore de tels actes, je plains l'humanité et laisse les philistins débiter leur commentaires de fumée de tabac et s'exclamer : Voilà ! Quant à moi, j'espère ne jamais importuner mes amis d'une pareille nouvelle. »

La vie affluait en lui trop abondante pour qu'il pût faire autre chose que de coqueter avec cette idée de la mort. Que vous semble de cette confession ?

« Je suis allé à Hombourg, et me suis repris d'un nouvel amour pour l'existence en voyant quel plaisir peut cependant procurer à ces excellentes gens l'aspect de ce pauvre *moi* que vous connaissez. »

Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère !

Le récit de la mort de Goué se trouva faux ; mais, hélas ! il n'en fut pas de même du suicide de Jéru-

salem, une triste et mélancolique histoire, celle-là.

« Infortuné Jérusalem ! la nouvelle m'a été un coup de foudre. Pauvre garçon, lorsque je m'en revenais de la promenade et que je l'apercevais errant au clair de lune, je me disais : Il est amoureux. Charlotte se souviendra des plaisanteries que je faisais là-dessus. Dieu le sait, la solitude a consumé son cœur. »

XII

On s'accorde généralement à croire que ce fut sous l'impression immédiate de cette nouvelle de la mort de Jérusalem que Goethe écrivit *Werther*. Et comment oserait-on douter de cette assertion, qui se trouve consignée dans les propres mémoires de l'auteur ?

« A dater de ce moment, dit-il lui-même, le plan de *Werther* fut arrêté : les divers éléments qui abondaient de toutes parts se formèrent en masse compacte comme on voit dans le vase une eau déjà presque figée se congeler subitement à la moindre secousse. »

Or rien de moins exact que ce témoignage sur la foi duquel la plupart des historiens du poëte se sont

engagés. Ce livre que Goethe composait à distance, et qui contient les faits plutôt tels qu'ils devraient être que tels qu'ils sont, ne saurait être consulté que comme un répertoire de souvenirs. Il s'en faut naturellement que tout y soit, et dans ce qu'on y retrouve, il y a bien souvent plus de *poésie* que de *vérité*, non toutefois que l'auteur cherche à donner le change, les hommes de cette trempe ne connaissent point le mensonge, et quand ils donnent une indication erronée, c'est qu'eux-mêmes sont les dupes de leurs propres impressions, semblables à ces peintres qui voient *rouge* ou qui voient *violet*. Ainsi, pour m'en tenir à cette seule date, Jérusalem se tue en octobre 1772 ; Goethe, informé sur-le-champ de la nouvelle, reçoit dans le courant de novembre les pages de Kestner contenant l'histoire détaillée des derniers jours de leur infortuné compagnon, et ce n'est qu'en 1774 que *Werther* prend naissance.

Il s'en faut d'ailleurs que l'état de Goethe durant cette période soit si lamentable et si découragé qu'il nous le montre. Au tableau mélancolique et douloureux de l'autobiographie, donnons pour pendant cette lettre qu'il écrivait en décembre, et qu'on juge :

« Dites à Charlotte que j'ai fait ici rencontre d'une fillette que je chéris du fond de l'âme, et qui, si

j'avais à me marier, serait celle que je choisirais de préférence à toutes. Quels deux charmants couples nous ferions ! Elle aussi est née le 11 janvier ! Qui sait ce que la volonté de Dieu nous prépare ? »

On a dit que la personne à laquelle il est fait allusion était cette bonne Sybille Münch que le poëte avait rencontrée dans le cercle intime de sa sœur, et dont il s'occupait vers cette époque ; mais ici le doute est permis, attendu que l'aimable Anna Sybille avait vu le jour en juillet, et non point en janvier comme Charlotte. Ne serait-ce point plutôt Antoinette Gerock, qui s'éprit pour lui d'une tendresse passionnée, et dont il emprunta divers traits dans la suite pour le caractère de Mignon ? Mais cette supposition se trouve réfutée elle-même par une lettre dans laquelle il raconte qu'attendant que sa bien-aimée fût rentrée d'un bal où il ne la pouvait accompagner, il avait passé la soirée à se promener au clair de lune avec Antoinette. Tout cela, on le voit, n'est point d'un homme qui s'en va mourant de l'amoureux martyre, et montre une fois de plus le besoin constant qu'il avait du commerce des femmes, ce platonisme excessif qui faisait le fond de sa nature.

« Hier, j'ai patiné du matin au soir, et plus d'un

sujet de joie m'est advenu que je ne puis vous raconter. Tenez-moi pour aussi heureux que ceux qui aiment. Comme vous, je suis plein d'espérances, et j'ai senti sourdre en mon sein divers poëmes. Ma sœur vous envoie mille tendresses, ma *bien-aimée aussi*, et tous mes dieux vous complimentent. »

Cela nous amène à conclure qu'on peut avoir le portrait d'une aimable femme au chevet de son lit, penser à elle nuit et jour, se reporter incessamment par l'imagination dans le centre où elle vit, et, somme toute, n'en point maigrir.

Goetz de Berlichingen est achevé, déjà même on commence à tracer l'ébauche d'un grand drame, de *Mahomet*. Voilà pour le poëte ; quant à l'homme, les galantes compagnies se l'arrachent, et c'est bien cette fois le tour d'Anna Sybille d'ensorceler le damoiseau.

« Au premier jour, vous recevrez quelque chose de nouveau. Ma princesse salue Charlotte. Pour le caractère, elle a beaucoup de finesse. Ma sœur prétend qu'elle ressemble beaucoup à son portrait. Si nous allions nous aimer, comme on dit que tous deux là-bas vous vous aimez ! Je l'appelle ma chère petite femme, et l'autre soir je l'ai gagnée dans une loterie. »

Anna Sybille avait alors à peine quinze ans, et rien ne donne à penser que cette liaison ait été autre chose qu'une simple distraction.

XIII

Cependant le jour approchait où Charlotte allait se marier et quitter Wetzlar. Goethe écrit aussitôt au frère de Charlotte pour le prier de lui donner de ses nouvelles au moins une fois par semaine, afin que ce triste départ ne rompe pas à tout jamais les relations formées au *Teutsche Haus*, puis il s'adresse à Kestner et lui demande à offrir l'anneau de mariage.

« Je suis toujours à vous, mais, à dater de ce jour, je ne désire plus vous revoir, ni vous ni Charlotte. Son portrait disparaîtra de ma chambre pour n'y être réintégré qu'après ses premières couches, car alors d'autres temps commenceront, et si ce n'est pas elle que j'aimerai, ce sera ses enfants, toujours, à la vérité, un peu à cause d'elle. Libre donc à vous de me choisir pour parrain, et croyez, si c'est un fils, que mon esprit sera deux fois sur lui, et que les femmes qui ressembleront à sa mère seront capables de le rendre fou ! »

Et dans sa lettre, il enferme ce billet pour Charlotte :

« Que mon souvenir comme cet anneau soient constamment témoins de vos prospérités, chère Lotte ; un jour, mais d'ici à bien longtemps, nous nous reverrons : vous, cette bague au doigt, et moi, comme toujours, votre... De quel prénom signer? je ne sais, mais vous me connaissez, et cela suffit! »

Puis, le mariage accompli :

« Dieu vous garde, cher Kestner, pour m'avoir épargné cette épreuve! J'avais choisi le Vendredi saint afin de faire un sépulcre où j'aurais mis la silhouette de Charlotte ; mais hélas! je ne puis m'en séparer, elle est là, elle y restera jusqu'à ce que je meure. Adieu! mes tendresses à votre cher ange et à Linette aussi, qui est une autre Charlotte, et cela, pour votre plus grand bonheur à vous. Quant à moi, je m'avance dans le désert, sans autre ombre que mes cheveux, sans autre source vive que mon propre sang. Je marche, et vois au loin votre nef tranquille qui se balance au port et dont les joyeuses banderoles me mettent la joie au cœur. »

XIV

Ce n'était point tout; sa sœur Cornélie dut le quitter, elle aussi, pour se marier. Goethe affectionnait cette grave personne à l'esprit ferme et pratique, au solide attachement. Ce fut donc une épreuve de plus. Bientôt vint s'y joindre le départ de Merck, ce confident bourru, cet humoriste acariâtre dont on devait plus tard médire et qu'en attendant on aimait à voir intervenir en toute chose. Solitude, isolement, désespérance, déjà Wolfgang invoquait la mort et se reprenait à cet immense dithyrambe dramatique de *Mahomet*, quand son heureuse étoile ramena vers lui, pour le distraire et le consoler de tant de maux et d'afflictions, la tout aimable Maximiliane de la Roche qu'il avait connue, on s'en souvient, quelques mois auparavant sur les bords du Rhin. C'était l'année des mariages que cette année 1773. Maximiliane, pour ne point être en reste avec les autres, s'était à son tour mariée avec un riche commerçant de Francfort, M. Brentano; triste établissement dont Merck, dans une lettre à sa femme (29 janvier 1774), trace un mélancolique tableau.

« La semaine passée, je fus à Francfort voir notre

amie de la Roche. C'est un assez singulier mariage que celui qu'elle a fait faire à sa fille : un homme encore jeune, mais chargé de cinq enfants, d'ailleurs assez riche, mais un négociant qui a fort peu d'esprit au delà de celui de son état. C'était un triste *phénomène* pour moi d'aller chercher notre amie à travers des tonneaux de harengs et de pruneaux. Il paraît qu'elle s'est laissé induire par un de ses amis, M. Dumein, qui n'a consulté que la fortune et l'avantage particulier pour lui d'avoir une maison agréable à fréquenter. Tu aurais dû voir madame de la Roche faire tête à tous les propos et badinages de ces gros marchands, supporter leurs dîners magnifiques et amuser leurs lourds personnages. *Il s'est passé des scènes terribles et je ne sais si elle ne sera pas accablée sous le fardeau de ses regrets* [1]. »

A une personne de cette distinction et de cet esprit, si cruellement fourvoyée, les consolations ne pouvaient manquer.

« Goethe est déjà l'ami de la maison, il joue avec les enfants et accompagne le clavecin de madame avec la basse. M. Brentano, quoique assez jaloux pour

1. Merck, *Correspondance des Amis de Goethe*, première partie, p. 132. La lettre est écrite en français.

un italien, l'aime et veut absolument qu'il fréquente la maison ! »

Cependant ce métier d'officieux voisin n'était pas tous les jours commode. Placé entre deux époux qui avaient l'habitude de se quereller et le prenaient imperturbablement pour confident et pour arbitre, Goethe finit par ne plus savoir auquel entendre ; passe encore pour consoler la femme des *manières* de son mari [1], mais écouter de sang-froid les griefs souvent trop justes du pauvre homme, c'était une de ces situations fausses que, pour mille raisons, on n'aime pas à voir se prolonger. Les choses durèrent ainsi tout un automne et tout un hiver, et, s'il faut en croire ce que dit Goethe dans ses *Mémoires* [2], cette tendre relation ne dépassa jamais les bornes de la bienséance.

Nous voudrions ici pouvoir l'en croire. C'était là, pourtant, une sentimentalité bien dangereuse. Jugeons-en par cette lettre qu'il adressait à cette époque à madame Jacobi :

« Ces trois semaines viennent de s'écouler dans les plaisirs et les bombances, et nous sommes, à l'heure où je vous écris, aussi contents, aussi parfaitement

1. « Il a la petite Brentano à consoler de l'odeur de l'huile et des manières de son mari. » (Merck, *ibid.*)

2. *Dichtung und Wahrheit.*

heureux qu'on peut l'être : je dis *nous*, car depuis le 15 janvier, la solitude a cessé pour moi. Cet affreux destin auquel j'ai si peu ménagé les gourmades, mérite aujourd'hui de ma part plus de courtoisie et je ne fais aucune difficulté pour l'appeler l'aimable et le sage destin ! Depuis qu'il m'a ravi ma sœur, voici de lui le premier don qui ait l'air d'un dédommagement. Maximiliane est toujours cet ange adorable né pour se concilier tous les cœurs par les qualités les plus simples et les plus méritoires. Le sentiment que j'ai pour elle, — bien qu'en somme, la jalousie d'un époux eût quelque raison d'en prendre ombrage, — fait le charme et le bonheur de ma vie. Du reste, ce Brentano est un digne homme, d'un caractère ferme et loyal et plein d'aptitude pour son négoce. Quant aux enfants, on n'en saurait voir de plus jolis et de meilleurs. »

A cette époque d'ivresse et d'exubérance juvéniles se rapporte une anecdote que Bettina Brentano, la célèbre fille de cette Maximiliane de la Roche tenait de la propre mère de Goethe et qui nous montre assez plaisamment ce nouveau Cid paradant devant sa Chimène. Par une belle matinée d'hiver, Wolfgang entre dans le salon de sa mère où se trouvent quelques personnes : « Mère, s'écrie-t-il,

tu ne m'as jamais vu patiner, et il fait aujourd'hui si beau ! » Un moment après, — c'est madame Goethe qui parle, — je sonne ma femme de chambre, je demande ma pelisse de velours rouge à agrafes d'or et nous montons en voiture. Arrivée sur le Mein, j'aperçois mon fils lancé comme une flèche et se frayant un passage à travers les nombreux groupes; la froidure colorait ses joues d'une teinte pourprée, et la poudre que ses beaux cheveux bruns secouaient entourait sa tête d'un nuage. Dès qu'il aperçoit ma pelisse rouge, il fonce de notre côté et le voilà devant la portière me souriant de son air le plus câlin. « Eh bien ! qu'est-ce encore ? dis-je, et que me veut-on ? — Mère, vous avez chaud dans la voiture, si vous me prêtiez votre mante ? — Et tu aurais le front de t'en affubler ? — Pourquoi pas ? Essayez ! » J'ôte ma pelisse, il l'endosse, ramène sous son bras les plis flottants et repart tel qu'un demi-dieu. Ah ! Bettina, que ne l'as-tu vu ? Qu'il était beau ainsi ! Je me sentais ravie d'aise et battais des mains comme une folle. Je le vois encore tournant les arches du pont avec une grâce flexible, une élégance ! tandis que le vent fouettait derrière lui ses draperies : *Ta mère était là sur la glace, et c'était à elle qu'il voulait plaire !* »

XV

Tout ceci évidemment n'indique pas une conscience fort en proie à des idées de suicide, et, comme une autre preuve de cet état moral, je citerai la boutade intitulée : *les Dieux, les Héros et Wieland* (*Goetter, Helden und Wieland*), production satirique de la même période. Infortuné Wieland ! il semble que sa destinée soit d'être assailli de tous côtés. En même temps que Goethe, son ami pourtant, le harcèle pour avoir, en affublant les dieux immortels de perruques poudrées et de culottes de satin, commis le plus horrible crime dont, aux yeux de ce dernier païen, on se puisse rendre coupable, les chrétiens lui jettent la pierre comme au plus immoral des écrivains ; Lavater le déclare *athée* en fulminant l'anathème, et, soulevée par un de ces antagonismes littéraires qui ne le cèdent en rien aux discordes religieuses et politiques, toute l'école de Goettingue choisit, en 1773, l'anniversaire de la naissance de Klopstock pour faire de ses œuvres un solennel auto-da-fé. Lui cependant, Wieland,

honnête et débonnaire, philosophe comme il a été irréligieux, sans le savoir, c'est à peine s'il s'émeut de tout ce bruit, de tout ce scandale qu'on évoque autour de son nom, et quand il parle de ces virulentes satires qu'on lui décoche, c'est pour les recommander aux lecteurs du journal qu'il rédige (le *Mercure allemand*) comme *d'excellentes pasquinades ;* semblable au divin Socrate, qui se levait au milieu d'une représentation théâtrale afin de mettre l'assemblée entière à même de contempler l'original du sophiste que bafouait sur la scène Aristophane !

D'après tout ce qu'on vient de lire, il est clair que jusqu'ici *Werther* ne donne pas signe de vie, et remarquez que nous sommes en décembre 1773, c'est-à-dire à quinze mois de distance de ce jour *à jamais déplorable* où l'on quittait Wetzlar. A Noël, Kestner, ayant à se rendre à Hanovre, où l'appellent les devoirs de son emploi, annoncé sa nouvelle installation à Goethe, qui lui répond par ces paroles que bientôt d'ailleurs démentiront les actes :

« Mon père n'aurait aucune répugnance à me voir prendre du service au dehors ; mais, songez-y, cher Kestner, ces talents et ces forces dont je dispose, j'en ai trop besoin moi-même pour les pouvoir employer ailleurs. Et puis, accoutumé comme je suis à

n'agir que sur mon instinct, comment croire que je réussirais jamais à servir un prince? »

Résolution bien aventurée, quand on pense que notre philosophe s'engageait deux ans plus tard, et pour ne le plus quitter jusqu'à sa mort, au service d'un souverain. Il est vrai que ce prince était Charles-Auguste, l'homme le mieux fait pour comprendre Goethe. C'étaient plus que deux amis, c'étaient deux frères dont vous proclameriez la consanguinité, rien qu'à voir leurs deux bustes côte à côte au palais de Weimar. Vertu souvent facile pour un souverain d'appeler à lui les hommes de talent : ce qui l'est moins, c'est de les retenir, de les grouper et de les diriger dans le développement calme et sensé de leurs facultés respectives. Je me réserve de dire un jour toute ma pensée sur Charles-Auguste, l'un des plus grands princes que l'Allemagne ait produits, celui qui, avec des ressources modiques et restreintes, sut obtenir les plus vastes résultats. Qu'il me suffise de reconnaître que Goethe, en se liant avec le grand-duc de Saxe, se tint en quelque sorte parole à lui-même, ayant jugé du premier coup le parfait accord qu'il y aurait entre ce qui lui serait demandé et ce qu'il se sentait en mesure d'apporter.

Le 11 février 1774, Knebel arriva chez Goethe et

l'informa que les deux royaux frères Charles-Auguste et Constantin désiraient le voir. Wolfgang se rendit à cette invitation, et fut reçu de la manière la plus flatteuse, surtout par Charles-Auguste, qui justement venait de lire *Goetz*. Le poëte et ses hôtes royaux dînèrent ensemble fort gaiement, puis on se quitta après avoir reçu et donné de part et d'autre les meilleures impressions. Les princes partaient pour Mayence, où Goethe leur promit d'aller les rejoindre, visite dont les approches ne laissaient pas de mettre en défiance le père de Wolfgang, lequel, en sa qualité de vieux bourgeois de la ville libre de Francfort, se permettait de professer un certain scepticisme à l'endroit des altesses royales. Le voyage eut lieu néanmoins, et Goethe à cette occasion passa avec les jeunes princes quelques jours de plaisir et d'intimité qui peut-être décidèrent de son avenir. Comme c'était la première fois de sa vie qu'il se trouvait en contact avec les grands, l'expérience semblait faite pour l'encourager.

XVI

Au mois de mai suivant, il apprend que Charlotte a mis au monde un fils qu'on a nommé Wolfgang, et quelques jours plus tard, il écrit à l'épouse de Kest-

ner ce billet où l'existence de *Werther* se trouve mentionnée pour la première fois :

« Je vous enverrai avant peu un ami qui n'est point sans quelque ressemblance avec moi, et j'espère que vous lui ferez bon accueil. Il s'appelle Werther et il est,... mais j'aime mieux le laisser se présenter lui-même. »

Maintenant quiconque aura suivi cette simple histoire que nous avons essayé de raconter d'après les pièces authentiques et les documents contemporains, verra combien il se faut défier de toutes les choses que raconte Goethe à ce sujet dans son autobiographie, qui, pour cette période, n'offre qu'un tissu des renseignements les plus vagues et souvent les plus erronés.

L'ouvrage fut écrit en quelque sorte au courant de la plume.

« Je m'isolai entièrement, dit-il, je fermai ma porte à mes amis, et dépouillai momentanément tout ce qui en moi pouvait être sans rapports immédiats avec le sujet qui devait m'absorber. »

Quatre semaines suffirent à l'enfantement de cette œuvre élaborée dans une gestation si longue et si mystérieuse, et dont le manuscrit, quand il sortit des mains de l'auteur, ne portait pas une rature. C'est à

cette séquestration de Goethe que Merck fait allusion, lorsqu'il dit :

« Le grand succès de son drame lui a tourné un peu la tête, il se détache de tous ses amis et n'existe que dans les compositions qu'il prépare pour le public. »

Enfin, c'est en septembre 1774 qu'il envoie à Charlotte le premier exemplaire de *Werther*, — un exemplaire précurseur, car le livre ne doit paraître que plus tard, — et qu'il accompagne de ces mots :

« Lotte, combien il faut que ce petit me soit cher, tu vas le sentir en le lisant ! Il n'y a pas jusqu'à cet exemplaire auquel je tienne comme s'il était l'unique au monde : accepte-le, Charlotte ; je l'ai baisé des millions de fois et mis en réserve pour que personne n'y touchât. L'ouvrage ne sera publié qu'à la prochaine foire de Leipzig. Je voudrais que chacun de vous le lût, toi de ton côté, Kestner du sien, et que chacun m'en écrivît un mot à part, un seul ! Adieu, Charlotte, adieu ! »

Nous avons étudié dans ses diverses péripéties cette histoire des amours de Wolfgang et de Charlotte empreinte d'un *réalisme* si romanesque, pour employer deux mots qui jurent un peu de se trouver ensemble. Nous y avons vu les origines du

célèbre roman de Goethe, et nous savons maintenant que ce n'est ni dans l'impression produite par la mort de Jérusalem, ni dans les conséquences d'un désespoir amoureux, ni dans un prétendu penchant au suicide, qu'il faut aller chercher la raison d'être immédiate de *Werther*. De toutes ces causes qui sans doute agirent simultanément, aucune, à vrai dire, ne fut déterminante, et les dates sont là pour constater que si le roman de *Werther* fut le résultat des années d'épreuve que nous venons de parcourir, *Werther* ne vit le jour qu'après l'entière et définitive clôture de cette période. L'artiste est maître et non esclave; il possède et n'est pas possédé : Goethe fit *Werther*, mais après avoir surmonté le *werthérisme*, et comme on fait une confession générale, en reconnaissant ses erreurs et en s'en repentant. Or, pour reconnaître ses erreurs et s'en repentir, il faut d'abord les avoir dominées.

IV

LES FANTOMES DE WERTHER

I

Werther : ce livre si répandu, si fameux, ne laissa pas de valoir à son auteur les plus graves désagréments, et cette fois comme toujours, il se trouva plus d'une goutte amère au fond de cette coupe de la renommée dont tant de mousse enivrante réjouit les bords.

Au fait, comment Goethe aurait-il prévu les influences si diverses que ce livre de jeunesse allait avoir ? Vous livrez au public l'enfant chéri de vos rêves et de vos sensations, et le public vous renvoie un monstre ! Que l'influence s'étende au loin et tourne les têtes, qu'on s'amuse et qu'on se passionne à cette lecture au point d'en oublier le boire

et le manger, ce ne sont là que les signes ordinaires du succès, par malheur l'extravagance devait s'en mêler. Des admirateurs et des fanatiques, tout chef-d'œuvre à la mode en a fait. *Werther* fit des martyrs, et nous en citerons tout à l'heure qui se logèrent bel et bien une balle de plomb dans la cervelle pour se rapprocher davantage de ce frère avec lequel ils avaient fini par trouver que le frac bleu à boutons d'or, le gilet de peau de daim et les fameuses bottes à revers ne leur donnaient qu'une trop incomplète ressemblance.

On conserve à Weimar, à côté du manuscrit de *Goetz de Berlichingen*, le manuscrit original des *Élégies romaines* où se rencontrent divers passages qui furent plus tard omis ou modifiés dans les publications. Quiconque aura parcouru ces curieux feuillets, se souviendra peut-être de quelques vers inédits qu'il faut traduire, car ils ont trait à ces tribulations que Goethe eut à supporter à propos de Werther et de Lolotte, à cette impression triste et douloureuse que, sa vie durant, ce grand succès lui laissa dans l'âme.

« Hélas ! s'écrie le poëte avec un amer retour sur le passé, que de fois je les ai maudites ces pages insensées, produit des souffrances de ma jeunesse !

Non, quand Werther serait mon propre frère et que j'aurais sa mort sur ma conscience, non, son ombre vengeresse ne mettrait pas à me poursuivre un plus cruel acharnement ! »

Goethe revient à maint endroit sur les malentendus qu'il y eut à cette époque entre le public et lui; sur cette mortelle angoisse qu'un homme éprouve en voyant ses propres créations lui réapparaître à l'état de spectres nocturnes, et d'une voix sourde et menaçante lui demander des comptes qu'il n'est pas toujours sûr de pouvoir rendre. Et d'abord le public ne se contenta point de voir là simplement une œuvre littéraire, il voulut deviner les masques, négliger la fiction pour ne s'occuper que du fait. De son côté, Goethe donnait beau jeu aux amateurs de scandale, car il y avait malheureusement bien du vrai dans son histoire et l'allusion était aussi par trop facile à saisir pour les amis et les voisins.

Qui ne reconnaîtrait la contrée de Wetzlar dans ce passage dont la description charmante et pittoresque est partout marquée d'une si vive empreinte d'individualité ? Voilà encore le jardin situé sur une de ces collines fortunées qui se croisent délicieusement et forment ces aimables vallons ; voilà, près de la porte Wilbach, la source du rocher où venait

puiser la jeune servante que Werther assis sur son banc de pierre aidait ensuite à poser sa cruche sur sa tête. La source existe toujours et, comme par le passé, les fillettes de la ville la fréquentent. On l'appelle la *source de Werther;* que de reproductions plus ou moins fidèles n'en ont pas été faites, sur la toile, sur l'acier, sur la pierre! Comment compter les âmes sensibles qui la visitent pieusement et ne sauraient s'éloigner de cette place consacrée sans avoir ravi au moins quelques feuilles au tilleul caduc dont les branches touffues prêtèrent jadis leur ombre à Goethe-Werther! Le long de cette source, un étroit chemin serpente à travers les rochers jusqu'au sommet de la montagne au pied de laquelle s'étend le petit village de Garbenheim, à une demi-lieue environ de Wetzlar, Garbenheim, le Wahlheim du poëte. C'est de la petite place de Garbenheim, avec son église rustique, ses chaumières et ses tonnelles que Werther écrit : « Je doute qu'il y ait au monde un endroit où l'on se sente plus à l'aise, j'y fais apporter de l'auberge ma petite table et ma chaise et j'y prends le café en lisant mon Homère. »

II

A cette distribution extérieure du tableau venaient se joindre les rapports que Goethe avait noués à cette époque tant avec la fille du conseiller Buff qu'avec son fiancé, Christian Kestner, secrétaire de la légation du Hanovre près la Chambre impériale siégeant à Wetzlar ; ce Kestner, de huit ans plus âgé que le jeune docteur dont il avait fait la connaissance à Garbenheim, ainsi qu'il nous le dit lui-même avec l'honnête simplicité qui le caractérise, « un jour d'été que Goethe étendu dans l'herbe sous un arbre pérorait avec enthousiasme, » ce qui divertit fort le digne et circonspect secrétaire de légation. Les lettres de Kestner déjà plusieurs fois éditées en Allemagne, et que tout le monde connaît en France par les nombreuses paraphrases qu'on en a publiées, nous ont révélé la nature du sentiment à la fois respectueux et passionné que l'aimable Charlotte avait su inspirer au fougueux poëte lequel, en présence de l'union sortable de ces deux jeunes gens, s'immola de gaîté de cœur, et pour nous servir de ses propres expressions « côtoya ce bon-

heur sans le moindre mouvement de jalousie terrestre. » Il y a toutefois un quatrième personnage que le bénévole mari de Charlotte Buff n'a point eu l'art de mettre en lumière et qui mérite pourtant de figurer au premier rang parmi les acteurs d'un drame dont il a pour le moins fourni le dénoûment : nous voulons parler de Charles-Guillaume Jérusalem.

III

Né à Leipzig en 1745, ce jeune homme d'un naturel mélancolique et tendre, ombrageux et rêveur, fit ses études à Leipzig en même temps que Goethe qui a pu écrire à ce propos à Kestner : « Voilà sept ans déjà que je connais le pèlerin. » Venu à Wetzlar en septembre 1771, Jérusalem y remplit les fonctions de secrétaire du commissaire des États de Brunswick, et après avoir vécu treize mois en mauvaise intelligence avec son chef, un certain M. de Hoffer qu'on représente comme un homme dur et entêté, il finit par se brûler la cervelle, le 29 octobre 1792, deux ans avant l'apparition de *Werther*.

Ce suicide, grâce à certaines circonstances qui l'ac-

compagnèrent, fit fortune en Allemagne. Jérusalem était le fils unique d'un homme généralement considéré, qui de plus exerçait à Francfort des fonctions cléricales; ce qui fit que toute la société s'émut de la catastrophe attribuée en outre aux suites d'un désespoir amoureux causé par les beaux yeux d'une très-séduisante personne mariée à l'un des membres du petit congrès diplomatique de l'endroit. L'auteur d'une histoire estimée du XVIII[e] siècle, Schlosser ne dédaigne pas de s'occuper de cet événement qu'il juge du reste avec rigueur et comme l'acte d'un étourneau plein de vanité. Néanmoins, Lessing qui connaissait beaucoup Jérusalem, l'ayant intimement pratiqué pendant une année qu'ils avaient passée ensemble à Wolfenbüttel, Lessing dont l'opinion a bien aussi son prix, se prononce à ce sujet d'une manière toute différente et son estime allait même si loin, qu'après la mort de cet infortuné ce fut lui qui se chargea de recueillir divers fragments sortis de sa plume, qu'il publia avec une préface [1].

1. L'ouvrage parut sous ce titre : « *Essais philosophiques* de *Carl-Wilhelm Jérusalem,* publiés par Gott. Eph. Lessing, et contient les chapitres suivants : Que la langue n'a point été donnée au premier homme par miracle. — De la nature et de l'origine des idées générales et abstraites. — De la théorie de Mendelssohn sur les plaisirs des sens. — De nos sensa-

« L'auteur de ces fragments, écrit Lessing, était l'unique fils d'un homme que respectent et chérissent tous ceux pour qui la religion est une affaire. Sa carrière fut courte, sa destinée rapide; mais vivre longuement ne signifie point vivre beaucoup, et si vivre longtemps c'est en somme penser beaucoup, nous seuls avons à nous plaindre de la brièveté de son existence. Ce jeune homme, alors qu'il s'établit à Wolfenbüttel, au début de la vie, m'offrit son amitié; il ne devait point m'être donné d'en jouir de longues années; mais je doute que j'eusse été capable d'aimer personne davantage, et pour cela, il m'avait suffi de le connaître par un seul de ses côtés; il est vrai que ce côté, selon moi, aide singulièrement à se rendre compte de l'ensemble : c'était cette ardeur de savoir, cet infatigable besoin de poursuivre le vrai jusque dans ses recoins les plus cachés : ardeur et besoin qui, sans exclure les autres talents, font que presque toujours on les néglige quand on les a. Vous eussiez dit le génie de la calme et froide contemplation,

tions diverses. » On voit, du reste, à quel ordre d'idées appartenait l'auteur de ces écrits, et que dans l'acte suprême de son suicide, si la passion entra pour une grande part, la passion du moins s'accorda singulièrement avec la théorie.

génie d'ailleurs plein de flamme et d'autant plus rare qu'il ne se laissait pas décourager, alors que la vérité, se dérobant à ses recherches, s'enfonçait en des labyrinthes où il lui fallait renoncer à la suivre. Comme nos entretiens avaient lieu toujours, ou du moins presque toujours, tête à tête, le sujet était bientôt trouvé. Du proche nous allions au lointain, il avait une certaine philosophie dont les principes ne l'abandonnaient jamais et qu'il appliquait avec une étrange persévérance aux choses les plus simples de la vie. Que de généreuse sympathie, d'émotion vraie, de sens pratique il y avait dans ce jeune chercheur et quel homme c'était que celui-là ! »

Les amis de Goethe crurent voir dans cette publication des œuvres de Jérusalem si chaudement poussée par Lessing, une sorte de protestation contre le roman à la mode. Le fait est que la mauvaise opinion que Lessing conçut à ce sujet ne fut alors un secret pour personne, et que si ces hostiles dispositions n'éclatèrent pas officiellement, du moins se donnèrent-elles libre cours dans ses entretiens et sa correspondance. « Lessing vient de passer huit jours avec nous, écrit un des amis de l'auteur d'*Émilia Galotti* (4 mars 1775), et nous l'avons trouvé on ne peut plus monté contre les

Souffrances du jeune Werther. Le caractère de Jérusalem lui paraît absolument manqué ; c'était, dit-il, un penseur, un véritable philosophe n'ayant rien de commun avec cette espèce de fou sentimental qu'on nous représente. Il possède de lui divers fragments sur l'immortalité de l'âme et la destinée de l'homme écrits à propos du *Phédon* de Mendelssohn dont lui, Lessing, se propose de rédiger la préface en bons termes. Ou je me trompe fort, ou Goethe court grand risque d'être rudement tancé ; mais bah ! le camarade a bec et ongles et saura bien se défendre !... »

Voici maintenant de quelle façon Lessing s'exprime lui-même dans une lettre à Eschenburg (26 octobre 1774) :

« Mille remercîments pour le plaisir que je vous dois de m'avoir procuré la lecture du roman de Goethe, je vous le renvoie un jour plus tôt, afin que d'autres en jouissent à leur tour.

» Reste à se demander si de pareilles productions, malgré tout le talent qui les distingue, ne sont pas beaucoup plus nuisibles qu'utiles. J'aurais voulu du moins quelques lignes de conclusion morale ; ne fût-ce qu'un passage qui nous eût montré comment Werther en est venu à cet état de divagation, afin d'en

prémunir les jeunes gens que leur nature porte à des dispositions semblables. Car rien ne les empêche de prendre ici l'idéal poétique pour la beauté morale et de s'imaginer qu'un être capable d'émouvoir si passionnément notre intérêt ne saurait être autre chose que parfait, ce qui constituerait la plus monstrueuse erreur. Oui, je le déclare tout haut, si jamais notre Jérusalem avait pu donner l'exemple d'une telle aberration mentale, je serais le dernier à l'absoudre. Croyez-vous que jamais un jeune homme d'Athènes ou de Rome se fût ôté la vie de la sorte et pour un pareil motif? Non certes, et mille fois non! Ceux-là savaient autrement se défendre des extravagances de l'amour, et c'est à peine si au temps de Socrate on eût pardonné à une jeune fille ce délire inspirateur d'un attentat contre les lois de la nature. Ces géants-avortons, ces types d'un si pitoyable sublime sont les fruits de l'éducation chrétienne laquelle a si bellement su faire d'un simple appétit physique l'idée de la perfection. »

J'en demande pardon à Lessing ; mais il me paraît se méprendre. Ce n'est pas le moins du monde l'extravagance de son amour pour une femme qui cause le suicide de Werther, c'est bien plutôt cette maladie morale qui lui rendait la vie insupportable de

telle sorte que sa passion malheureuse ne saurait être ici autre chose que l'étincelle qui met le feu à la traînée de poudre. J'avoue aussi que de la part d'un esprit aussi profondément versé que Lessing dans l'étude et la critique de l'antiquité, j'ai quelque peine à m'expliquer cette allusion aux Grecs et aux Romains. A quoi songeait donc l'illustre pédagogue en avançant un pareil fait? Oubliait-il l'*Antigone* de Sophocle où l'on voit un amant se tuer de désespoir d'avoir perdu sa maîtresse? Oubliait-il cette *mode* de suicide que les Stoïciens avaient introduite dans Rome, et que dans Alexandrie les sectateurs d'Épicure avaient établi une société « pour la suppression de l'existence, » dont les membres, après avoir épuisé toutes les joies du monde, se rassemblaient dans une orgie suprême et la coupe à la main en finissaient tranquillement avec les misères de la pauvre vie humaine, espèce de *raout* de bonne compagnie où l'on s'invitait comme on vous invite aujourd'hui à venir prendre une tasse de thé et dans lequel le poignard et la ciguë tenaient la place de la musique et de la causerie littéraire [1].

1. Οὐγοδ? ἀμιμεοβίων : mot à mot, club des viveurs incomparables. Voir notre étude sur Cléopâtre.

IV

Cet Eschenburg à qui Lessing adresse sa lettre était un camarade d'université de Jérusalem et aussi de Goethe avec lequel il avait étudié à Leipzig. Quant aux circonstances qui accompagnèrent le suicide de ce jeune homme dont le poëte d'*Emilia Galotti* conservait au fond de l'âme un si noble et si mâle souvenir, elles sont toujours restées assez obscures, et les détails les plus précis qu'on en ait donnés se trouvent dans le récit de Kestner à Goethe qui, mettant à profit le document, et comme on dirait aujourd'hui, pour augmenter le *réalisme* de son œuvre, transcrivit tout simplement les principaux passages de cette longue épître où l'on remarquera entre diverses phrases que le roman reproduit en entier, le fait très-caractéristique concernant le volume d'*Emilia Galotti*, ouvert sur la table de l'infortuné Jérusalem, dont le chef-d'œuvre de son maître et ami Lessing fut ainsi la dernière lecture. J'en dirai autant du billet que Werther écrit à Albert pour lui demander ses pistolets, lequel n'est que l'exacte reproduction du billet de Jérusalem à Kestner.

Si je touche maintenant à la question du costume, ce sera pour noter en passant que le fameux frac bleu ainsi que le gilet chamois et les bottes à revers, équipement classique de Werther, composaient la mise ordinaire de Jérusalem; et pour ce qu'écrit Werther de la société aristocratique de Wetzlar et de l'outrageuse façon dont le diplomate roturier se vit expulsé de son sein, ce n'est là que l'histoire parfaitement véridique des insolences que le pauvre Jérusalem arrivant à Wetzlar eut à subir de la part des habitants du salon de la comtesse de Bassenheim. A cette époque, régnait en Allemagne, et surtout à Wetzlar, — cet olympe des immortelles procédures du saint Empire romain, — un ton de raideur solennelle et gourmée qu'on aurait à coup sûr grand'peine à se figurer aujourd'hui; d'infranchissables barrières séparaient les diverses classes de la société inexorablement parquées dans leurs camps respectifs : bourgeois entre bourgeois, hommes et femmes de qualité entre eux. Ce fait, s'il ne l'excuse, explique du moins l'espèce d'affront que reçut au thé de la noble comtesse le fils du bourgeois de Francfort. Sans doute, Jérusalem-Werther ressentit le coup plus vivement qu'il ne fallait; Beaumarchais en eût ri, lui, se tua. Ici d'ailleurs les

conditions étaient telles que la moindre circonstance devait fatalement amener la catastrophe où, de longue date, tant de causes concouraient déjà : instinctive mélancolie, amour trompé, néant de la science, immense lassitude de l'être : en un mot, tout ce qui fait qu'à un moment donné le verre trop plein déborde.

Le public du temps n'eut garde de rechercher les autres raisons du suicide : le seul affront lui suffisait ; car il y voyait un aliment à sa haine contre les préjugés nobiliaires. C'est rarement hélas ! la valeur esthétique qui décide de ces tumultueux succès qui s'en vont en quelques années faire leur tour du monde, et les esprits délicats n'ont qu'à se louer lorsque, indépendamment de l'actualité déterminante, la beauté littéraire s'y trouve par surcroît. Il n'importe, Jérusalem fut et resta le héros du roman comme Charlotte Buff en demeure l'héroïne. La vérité s'est même à ce point confondue ici avec la poésie que les braves habitants du pays de Wetzlar ont fini par ne s'y plus reconnaître. Demandez-leur de vous indiquer le tombeau de Werther, ils vous conduiront droit à la pierre sous laquelle repose Jérusalem. Ceci me rappelle un digne homme de cicerone qui me montrant à Vérone le prétendu sarco-

phage de Juliette, partit de là pour me raconter de scène en scène la tragédie de Shakspeare, qu'il prenait ingénument pour la véritable histoire de la fil.e du seigneur Capulet. On visite la petite chambre où Jérusalem se brûla la cervelle, les âmes *sensibles* veulent voir la maison qu'habita Charlotte, s'informent des moindre détails, et les habitants de Wetzlar leur en débitent là-dessus le plus qu'ils peuvent, tout en se gardant le mieux du monde de faire la part des faits et celle de l'imagination, ce qui constitue une tâche trop difficile et pour laquelle la Providence a créé les commentateurs.

V

Un mot maintenant de cette gracieuse Charlotte Buff auprès de laquelle le jeune poëte que la pratique du droit amenait à Wetzlar, *vécut* son roman pendant la saison d'été de 1772. Si d'autres images, évocations d'un passé tout récent, ont pu se présenter à ses yeux, il n'en est pas moins constant que c'est l'aimable jeune fille de Wetzlar que Goethe a voulu peindre dans *Werther :* non que je croie beaucoup

à cette grande passion, s'immolant sur l'autel de l'amitié; avec cette précieuse faculté que possède Goethe de se dédoubler à certains moments, et d'avoir là toujours sous la main un personnage imaginaire pour endosser toutes les folies que l'amour aurait pu lui faire faire, son exaltation ne court que peu de risque de s'égarer. Cependant je ne répondrais pas que cette fois le renoncement ne lui ait été fort sensible et que, sans aimer comme Werther, jusqu'au désespoir, il n'ait dû ramasser tout son courage pour rompre brusquement cette chaîne de fleurs dont la douce et naïve enfant l'avait enlacé presque à son insu.

Goethe raconte lui-même que la fiancée de Kestner appartenait à cette classe de femmes qui semblent faites pour n'exciter que d'unanimes sympathies :

« Une taille libre et dégagée, une nature honnête et saine avec cette féconde activité qui en est toujours la conséquence, l'intelligence pratique des choses du ménage, tels étaient, ajoute-t-il, les dons réunis en elle. »

Le portrait gravé d'après un dessin original resté dans la famille, et qui figure en tête de cette correspondance de Goethe avec Kestner, répond d'ail-

leurs exactement à l'idée qu'on se représente de l'héroïne de *Werther*. C'est une de ces figures auxquelles un peintre reprochera de manquer d'expression ou plutôt de *caractère* et qui vous attirent par la calme transparence du regard et la suave candeur des traits : une de ces fleurs comme on en voit s'épanouir dans le jardin des presbytères de campagne. Impossible en la contemplant de ne point songer aux autres gracieux fantômes de la jeunesse de Goethe : à la Gretchen de Francfort, à l'Annette de Leipzig, à la Frédérique de Sesenheim, à ce chœur vaporeux de maîtresses éphémères dont les yeux ont la couleur du *Vergissmeinnicht* et les âmes un secret parfum de violette.

« Chère Lotte, écrivait Goethe à la fiancée de Kestner, en lui envoyant son anneau de mariage; nous nous reverrons Dieu sait quand? »

Ils se revirent en effet mais quarante-quatre ans plus tard. En 1816, La veuve du conseiller Kestner visitant une de ses sœurs mariée à Weimar, y rencontra *le jeune* Wolfgang qu'elle n'avait pas vu depuis l'heureux temps des fiançailles. Lotte avait alors la soixantaine et son digne époux, l'excellent Kestner était mort après l'avoir rendue mère de douze enfants!

Ainsi finissent les romans de ce monde.

A celle-là, comme aux autres, le vieux titan devait survivre; mais s'il faut en croire les intimes confidents de ses dernières années, jamais de son cœur ne s'effacèrent les souvenirs de Wetzlar. Un jour, en 1822, des recrues traversaient Weimar, se rendant à Berlin. Dans la rue, un des conscrits voulant appeler un de ses camarades, prononça tout haut le nom de Wetzlar. Quelques instants après, celui qu'on avait ainsi désigné du nom de son pays, se voit accosté par un domestique qui lui demande s'il est bien en effet de Wetzlar, et qui, sur sa réponse affirmative, l'invite à le suivre chez son maître. C'était Goethe. De sa fenêtre il avait entendu la voix, et saisissait au passage l'occasion d'évoquer les pensées d'autrefois.

Il s'informa curieusement des personnes et des choses, demanda des nouvelles des habitants dont plusieurs hélas ! n'étaient plus, parla des tilleuls de Garbenheim, de la source de Wildbach, et ne congédia son hôte qu'après avoir dûment garni son escarcelle et l'avoir envoyé se refaire à l'office.

VI

Tout le monde n'aime pas à servir de type à un personnage de roman, et rien n'est plus incommode que cette espèce de célébrité dont un galant homme se peut voir affublé du jour au lendemain par le chef-d'œuvre d'un indiscret ami. Le bon Kestner en ouvrant le volume trouva les portraits trop ressemblants. Peu flatté d'avoir ainsi posé, lui et sa femme, pour les rôles de Charlotte et d'Albert, il écrivit à Goethe une réprimande sur l'inconvenance du procédé. Cette lettre inaugura la série de tribulations et de désagréments que le jeune auteur allait avoir à subir. D'abord ce furent les importunités des amateurs de scandale qui tenaient à être édifiés sur ce qu'il pouvait y avoir de vrai et d'imaginaire dans cette histoire.

« Si fâcheuses que fussent pour moi ces sortes d'enquêtes, écrit Goethe à ce sujet, j'espérais en être débarrassé au bout d'un certain temps, mais non, j'en devais avoir pour toute ma vie! Vainement, dans mes voyages, j'essayai d'échapper à cette peste

par l'incognito, il se trouvait toujours quelque rencontre fortuite pour déjouer mes plans; et s'il est vrai que l'auteur de ce petit livre se soit rendu coupable de bien des torts, je dois dire qu'il les a rudement expiés par ces contrariétés inévitables qui l'ont mis à même de reconnaître quel immense abîme sépare un écrivain du public, abîme dont, par bonheur pour eux, ils n'ont l'instinct ni l'un ni l'autre. »

Je retrouve ce mouvement de méfiance et de trouble dans une lettre de la même période de jeunesse (6 mars 1775), qu'il adressa à la sœur de Stolberg en lui annonçant le prochain envoi d'un drame manuscrit.

« Dieu me garde, pour celui-là, de le livrer à l'impression! J'entends, à l'avenir, enfouir dans quelque coin ma progéniture ou du moins l'établir secrètement quelque part et ne plus l'aller pendre au nez du public. Mon pauvre Werther! l'ont-ils assez déterré, disséqué, anatomisé? Impossible d'entrer quelque part sans trouver des gens qui vous discutent : celui-ci vous tombe dessus, celui-là vous défend, un troisième approuve du bout des lèvres, et quant à moi, je les envoie tous à tous les diables.»

Riemer raconte que Talma, visitant Goethe, en 1815, l'aborda par cette question banale qui

l'horripilait tant, et lui demanda, comme aurait pu le faire le premier bourgeois venu, si *Werther* était bien, en effet, une histoire véritable, en d'autres termes, si *c'était arrivé!* Goethe fronça le sourcil et répondit qu'entre les personnes intéressées dans cette histoire, il fallait apparemment qu'une eût survécu, sans quoi on n'en aurait rien su!

Vint ensuite le troupeau des âmes sensibles avisant dans l'auteur de *Werther* leur guide et leur patron, et l'invoquant de la façon la plus compromettante. Se figure-t-on, aux prises avec les divers coryphées du genre niais, qui, bon gré mal gré, le revendiquaient comme un confrère, le bouillant et fougueux jeune homme, encore tout ému de la transformation qu'il venait de faire subir à toute une période de trouble et d'agitation dont il se délivrait en quelque sorte par une œuvre d'art, et qui, le cœur libre et léger comme après une confession générale, s'élançait radieux vers une existence nouvelle?

Ce n'était pas tout, et d'autres plus graves sujets d'ennui devaient l'atteindre! J'entends parler du reproche, au fond trop mérité, qu'on ne lui ménagea pas, d'avoir, par ce fameux exemple, avivé l'exaltation fiévreuse de tout un monde attaqué des mêmes souffrances que le jeune Werther, et poussé jusqu'à

leur dernier terme, jusqu'au suicide, tant d'âmes découragées que le mal d'Hamlet usait sourdement. Goethe insiste dans ses *Mémoires*, sur certaines dispositions climatériques du moment, sur je ne sais quelle influence régnante dont, à son dire, *Werther* ne serait que l'expression. Lui-même, l'idée du suicide paraît l'avoir sérieusement possédé vers cette époque, et il raconte qu'il ne se couchait pas sans tirer de sa gaîne un poignard bien affilé qu'il mettait sur sa table de nuit pour le cas où l'idée lui viendrait de se l'enfoncer dans la poitrine. Grâce à Dieu, cette idée ne lui vint pas et il oublia sa chimère qu'il noya, comme tant d'autres, dans la coupe sacrée où les Muses lui versaient l'élixir de vie : *aurum potabile.*

Quoi qu'il en soit de la fermentation des âmes dans ce temps, quelque chose de semblable au roman de Goethe ne pouvait manquer de naître : *Werther* fut l'explosion d'un feu qui couve; il ne clôt pas la période de sentimentalité, il la dénonce au monde, il la résume ; Goethe a beau chercher à se consoler en traitant de fous ceux qui imitèrent son héros et en proclamant qu'en son ouvrage, loin de créer un état maladif inconnu, il ne fit que mettre le doigt sur une plaie secrète dont souffraient la plupart des jeunes gens de son siècle, ce n'en est pas moins vrai que

ces pages fournirent aux âmes mélancoliques un aliment des plus funestes. La jeunesse se sent irrésistiblement portée vers ces douleurs sympathiques ; tant de vie réelle anime la fiction, qu'on oublie qu'en dernière analyse, il ne s'agit que d'une réalité poétique, et qu'on prend bientôt pour des dogmes ces magnifiques paradoxes dont le lyrisme et l'enchantement du style augmentent encore le danger. Jamais, depuis l'*Héloïse* de Rousseau, le suicide n'avait été présenté sous des couleurs si attrayantes et mieux faites pour déterminer à cet acte suprême un cœur épris déjà du même ennui. En dehors de cette hypocondrie qui fut un signe du temps, le roman exerça sur les natures vivement impressionnables l'influence la plus désastreuse : c'est en ce sens que madame de Staël a pu dire que *Werther* a causé plus de suicides que la plus belle femme du monde. Ajoutons que cette influence devait s'étendre au delà des limites du siècle qui la vit naître, et, qu'en 1835, elle faisait encore des victimes en Allemagne, où le fils unique d'une personne connue par ses écrits, le jeune Charles de Hohenhausen, étudiant à Bonn, se tuait à vingt ans dans un accès de *Werthérisme*. Le cri de désespoir poussé par la malheureuse mère à cette occasion, mérite d'être consigné :

« Lui aussi, dit-elle, mon pauvre enfant, s'était nourri de ce livre maudit dont il avait noté au crayon divers passages. Vous que le ciel a doués, vous qui devriez enseigner l'espèce humaine, Dieu vous demandera compte de l'emploi que vous faites de vos talents ! »

A cette époque, Goethe avait cessé d'exister et l'illustre vieillard n'entendit pas la plainte arrachée aux entrailles de la mère. C'était bien assez des douloureux tracas et peut-être aussi des remords que lui avait causés de son vivant ce péché de sa jeunesse. A Weimar, derrière la maison qu'habitait Goethe dans le parc grand-ducal, on voyait autrefois une digue assez haute où se précipitaient en murmurants tourbillons, les flots écumeux de l'Ilm. A cette époque, d'épais tilleuls ombrageaient le bord de la rivière, vers cette place un peu déserte et morne, et dont l'aspect a depuis complétement changé, grâce aux embellissements survenus dans ce parc délicieux, l'un des plus pittoresques de l'Allemagne. Le 17 janvier 1788, par une de ces splendides et transparentes gelées du Nord, où les forêts scintillent sous un ciel de diamant, le grand-duc et Goethe se promenant, vinrent donner sur un groupe de passants affairés autour d'un cadavre qu'à l'instant

même on retirait de l'eau. C'était mademoiselle de Lasberg qui s'était noyée la veille. La cause de ce suicide, chacun se la disait : Christine de Lasberg aimait M. de Wrangel, un brillant Suédois qui la délaissait, et l'infortunée jeune fille s'était donné la mort. En fouillant ses poches on en retira un petit volume : encore *Werther!*

La place consacrée par cette sinistre aventure se trouvait sur le chemin que Goethe avait à parcourir pour se rendre de chez lui au château. Il y passait donc tous les soirs en regagnant sa demeure. Lui advint-il jamais de rencontrer l'ombre plaintive de cette aimable enfant, lorsqu'à nuit close, enveloppé dans son manteau, il cheminait d'un pas silencieux sous ces arbres dont le vent du nord entrechoquait les girandoles? Goethe ne l'a jamais dit, le souvenir pourtant ne s'effaça point, et vous en voyez la trace dans ses lettres à madame de Stein qui sont le plus sincère écrit peut-être où son âme se soit épanchée. « Pauvre Christel! » dit-il, et ce soupir revient au moment qu'on s'y attend le moins, comme la note grave qui ramènerait au mineur le ton joyeusement évaporé de la causerie. Je n'en finirais pas si je voulais relever ici le nombre d'anecdotes de ce genre. A cette fièvre du jour, toutes les classes de la société

payèrent indistinctement leur tribut et ce fut bien autre chose que le fameux catalogue de don Juan, sur lequel un seul sexe figure : la jeune fille noble défile à côté de la servante d'auberge et le fils du cordonnier y coudoie le fils du grand seigneur. Évidemment ici la simple question poétique ne suffit pas pour expliquer l'entraînement universel, et c'est aux symptômes du temps qu'il faut demander compte d'un succès qui devait faire époque dans l'histoire des mœurs aussi bien que dans l'histoire de la littérature. Quelle œuvre, en effet, plus dépourvue de mise en scène et d'artifice que ce simple récit dont l'émotion, après avoir gagné toute l'Allemagne, allait se répandre sur le monde entier? Un jeune homme aime une jeune fille et se tue de désespoir en la voyant passer au bras d'un rival heureux: l'histoire, on l'avouera, n'est point neuve, et je voudrais savoir ce qu'un romancier ordinaire ferait d'un pareil argument. Il convient aussi d'ajouter que cette simple histoire du cœur était merveilleusement accommodée au goût du jour et que pour produire son coup de tonnerre, le poëte avait su combiner en vrai génie les éléments d'électricité répandus dans l'atmosphère. L'enthousiasme sous toutes ses formes, débordait alors du cœur humain : chacun en possédait en soi des

trésors inépuisables; on en avait pour l'amitié, pour la nature, pour la liberté, pour la religion même, — une certaine religion propre aux âmes sensibles et qui volontiers liait commerce avec les esprits forts. De si beaux mouvements ne pouvaient manquer d'amener avec eux leur réaction, et vous aviez cette misanthropie à la Jean-Jacques, cette rage de se croire méconnu, ce besoin pathétique de se tourner vers des cœurs amis et d'en implorer des dédommagements contre les barbaries d'un monde qu'on persistait à ne voir qu'à travers des crêpes funèbres. A ces cœurs amis on confiait le détail intime des plus secrètes sensations; on leur écrivait à chaque heure pour leur parler de soi, on s'épanchait en eux avec un élan de tendresse que nous ne comprenons plus guère aujourd'hui et qui nous a valu ces nombreuses correspondances si remarquables par le culte poussé à l'excès de la personnalité.

Sans prétendre faire revivre un passé dont l'esprit et les mœurs sont déjà si loin de nous, on peut dire que le *Werther* de Goethe fut l'expression la plus profonde et la plus vraie de son temps et qu'en lui se personnifie cette crise de *trouble* et de *tendance* qui travaillait les jeunes générations, à la veille de la révolution française. Je lis dans le second volume des

Confidences de Riemer que Goethe, qui, d'ailleurs, ne s'exprimait jamais à l'égard de ses propres créations qu'avec une extrême modestie, éprouvait un certain orgueil à parler de *Werther* qu'il plaçait immédiatement après *Faust* sur la liste de ses chefs-d'œuvre.

« Écrire *Werther* à vingt-deux ans, disait-il un jour, et vivre après jusqu'à quatre-vingts, ce n'est pourtant point là l'histoire du premier venu. »

Naïf épanchement du vieillard où se trahit une fois de plus l'imperturbable culte de la force. Éprouver à vingt ans l'accès de fièvre chaude auquel Werther succomba, c'est le train plus ou moins ordinaire de la vie des passions ; d'autre part, prolonger jusqu'à quatre-vingts ans une carrière prudemment tenue à l'abri des grandes commotions de l'être, la chose, en vérité, n'en vaudrait pas la peine et ce serait tout simplement emprunter le secret de leur longévité à la plupart des pensionnaires de l'hôpital des Incurables. Mais avoir vaillamment surmonté la terrible crise, avoir, au lendemain de l'explosion volcanique, reconquis ce calme de l'esprit et du cœur, cette harmonie suprême des sens qui font que la vie se maintient, être à la fois Werther et Goethe, voilà le phénomène et le prodige, voilà ce qui ne saurait être du premier venu ! Goethe, amoureux de la femme de

son ami, n'hésite pas à reconnaître l'impasse où il s'est fourvoyé. Il quitte aussitôt Wetzlar et se soustrait par la fuite aux criminelles conséquences d'un engagement insensé. Werther s'en tire, lui, par un coup de pistolet, expédient plus poétique et qui convient davantage à un personnage de roman. Mais Goethe, s'il a la passion, possède aussi le sens pratique, ce n'est pas un héros, c'est un homme! « Vous êtes un homme, monsieur Goethe! » disait Napoléon.

V

AUGUSTE ET LILLI

Il existait au XVIIIe siècle un sentiment que nous ne connaissons guère plus aujourd'hui : on avait alors avec une femme d'esprit une liaison tout intellectuelle, épistolaire, et cela, sans que personne songeât à le trouver mauvais, pas même le mari, qu'on admettait tout le premier dans les secrets de la correspondance. C'était un attachement qu'on ne définit guère, de l'amitié si l'on veut, mais plus tendre et plus chaleureuse, de l'amour qui prétendait n'être que de l'amitié, quelque chose enfin qui rappelait la chevalerie dans le monde de l'intelligence. On tenait journal l'un pour l'autre, on s'écrivait mille bagatelles qui nous font sourire et qui charmaient. Du reste, tout cela n'empêchait pas d'aimer

ailleurs; si la pensée était prise, le cœur ne l'était qu'à demi, et les sens restaient libres; et puis les vicissitudes de la passion formaient comme autant d'épisodes dont le roman s'embellissait. A ce sentiment mixte qui n'est après tout que le sentiment de Pétrarque pour Laure, dégagé du mysticisme du xve siècle, nous devons ces lettres de Goethe à la comtesse Auguste Stolberg, avec cette circonstance tout originale, que Goethe et la comtesse Stolberg ne se connaissaient que par intermédiaires, et commencèrent, sans jamais s'être vus, une correspondance des plus intimes.

Goethe amoureux, il lui fallait nécessairement trouver quelque part une âme délicate et sympathique, toujours prête à recevoir les secrets de sa joie et de ses peines, ou plutôt l'aveu de cette alternative incessante où flottaient ses propres sentiments, ballottés entre le doute et la foi en eux-mêmes. Sans un troisième personnage relégué en dehors de l'action, mais donnant son avis un peu à la manière des confidents de théâtre, le roman n'eût pas été complet. Or, l'amour avec Goethe ne pouvait être autre chose qu'un roman, ayant son exposition, son intrigue plus ou moins compliquée, et son dénoûment heureux ou malheureux, mais toujours prévu

d'avance. La pauvrette assez faible pour se laisser prendre au piége mourra de douleur comme Frédérique, ou tentera de se consoler ailleurs par le mariage, comme Lilli, dont nous allons suivre l'histoire. Quant à lui, vous le verrez sortir de là frais et dispos, rapportant de son aventure un sujet de drame ou de poëme. Goethe, en homme du XVIIIe siècle, n'a garde de perdre une si belle occasion de s'analyser lui-même; dès le premier moment, il arrange toute chose pour que chez lui les facultés critiques soient tenues en éveil, en même temps que les facultés sensitives. Pendant que le cœur agit, l'esprit observe, et l'observation, recueillie avec soin, est transmise ensuite à qui de droit. Voilà qui s'appelle procéder avec méthode et traiter la passion en philosophe. La sœur des deux Stolberg, la jeune comtesse Auguste, convenait à merveille au rôle que Goethe lui destinait dans son roman. Comme il ne s'agissait, après tout, ni de l'aimer ni de se faire aimer d'elle, l'ignorance parfaite dans laquelle ces deux êtres avaient vécu jusque-là l'un vis-à-vis de l'autre ne pouvait devenir un obstacle, et, le cas eût-il existé, l'imprévu, le curieux de l'aventure devait nécessairement tourner à l'avantage de Goethe. Qu'on se figure, en effet, ces témoignages d'attachement chevaleresque signés

d'un nom déjà illustre, ces lettres qu'anime, à défaut de conviction, le souffle du génie (conviction du moment à laquelle on ne résiste pas), tout cela arrivant sous le couvert de deux frères bien-aimés, surprenant une jeune fille au milieu des paisibles et monotones occupations de la vie de province, et qu'on dise s'il n'y a point de quoi éveiller l'imagination qui dort, surtout quand on suppose que la jeune fille a la tête vive et romanesque; il est tel de ces jeux d'esprit où les plus habiles ont fini par se laisser prendre. On oublie facilement la fiction et le mensonge, on aime à se dire tout bas qu'on a été deviné, et, dans ce crépuscule de l'âme où le faux et le vrai, l'idéal et le positif, l'abstraction et la réalité, se confondent, de nouveaux horizons s'ouvrent, qu'on anime et qu'on peuple à son gré. On n'en conviendra pas, mais l'entreprise de Goethe, écrivant à une jeune femme qu'il n'avait jamais vue et ne connaissait que par ses frères, devait réussir par son audace même et son excentricité. La sympathie une fois admise, restait à savoir comment elle se traduirait. Une femme quelque peu folle et extravagante, une Bettina, par exemple, n'eût pas manqué de se passionner à outrance. La comtesse Auguste, en personne bien élevée, en femme du monde sûre d'elle-

même, accueillit ce défi du génie avec un sourire amical, et les relations qui s'établirent entre eux, à la faveur de cette correspondance, furent telles, qu'un attachement profond s'en suivit, attachement qui ne parut s'éteindre, après des années, que pour se réveiller plus vif un jour dans l'âme de la comtesse, sous le souffle de la religion.

Le recueil des lettres du jeune Goethe à la comtesse Auguste s'ouvre par une déclaration *ex abrupto* si chaleureuse, si passionnément désordonnée, qu'elle dépasse le but. La fantaisie de l'artiste se trahit par l'incontinence :

« Chère, mais j'aime mieux ne pas vous donner de nom : que seraient les noms d'amie, de sœur, d'épouse ou de fiancée; que serait même un nom renfermant la substance de tous ces noms, auprès du sentiment immédiat que....? »

Ainsi écriraient Werther ou Saint-Preux ; il y a dans un pareil début une préoccupation de l'effet, un mouvement théâtral, qui change du premier coup en un intérêt de roman l'intérêt bien autrement sérieux qu'on se promettait. A cette muse inconnue, à cette divinité pour laquelle il ne trouve pas un nom dans le vocabulaire de l'amour, il va écrire, devinez quoi? l'histoire de sa passion avec une belle jeune

fille de Francfort. Il convient, pour l'intelligence du sujet, que nous introduisions maintenant un personnage resté dans l'ombre; nous voulons parler de la véritable héroïne de ces lettres de Goethe à mademoiselle Stolberg, de cette Lilli qu'il aima, et dont nous allons essayer de faire connaître le gracieux roman, en nous aidant tantôt de la correspondance en question, tantôt des souvenirs laissés par Goethe lui-même au quarante-troisième volume des *Œuvres complètes*.

I

Pendant l'hiver de 1774, les amis de Goethe, jaloux de présenter à leurs connaissances le jeune homme déjà illustre, se disputaient chacune de ses soirées, et c'était à qui aurait l'honneur de le produire dans un monde, dont la curiosité s'agitait d'autant plus autour de lui, qu'il avait jusque-là vécu fort retiré. Un soir, un de ses amis l'emmena au concert chez un M. Schoenemann, dillettante par excellence, qui se mourait d'envie d'avoir chez lui l'auteur des *Souffrances du jeune Werther*. Comme Goethe entrait, la fille de la maison s'asseyait au piano.

C'était Lilli.

Si elle joua ou si elle chanta pendant les quelques minutes qui suivirent, je doute que Goethe l'ait jamais su ; et lorsque Lilli, quittant le piano, vint, à travers un nuage de compliments et d'adulations, retrouver sa mère, qui lui présenta M. de Goethe, le jeune vainqueur était amoureux.

Lilli avait en elle je ne sais quoi de merveilleux et d'enfantin qui la rendait irrésistible ; ses mouvements étaient agiles, sa démarche leste ; on eût dit d'une fée mignonne, à voir la grâce qu'elle mettait à ployer son joli cou de cygne, tandis que sa petite main s'étudiait à caresser les touffes vaporeuses de ses cheveux blonds. Fille unique de parents qui l'adoraient, recherchée pour sa fortune et sa beauté par tout ce qu'il y avait d'élégant et de noble à Francfort, elle exerça du premier coup sur Goethe cette influence attractive à laquelle nul n'échappait. J'ajouterai à la liste de ses qualités que ce devait être là une franche coquette, et je n'en veux d'autre preuve que ce ton de pieuse mansuétude et de bénévole conviction avec lequel Goethe s'évertue à la mettre à l'abri de tout soupçon qui pourrait l'atteindre de ce côté. Quoi qu'il en soit, la passion de Goethe fut bientôt partagée. A vingt-cinq ans, avec sa bonne

mine et son élégance personnelle, Goethe, tout illustre qu'il fût déjà, pouvait se passer à merveille du secours de son nom pour enlever le cœur d'une jolie fille; d'où cependant on aurait tort de conclure qu'il n'entra point dans les premiers motifs qui décidèrent le penchant de Lilli pour le jeune auteur de *Werther*, un de ces petits sentiments de vanité qu'on ne s'avoue pas à soi-même.

Chaque jour, Goethe venait en visite chez la mère, et, lorsque par hasard on se trouvait seuls, Lilli se mettait à lui raconter l'histoire de ses peines d'enfance, et alors, dans ces gentils entretiens, se glissait l'aveu d'une faiblesse; ainsi, on convenait d'une certaine force d'attraction dont on se sentait comme naturellement doué, on allait jusqu'à s'avouer coupable d'en avoir usé tout récemment, aveu d'autant plus irrésistible, que l'excuse était toute prête. En effet, cette fois on avait été bien puni en se prenant soi-même au piége. — Le soir, les deux amants se rencontraient au concert, au spectacle, dans les *raouts*. « Mes rapports avec elle, dit Goethe, étaient ceux d'un jeune homme avec une belle et aimable jeune fille du monde. Seulement, je m'aperçus que je n'avais pas réfléchi aux exigences sociales, à ce va-et-vient continuel auquel on ne peut se soustraire.

Un invincible désir nous possédait l'un et l'autre, nous ne pouvions exister sans nous voir; mais, hélas! combien d'heures, combien de jours troublés et perdus par le seul fait des gens qui l'entouraient! »

Lorsque l'hiver eut épuisé ses plaisirs et ses ennuis, la belle saison amena les parties de campagne; le printemps multiplia les entrevues, et, grâce à lui, se renouèrent les liens qui unissaient déjà ces deux cœurs. Une charmante villa que l'oncle de Lilli possédait aux portes de Francfort, à Offenbach, était la terre promise où l'on accourait. « Des jardins délicieux, des terrasses donnant sur le Mein, partout de libres échappées laissant voir le plus agréable paysage : il y avait là de quoi tenir dans le ravissement quiconque passait ou séjournait; un amoureux n'eût pas rêvé un autre Éden pour y loger ses sentiments. » L'enchantement d'un pareil site, qu'une divine présence animait, ne pouvait manquer d'attirer Goethe. On le voyait alors passer des semaines entières à Offenbach, où il s'établissait chez un maître Jean-André, fabricant de soie et compositeur d'opéras-comiques, industriel par état, artiste par goût que la passion musicale de Lilli rendait indispensable dans la maison de son oncle. Ce Jean-André, excellent homme au fond, et compatissant du meilleur de son

âme au langoureux martyre des jeunes gens, leur ménageait, pendant ses séances, de ravissantes entrevues. Dès qu'il arrivait le soir, on l'installait au piano, et, s'il commençait à jouer sa musique, Goethe et Lilli en avaient pour jusqu'à minuit de mystérieuses causeries et d'étreintes furtives! Goethe, en reconnaissance des services que cet excellent homme rendait à ses amours, composa pour lui un poëme d'opéra. C'était à coup sûr le moins qu'il pouvait faire.

« J'arrivais toujours un peu tard dans la soirée, et, s'il y avait du monde là, je n'en observais pas moins l'impression que mon entrée produisait sur elle. Si peu que je restasse, j'avais à cœur de me rendre utile, fût-ce le moins du monde, et je ne la quittais jamais sans qu'elle m'eût chargé de quelque commission. Cette espèce de servage m'a toujours semblé la meilleure fortune qui puisse arriver à un homme en pareille circonstance, et j'admire fort la manière puissante, bien qu'un peu obscure, dont s'expliquent sur ce point les vieux romans de chevalerie. Qu'elle exerçât sur moi une domination irrésistible, je ne cherche pas le moins du monde à le cacher, et certes elle pouvait très-bien se permettre cette vanité-là ; en de telles rencontres, et vainqueur et vaincu triom-

phent à la fois, et c'est le cas de se complaire l'un et l'autre en un égal sentiment d'orgueil. — Cette manière souvent trop rapide dont j'intervenais n'en avait que plus d'action. Je ne manquais jamais de trouver maître André avec une provision de musique toute prête ; de mon côté, j'apportais aussi du nouveau, soit de mon propre fonds, soit de celui des autres, et les fleurs poétiques et musicales pleuvaient. Si, pendant le jour, diverses circonstances me retenaient loin d'elle, les belles soirées au grand air multipliaient pour nous les occasions d'être ensemble. Voici entre autres un souvenir que les cœurs amoureux recueilleront avec intérêt : — Un soir, par le plus beau clair de lune, nous nous étions promenés tard dans la campagne, et, après avoir reconduit sa société de porte en porte et fini par prendre congé d'elle, je me sentis si peu envie de dormir, que la fantaisie me vint de commencer une nouvelle promenade. Jaloux de me trouver seul avec mes pensées et mes espérances, je m'en allai rejoindre la grande route de Francfort et m'assis sur un banc, dans le silence de la nuit la plus pure, sous l'éblouissante coupole du ciel étoilé, afin de n'appartenir qu'à elle et à moi-même. »

II

A ces moments de rêverie heureuse, pendant lesquels il aime à se dire : « Je dors, mais mon cœur veille, » succèdent les réactions fougueuses, les heures d'impatience et de découragement. Alors le souvenir de sa chère Auguste lui revient, de cette âme élevée qu'il s'est choisie pour confidente, et il retourne à ses lettres. Que deviendrait-il, en effet, lui qui n'aime pas souffrir, sans ce vase d'élection toujours disposé à recevoir le trop plein des sentiments qui l'occupent, et qui résonne avec tant de délicatesse au contre-coup de sa passion ? Goethe a dit quelque part qu'il n'avait écrit *Werther* que pour se délivrer d'une fièvre de sentimentalité qui s'était emparée de toute l'Allemagne. Si je ne me trompe, ses lettres à Auguste doivent être prises dans le même sens. Là aussi je vois une délivrance, la délivrance de l'amour qui le tient pour Lilli, et dont il cherche à se débarrasser dans ces lettres, comme il se débarrasse dans un drame d'une idée absorbante et despotique. D'ailleurs, pour cette nature si essentiellement *objective,* l'amour pouvait-il être autre chose qu'une idée ? En vain il s'exalte jusqu'au délire, en vain son

style brusque et saccadé trahit parfois l'émotion et l'inquiétude ; sous l'amant éprouvé reparaît toujours le poëte. A l'instant où vous voudriez le plus croire à ces tiraillements du cœur, à ce trouble de la passion, une ligne imprévue, un mot oublié au tournant du feuillet, vous donnent l'éveil en ramenant tout à coup l'ordre dans le désordre. Ainsi, vous le voyez s'arrêter au milieu d'un élan, et passer sans transition à un paragraphe du genre de celui-ci, par exemple : « N'oubliez pas de jeter les yeux sur le second volume de *l'Iris*, s'il vous tombe sous la main ; vous y trouverez mainte chose de moi. « Ce qui, chez Goethe, me gâte tout à fait le personnage de roman, c'est la sécurité absolue qu'il m'inspire de lui-même dès l'exposition. Si amoureux, si insensé, si consumé de doutes et de souffrances qu'il vous semble, croyez bien qu'il y aura toujours une crise décisive où, les intérêts de sa position et les intérêts de son cœur se trouvant en présence, la raison, la froide, l'impassible raison, finira par l'emporter.

III

L'attachement que Goethe et Lilli nourrissaient l'un pour l'autre avait atteint son apogée : situation diffi-

cile où les passions ne se maintiennent guère. Une fois qu'on a touché le faîte, il ne reste plus qu'à descendre, et les prosaïques préliminaires du mariage, les considérations et les arrangements de famille, devaient porter le premier coup à ces fraîches amours, jusque-là insouciantes de l'avenir. Lilli aimait le monde; partout recherchée pour sa distinction et ses talents, la jolie fille du banquier de Francfort s'était habituée à régner sur un cercle dont elle recevait volontiers les empressements et l'hommage. Les goûts mondains de la jeune personne effrayèrent tout d'abord la famille de Goethe. Le vieux jurisconsulte et sa femme, élevés dans les traditions du partriciat germanique, se demandaient comment ferait cette jeune fille dissipée et frivole pour se conformer aux mœurs simples de leur maison. La sœur de Goethe surtout, Cornélia Schlosser, s'éleva contre cette union de toute l'influence qu'elle exerçait sur l'esprit de son frère. Du fond d'une petite ville où elle menait avec son mari une assez triste existence, cette femme, d'un naturel peu sympathique, ne cessait de battre en brèche le cœur de Goethe avec cet acharnement qu'apportent les sœurs en pareille matière.

Sur ces entrefaites (avril 1775), les deux Stolberg arrivèrent à Francfort. Le jeune comte Frédéric Léo-

pold, blessé au cœur par deux beaux yeux qu'il ne pouvait épouser, avait entrepris, en compagnie de son frère Christian et du comte Haugwitz, une de ces mélancoliques pérégrinations sans lesquelles, entre amoureux qui savent vivre, il n'y a pas de rupture complète [1]. Il va sans dire que le jeune comte et ses fidèles acolytes s'en allaient chercher en Suisse le Léthé miraculeux. Le petit groupe n'eut garde de laisser ignorer à Goethe son passage à Francfort. Bien avant cette entrevue, qui devait marquer de part et d'autre, on se convenait déjà, de généreuses sympathies avaient parlé. On s'était rencontré dans *l'Almanach des Muses* de Goettingue, la fraternité poétique existait, sainte fraternité qui, par malheur, ne dure guère, mais que d'illustres exemples consacrent à l'avénement de toutes les périodes littéraires : j'en appelle aux romantiques de 1825, aux enthousiastes virtuoses de la *Muse française.* Goethe reçut les jeunes comtes à bras ouverts (*mit offener Brust*) comme il le dit lui-même. Non content de leur faire du matin au soir les honneurs de Francfort, il les introduisit dans la maison de son père, et là, tous

1. Voir dans nos *Intermèdes de poëmes*, la pièce intitulée *Bella.*

les jours à table, il fallait, bon gré mal gré, que le jurisconsulte austère de la ville libre oubliât les questions de droit et les affaires de conseil pour tenir tête à ces trois folles imaginations, que la philosophie et la poésie enivraient. Un soir, on parlait politique au milieu d'amples libations de vin du Rhin ; à chaque coupe qu'on vidait, la haine des tyrans et de la tyrannie s'échauffait. M. Goethe, le père, souriait en hochant la tête, et madame Goethe, la même qui se vantait d'avoir servi de type à cette héroïque matrone de *Goetz de Berlichingen*, paraissait s'amuser fort de cette scène, qui commençait à tourner au comique. On était sur le chapitre du roi Cambyse ; Léopold Stolberg venait de raconter comme quoi ce monstre avait eu l'atroce courage de percer d'une flèche le cœur d'un pauvre enfant sous les yeux même de son père, et cet acte de barbarie excitait toute l'indignation du jeune groupe aviné. Tout à coup madame Goethe, qui s'était levée un moment pour descendre au cellier, rentre, apportant des provisions nouvelles (quelques-uns de ces rares échantillons des meilleures années qu'on réserve avec soin), et, déposant sur la table les flacons dont un vin empourpré colore la transparence : « Le vrai sang des tyrans, dit-elle, le voilà ; abreu-

vez-vous-en à votre aise, mais, pour Dieu ! ne me rompez pas davantage la cervelle avec vos harangues à la Brutus.

— Oui, messieurs, s'écrie le jeune Goethe, en levant son verre, ma mère a raison et vous pouvez l'en croire ; le plus grand tyran qu'il y ait au monde est celui dont le sang vous est offert ; n'approchons de lui qu'avec prudence, car il a d'irrésistibles séductions, et son esprit vous ensorcelle. Flatteur, insinuant, despote, je défie qu'on me cite un plus redoutable tyran. Les premières gorgées de son sang vous allèchent ; plus on en boit, plus on devient avide ; une goutte suit l'autre inévitablement, et c'est comme un collier de rubis qu'on craindrait de voir s'interrompre. »

La jeunesse, la poésie et le vin vieux aidant, la confiance ne pouvait manquer de venir vite, et d'ailleurs, sur quatre, deux étaient amoureux, Léopold et Goethe. Léopold, inquiet, ardent, exalté, dans cette crise de la passion où l'amour, chassé du cœur, monte au cerveau et de là s'exhale en fumée ; Goethe, moins turbulent, moins fougueux, s'étudiant lui-même dans les autres, et déjà aimant mieux écrire que parler.

Quelques jours avant de reprendre la poste, les

Stolberg proposèrent à Goethe de les accompagner. Un pèlerinage romantique à travers les glaciers de la Suisse répondait aux sentimentales dispositions où l'amoureux poëte se trouvait, et il se laissa facilement persuader. « Dans une ville comme Francfort, écrivait-il lui-même, ces allées et venues continuelles d'étrangers arrivant de tous les points du globe, éveillent de bonne heure le goût des voyages. Maintes fois déjà l'idée m'était venue de courir le monde, et je laisse à penser si, dans ce moment où il s'agissait pour moi d'une épreuve sérieuse, d'essayer si je pouvais, à la rigueur, me passer de Lilli, où mon état de trouble, d'inquiétude m'interdisait toute œuvre importante, — je laisse à penser si, dans un pareil moment de crise, la proposition des Stolberg fut acceptée. » Le père accueillit avec transport ces projets de voyage, qui devaient avoir pour résultat de soustraire Wolfgang aux enchantements de la sirène, il engagea même son fils à passer en Italie, et surtout à ne pas craindre de prolonger son absence, et Goethe quitta Francfort sans avoir dit adieu à Lilli.

IV

Une fois en route, Goethe ne tarda pas à changer d'idée sur le compte de ses compagnons de voyage. Jusqu'à l'arrivée à Darmstadt, les choses se passèrent à merveille; là seulement des symptômes d'incompatibilité commencèrent à se faire sentir. Sans être insolents ni dédaigneux, les jeunes comtes Stolberg, appartenant par leur naissance à l'une des plus hautes familles de l'Allemagne du Nord, avaient dans le commerce intime je ne sais quelle liberté de manières, quelles intolérances d'opinion, qui devaient, à la longue, blesser un homme accoutumé, comme Goethe, à la politesse bourgeoise, à la méthodique réserve de la ville impériale. Léopold, surtout, qui, touchant l'incomparable supériorité de sa maîtresse et la profondeur du désespoir amoureux dont il souffrait, n'admettait pas de discussion, et repoussait avec emphase tout parallèle comme injurieux, Léopold irritait à chaque instant sa fibre sensible. Vainement dans cette chaise qui roulait vers Manheim, Goethe s'efforçait de représenter à l'exalté jeune homme que

d'autres pouvaient bien avoir l'expérience de semblables douleurs, Léopold ne voulait rien entendre, et son frère Christian, ainsi que le comte Haugwitz, intervenaient alors pour mettre fin à la querelle des deux amoureux. Ce thème, plus ou moins varié, reparaissait sans cesse. A la suite d'un dîner d'auberge où le vin n'avait pas été épargné, Léopold se lève au milieu d'un bachique hourra, et propose un toast en l'honneur de sa belle maîtresse; puis quand tous ont bu : « Maintenant, s'écrie-t-il, des verres consacrés de la sorte ne sauraient plus servir, et ce serait les profaner que les emplir de nouveau. » A ces mots, il lance son verre par la fenêtre, et tous les autres font comme lui. « Nous obéîmes, ajoute Goethe; mais dans le moment où mon verre volait en éclats, il me sembla tout à coup sentir Merck me secouer par le collet de mon habit. » Cette espèce d'évocation méphistophélique de Merck en ce banquet est le meilleur indice que toute illusion sur les Stolberg s'évanouit dès ce moment. Au début du voyage, lui et Merck s'étaient rencontrés à Darmstadt, et le malin critique, qui le connaissait bien, voyant son camarade s'embarquer avec ces jeunes fous, avait prédit ce qui arriva.

A Zurich, Goethe se sépara de ses compagnons

pour aller rendre visite à Lavater. Déjà un an auparavant (1774), le philosophe suisse et le jeune chantre de *Werther* s'étaient vus sur les bords du Rhin, mais seulement en passant, et sans qu'il leur fût resté de ces relations autre chose qu'un vif désir de se revoir. Goethe fait allusion dans une de ses poésies à cette rencontre de table d'hôte et raconte comment placé entre Lavater et Basedow, il dévora une poularde, tandis que ses voisins de droite et de gauche se disputaient sur un point de théologie [1]. Quoi qu'il en soit, ses rapports avec Lavater ne datent que de cette visite. « Notre premier, notre unique sujet de conversation, fut sa *Physionomique.* » A cette époque, Lavater mettait la main à son fameux ouvrage. Voyant venir à lui un grand poëte de si bonne volonté, il s'empressa de l'initier dans tous les mystères de son système, lui livra ses dessins et ses manuscrits, et l'enflamma si bien, que Goethe en contracta pour le reste de ses jours une véritable fièvre de silhouettes, qui finit à la longue par n'être plus qu'intermittente, mais qui ne le quitta jamais complétement.

1. Und er behaglich unterdessen
Hat einen Hühn angefressen.

Cependant une soif d'émotions romantiques, un besoin de s'oublier lui-même, ne tardent pas à l'entraîner dehors. A la place des Stolberg, qu'il a perdus en route, un nouveau compagnon se présente. Celui-ci, jeune homme de vingt ans, Allemand d'origine, vivant en Suisse à la source de cette doctrine réformée dont il doit devenir le ministre, amoureux de la nature et des beaux vers, conviendra mieux aux sentiments qui l'affectent.

Dès lors voilà les deux amis en campagne; les voilà escaladant les neiges éternelles, sillonnant les lacs, visitant les cantons, bienvenus partout, grâce à l'hospitalité que les lettres de Lavater leur ont ménagée. Cela durait ainsi depuis un mois, quand un beau jour, sur le sommet du Saint-Gothard, l'idée vint à Goethe de descendre en Lombardie. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'on pourrait citer telle circonstance où l'esprit de l'homme, après avoir pris un parti, se sent plus irrésolu que jamais. En ce moment, la force de décider ce qui va suivre n'est plus en nous, mais dans le passé, dont les impulsions se ravivent et nous forcent à leur obéir. Goethe ici me servira d'exemple. Placé entre l'Italie et l'Allemagne, près de franchir la limite du sol natal, il hésite et reste comme

suspendu. Ne vous semble-t-il pas la lutte de l'esprit et du sentiment, de l'imagination ardente à s'élancer vers l'éden inconnu, et du cœur qui se sent changer d'élément? Cette fois, au moins, le cœur l'emportera; l'image de Lilli, un moment effacée, se réveille tout à coup au milieu de cette âpre nature; il se souvient d'un gage de tendresse donné aux jours heureux [1], et, pour la première fois depuis Francfort, il tire de son sein le talisman adoré, auquel il improvise ces vers :

« Souvenir d'un bonheur évanoui, lacet fragile que je porte encore à mon col, devais-tu donc être entre nous un lien plus durable que celui de nos âmes? Viens-tu prolonger les jours rapides de l'amour?

» J'ai beau te fuir, Lilli, à travers les pays étrangers, à travers la forêt lointaine et les vallons, j'emporte avec moi ton lien! Oh! si tôt de mon cœur ne devait pas tomber le cœur de Lilli!

» Ainsi l'oiseau qui rompt sa chaîne et s'en retourne au bois traîne après lui toujours quelque lambeau de fil, signe honteux de sa captivité : quoi

1. Un petit cœur en or suspendu à un fil de cheveux.

qu'il fasse désormais, il n'est plus l'oiseau du ciel, né libre, il a appartenu à quelqu'un. »

Après une si chaleureuse réaction Goethe ne pouvait que prendre la poste et retourner en Allemagne.

V

A son retour à Francfort, les choses n'étaient plus comme il les avait laissées. La famille de Lilli, naturellement assez peu portée à cette alliance, avait profité de l'avantage que Goethe lui livrait en quittant si brusquement la place, pour faire entendre à la jeune fille qu'elle ne devait pas persister dans un engagement désormais rompu. La pauvre Lilli ne voulait rien croire de ce qu'on lui disait et se contentait de pleurer. Loin de s'en fier aux apparences et d'accuser son amant, elle lui pardonnait du fond du cœur et s'efforçait de trouver des motifs légitimes à sa conduite, qu'elle avait fini par attribuer à quelque boutade d'un esprit inquiet, irrité par les mille ennuis qu'on lui suscitait, à quelqu'un de ces accès de folie qu'un grain de génie détermine si facilement dans la cervelle d'un amoureux de vingt ans. « Je l'aime, disait-elle toujours, et, s'il n'a pas

cessé de m'aimer, je suis prête à le suivre jusqu'en Amérique. » On rapporta cette parole à Goethe, qui en fut touché, point assez cependant pour se décider à être heureux une bonne fois.

Cette excitation fiévreuse ne lui déplaisait point, il aimait à s'écouter souffrir. Le beau mouvement du Saint-Gothard n'avait pas laissé de traces. D'ailleurs, en passant à Heidelberg, il avait vu sa sœur, et, depuis son arrivée, les lettres de cette quinteuse personne, qui semble jouer dans ce petit roman le rôle d'une lady Ashton, ne faisaient que fomenter l'irrésolution dans son esprit. Aussi longtemps qu'avait duré l'absence, il avait cru plutôt à une séparation qu'à une rupture. Sur le lac de Zurich, parmi les neiges du Saint-Gothard, ses souvenirs, ses souhaits, ses espérances, avaient eu leur libre jeu. Au retour, tout changea; et, si c'est le ciel pour deux amants que de se revoir sans contrainte après l'absence, il n'y a pas d'enfer comparable au supplice de deux êtres qui s'aiment, et qui sentent en se retrouvant, qu'une force inexorable les sépare. En renouant avec Lilli, Goethe devait retrouver dans son entourage les mêmes contraintes, plus irritantes désormais, plus insupportables, et dès le premier jour, en la revoyant, il sentit qu'elle était perdue pour lui.

VI

A cette époque s'ouvre vraiment une période de trouble et d'anxiété, une de ces crises de jeunesse qu'on pourrait comparer à l'ébullition du vin qui fermente. Comme le nouveau vin, le sang généreux se dépouille alors des fumées qui l'embarrassent et s'apprête à vieillir ensuite noblement. Cette transition de la jeunesse à la maturité, espèce de fièvre morale à laquelle plus d'un esprit succombe, est ici d'autant plus intéressante à étudier, qu'on sait d'avance qu'elle va se résoudre dans le calme olympien de Weimar. Sans cesse ballotté entre l'idée de cet amour auquel il ne peut se décider de renoncer et le soin de son avenir qu'il tremble d'engager, il va de Lilli à *Egmont :* il s'enferme huit jours avec résolution, écrit le premier acte qu'il lit à son père; puis, n'y tenant plus, il court après un regard ; et si, au spectacle, au concert, au bal, ses yeux rencontrent les yeux de Lilli, si cette blanche main si bien gantée effleure la sienne, son cœur déborde, et le voilà redevenu fou. Inquiet, tiraillé, malheureux au fond, la seule providence qui le dirige encore au

milieu de tant de confusions et de dissonances, c'est la comtesse Stolberg, sa chère Auguste, qu'il aime de toutes les amours, comme une femme qu'on n'a jamais vue. Il lui écrit lettre sur lettre; tantôt passionné comme Werther, tantôt tendre comme un frère, tout ce que ce feu qui s'éteint laisse dans son âme de mélancolie, d'humeur, de découragement, se reflète dans ces petits billets tracés à la hâte sur un coin de table, sur ses genoux, comme cela se trouve. Et c'est ce qui fait que cette correspondance, sans grande valeur littéraire par elle-même, prend tout l'intérêt d'un roman, si vous la replacez au milieu des passions dont elle s'est inspirée.

---

15 juillet 1775.

« Je veux vous écrire, Auguste, chère sœur, bien qu'il me semble que, dans l'état où je suis, même auprès de vous, j'aurais peine à trouver quelque chose à dire. Je commence donc. Qu'il y a loin de moi jusqu'à vous! Il faut espérer pourtant qu'un jour nous nous verrons.

» Lorsque tout m'accable ainsi je me tourne vers le nord, où respire ma sœur chérie là-bas, à deux cents milles de moi. Hier au soir, ange, j'aurais voulu être à vos pieds, serrer vos mains. Je me suis endormi avec cette idée, et ce matin je la retrouve encore à mon réveil. Belle âme pleine de mansuétude, vous qui avez le ciel dans le cœur, je serai encore ballotté cruellement. N'importe, pourvu que je me repose un instant sur votre cœur! C'est là mon rêve, mon seul but au milieu de tant de souffrances. Je me suis si souvent trompé sur les femmes! — Chère Auguste, que ne puis-je lire un instant dans vos yeux! — Je m'arrête; — ne cessez pas de m'aimer. »

A mesure qu'il sent que Lilli va lui échapper, il tend à se rapprocher davantage d'Auguste. Il faut à cette agitation un cœur de femme capable, sinon de remplacer complétement la divinité perdue, du moins de servir d'objet à l'évaporation confuse de tant de sentiments exaltés, et qui l'étoufferaient s'ils n'avaient cours. Comme il sait très-bien qu'il chercherait vainement un pareil cœur dans son entourage, il franchit la distance et s'adresse ailleurs. Du reste, l'éloignement ici, loin de nuire, ajoute un

vague qui sied bien et tempère la crudité de certaines boutades un peu vives. Une femme qu'on n'a jamais vue, un être avec lequel des circonstances tout amicales et poétiques nous ont mis en relation, n'est-ce point là un idéal ? et, s'il est vrai de dire que chez un homme supérieur toute image que le souvenir garde s'épure insensiblement et se dégage avec le temps des moindres ombres, dans quel azur sans tache, dans quel éther fluide et transparent ne doit pas régner une apparition ainsi devinée, pressentie !

Offenbach, 9 août.

« Auguste, Auguste, un mot de toi qui me délivre, une étreinte de toi ! Que d'angoisses et de confusion ! Ici, dans la chambre de la jeune fille qui fait mon malheur sans que ce soit sa faute, de ce cœur d'ange dont je trouble les jours, ici, Auguste, je tiens dans mes mains ta lettre depuis un quart d'heure, et je la lis. — Elle est du 2 juin. Tu m'y demandais de te répondre un mot, un mot du cœur ; nous voici au

3 août, et je n'ai pas écrit encore. J'ai écrit, la lettre est sur la table... commencée. O mon cœur ! faut-il donc que je l'ouvre pour t'envoyer, Auguste, à toi aussi, la lie amère qu'il contient ? Comment te parler de Frédéric, lorsque, dans son malheur, c'est le mien seul que je déplore ? Crois-moi, Auguste, il souffre moins que moi. Vainement j'ai couru trois mois le pays, vainement j'ai aspiré par tous mes sens, mille sujets nouveaux, ange, me voici encore à Offenbach aussi simple qu'un enfant, aussi borné qu'un perroquet sur son perchoir ; et vous, Auguste, si loin ! Que de fois je me suis tourné vers le nord ! La nuit, assis sur la terrasse au bord du Mein, je pense à toi. Si loin ! si loin ! Le vertige finit par me prendre, et je ne trouve pas le temps de t'écrire. — Mais pour cette fois, je ne cesserai pas, jusqu'à ce qu'on frappe à ma porte, qu'on m'appelle. Et cependant, cher ange, bien souvent, dans les plus vives angoisses de mon cœur, bien souvent je me suis écrié en t'appelant : Consolé ! consolé ! Patience, et nous y parviendrons, et tu seras heureuse dans tes frères, et nous en nous-mêmes. Cette passion sera pour nous le vent qui souffle l'incendie ; elle nous apprendra, dans cette extrémité, à nous tenir sur nos gardes, à être braves, énergiques et bons, et nous

serons poussés où le sens qui dort n'atteint pas. — Ne souffre point à cause de nous, supporte-nous. — Donne-nous une larme, une étreinte de main, un regard sur tes genoux ; essuie ce front avec ta main chérie. Une parole énergique, et nous nous retrouverons sur nos pieds.

» Je change de dispositions cent fois par jour. Ah ! que j'étais bien avec tes frères ! Je paraissais calme et je souffrais pour Frédéric, plus à plaindre que moi, quoique mon mal fût plus cruel. Et maintenant, tout seul !

» Je vous avais en eux, chère Auguste, car vous ne faites qu'un en amour et en personne. Auguste était avec nous, et nous avec elle. — Et maintenant, rien que vos lettres. — Vos lettres ! elles me brûlent à travers ma poche. Et cependant, si je les ouvre en un moment favorable, comme à présent, par exemple, elles me calment. Mais hélas ! trop souvent, lorsque mon cœur est sourd et aveugle, ces caractères, tracés par la plus douce amitié, ne sont plus pour moi que lettre morte. Ange, c'est un affreux état l'insensibilité. Tâtonner dans la nuit, n'est-ce pas le ciel, en comparaison d'être aveugle ? Pardonnez-moi cette confusion et tout le reste. — Je suis si heureux de pouvoir causer ainsi avec vous, si heureux

de me dire ; Elle va froisser ce papier dans ses mains, elle ! ce papier que je touche et norcis d'encre. — Adorable enfant! — Je ne puis pourtant jamais être tout à fait malheureux. Encore deux mots. — Je ne resterai plus ici longtemps maintenant; il faut que je me remette en route et que je m'en aille. — Où ? »

Suivent quatre lignes de points, après quoi il reprend :

« Ce vide signifie que je suis resté absorbé dans mes idées um long quart d'heure pendant lequel mon esprit a fait le tour du monde. Triste destinée qui ne me permet pas un état moyen ! Être fixé, cloué sur un point, ou servir de jouet aux quatre vents ! — Heureux vous êtes, voyageurs transfigurés qui, dans une douce et complète satisfaction, secouez chaque soir la poussière de vos pieds, et vous réjouissez comme les dieux dans vos œuvres de la journée !... Ici coule le Mein ; juste de l'autre côté s'étend Bergen, sur une colline derrière Kornfeld. Vous avez ouï parler de la journée de Bergen [1]. A ma

1. 13 avril 1759, journée mémorable, en effet, dans laquelle le maréchal de Broglie, à la tête des troupes françai-

gauche, le gris, le déplaisant Francfort, vide pour moi désormais ; à ma droite, de jolis villages échelonnés sur la hauteur ; au bas, le jardin et la terrasse sur le Mein, et sur ma table un mouchoir, un panier, un fichu. Aujourd'hui nous montons à cheval : ici pend une robe, là une montre, puis des boîtes, des cartons à bonnets, à chapeaux. — J'entends sa voix ! — Elle veut que j'attende pendant qu'elle s'habille. — Chère Auguste, je vous décris tout ce qui se passe autour de moi, afin d'échapper, s'il est possible, par ce coup d'œil des sens, aux Esprits qui me harcellent. — Lilli a été très-étonnée de me trouver là. Elle m'a demandé à qui j'écrivais, je lui ai dit, à vous. Adieu, Auguste ; écrivez-moi. Vos frères vous auront envoyé leur silhouette. — Au nom du ciel, ne montrez mes lettres à personne. »

Cette lettre est signée *der Unruhige*, l'inquiet. Ne rions pas trop de la sentimentalité quelque peu naïve ; au temps de Jean-Jacques et des *Confessions*, elle eût passé. D'ailleurs, au jeune étudiant qui vient d'écrire *Werther*, cette emphase du cœur ne messied

ses, battit l'armée des alliés que commandait le duc Ferdinand de Brunswick. Cette journée de Bergen valut à la France une mode célèbre, la coiffure à *la Bergen*.

pas; elle est là, si l'on veut, comme un trait caractéristique du moment, comme un point du costume, et je l'aime presque autant que cet œil de poudre sur les cheveux cendrés de miss Harlowe. Non qu'à tout prendre cette inquiétude doive effrayer; au milieu de ces dissonances intérieures, à travers cet état de trouble et de confusion, une lucidité trop réelle apparaît pour qu'on puisse sérieusement être alarmé. Le patient lui-même n'ignore pas, — et cela dans ses plus vives angoisses, — que tôt ou tard il guérira. Ce n'est donc là qu'une crise, mais une crise qui, par l'importance du sujet dont elle a choisi le cœur pour théâtre, mérite qu'on l'étudie. Après avoir tant de fois cherché à trouver Goethe dans Werther, ne sera-t-il pas facile, d'après les lettres qui vont suivre, de reconnaître Werther dans Goethe?

14 septembre.

« Aujourd'hui je suis calme, ce qui n'empêche pas que le serpent ne dorme sous l'herbe. Écoutez-moi, Auguste; j'ai le pressentiment que vous me sauverez d'une affreuse peine; nulle autre femme que vous ne le peut. Merci pour la description que vous me

faites de ce qui vous entoure. Si j'avais seulement une silhouette de vos traits! Que ne puis-je aller à vous! Dernièrement je faisais le voyage, je parcourais l'Allemagne en triste équipage sans regarder à gauche ni à droite. Je me dirigeais en toute hâte vers Copenhague; j'arrivais, j'entrais dans votre chambre; je me précipitais à vos pieds, et je m'écriais tout en larmes : Auguste, c'est moi! — C'était une heure fortunée, car tout cela se passait, comme je vous le raconte, dans ma tête et dans mon cœur. Ce que vous dites de Lilli est très-vrai. Malheureusement, plus je me retire, plus se resserre le lien magique qui m'attache à elle. Je ne puis ni ne veux tout vous dire, ce qui se passe est trop près de moi, je n'ai pas de souvenirs. Ange! votre lettre retentit toujours dans mes oreilles comme la trompette au cœur du guerrier endormi. Plût à Dieu que vos yeux fussent pour moi le bouclier d'Ubald, et m'éclairassent sur la profondeur de ma misère! — Mais laissons cela; il n'est donné qu'au regard de feu du moment de sonder le cœur humain. — Je vous quitte pour aller à table.

» *Après-dîner.* — Tes bonnes paroles ne me sortaient pas de l'esprit, et quelque chose en moi me disait : N'est-ce point un excès d'orgueil de prétendre que cette jeune fille te connaisse et qu'elle t'aime?

toi-même la connais-tu donc bien? et si elle est autre que toi, ne vaut-elle pas mieux? — Auguste, laisse mon silence te dire ce que nulle parole ne saurait exprimer.

» Bonne nuit, Auguste! Aujourd'hui, l'après-midi a été bonne, chose rare! d'autant plus rare, que j'avais à tenir compagnie à deux princesses. — Bonne nuit! — Je veux t'envoyer ainsi mon journal, c'est ce qu'il y a de mieux. — Fais de même pour moi; je hais les lettres, les explications et les discussions. Bonne nuit! C'est pour la troisième fois que je te quitte et reviens sur mes pas; je fais comme les amoureux qui prennent leur chapeau pour se rasseoir. Ah! si tu pouvais huit jours seulement sentir mon cœur sur ton cœur, mon regard dans le tien! Ce que nous voyons ici passe comme l'éclair, et toi seule peux le comprendre.

» Du 15. — Bonjour! Vous ne devinerez jamais ce qui m'occupe : un masque pour le bal de mardi!

» *Après-dîner*. — Je quitte la table pour venir te dire ce qui me trottait par l'esprit dans l'autre pièce, à savoir, que jamais aucune femme ne me fut aussi chère qu'Auguste. — Et mon costume! Ce sera l'ancien costume allemand, noir et jaune, haut-de-chausses, pourpoint, chapeau retroussé avec une

plume. Combien je remercie le ciel de m'envoyer cette poupée pour deux jours, si toutefois cela dure autant!

» *Trois heures et demie.* — Tombé dans l'eau comme je le pressentais ! Mon costume ne peut être prêt, et Lilli ne va point au bal. Je voudrais pouvoir me présenter à toi tel que je suis. Seigneur Dieu! en un pareil changement, toujours le même !

» Du 16. — Des songes presque funestes m'ont inquiété toute la nuit. Ce matin encore, en m'éveillant de bonne heure, j'avais peine à les secouer; sitôt que j'ai vu le soleil, j'ai sauté à bas du lit et me suis promené de long en large dans la chambre; caressé mon cœur si doucement, si doucement ! je me suis senti plus léger, et la conviction m'est venue que je guérirais, et que de moi sortirait encore quelque chose. Bon courage, donc, Auguste! — Ne nous en remettons pas à la vie éternelle; ici encore nous pouvons être heureux, ici encore il me reste à voir Auguste, la seule jeune fille dont le cœur batte vraiment dans mon sein.

» *Trois heures et demie après midi.* — Matinée ouverte et bonne; j'ai fait quelque chose pour Lilli; elle avait du monde, et, comme une espiègle qu'elle est, m'a joué le tour de me pousser, en sortant de

table, au milieu d'un cercle d'étrangers et de connaissances. Je pars à l'instant pour Offenbach, afin de ne pas la rencontrer ce soir au spectacle, demain au concert. J'emporte ma lettre, que je continuerai là-bas.

» *Offenbach, sept heures.* — Chère Auguste ! — me voici encore à cette table où je vous écrivais avant d'aller en Suisse. Un jeune couple, marié seulement depuis huit jours, loge dans la chambre voisine, et j'entends soupirer sur son lit une jeune femme qui languit déjà dans l'espoir si doux d'être bientôt mère. Adieu pour ce soir ; il est nuit, et le Mein brille entre ses rives sombres.

» *Offenbach, dimanche, dix heures du soir.* — Journée pénible et triste : en me levant j'étais bien. J'ai écrit une scène de mon *Faust*, ensuite j'ai perdu deux heures, après quoi je suis allé faire ma cour à une jolie fille dont tes frères t'auront parlé, et qui est bien la plus singulière créature que je connaisse. J'ai mangé, dans une compagnie où je dînais, une douzaine de petits oiseaux, aussi vrai que Dieu les a créés ; puis je me suis promené sur le fleuve en dirigeant moi-même le canot (j'ai la fureur d'appren-

dre à naviguer), puis j'ai joué deux heures au pharaon, et me suis attardé deux heures à converser avec de braves gens, et maintenant me voici à ma table pour te dire bonsoir. Et cependant que d'angoisses et de troubles ! Comment te dire ce que j'éprouvais au milieu de ces distractions? Je n'ai pas cessé de souffrir ; j'étais comme un rat qui a mangé de l'arsenic : il court dans tous les coins, absorbe toute humidité, dévore tout ce qu'il rencontre sur son passage, tandis qu'une flamme intérieure, qu'une ardeur mortelle, inextinguible, lui consume le sang. »

. . . .

VII

La scène de *Faust* dont il parle, ne serait-ce point celle des joyeux compagnons dans la taverne d'Auerbach, où cette idée se trouve reproduite mot pour mot dans la fameuse chanson de rat :

> Als hätte er Liebe im Leibe.

Maintenant est-ce la prose de l'amant que le poëte a rimée, ou l'amant aurait-il, par hasard, fait servir l'inspiration du poëte à ses divagations sentimen-

tales ? Il y a là plus qu'une question de date à éclaircir. Du reste, si jamais grand esprit se montra en déshabillé, c'est à coup sûr Goethe dans ces correspondances; il y a même, dans ces façons de tenir mémoire de ses moindres gestes et d'enregistrer comment, par exemple, le 28 août 1776, étant à Weimar, il lui arriva de sortir le matin par un beau temps et de tuer un canard sauvage; il y a, dans ces préoccupations puériles, moins d'égoïsme que de faiblesse pour la mode du jour. C'était, en effet, l'usage, vers 1775, de se raconter entre soi de pareils badinages, et de s'asseoir à son pupitre pour écrire quel habit on portait au moment de tremper sa plume dans l'encre.

Je reprends mes citations.

« *Lundi* 18. — Mon petit navire attend, nous allons descendre le fleuve. — Splendide matinée ! le brouillard est tombé, tout est frais et lumineux à la ronde. — Et moi je retourne à la ville, je vais reprendre le seau des Danaïdes ! Adieu !

» Je respire librement la fraîche matinée ! Chère Auguste, je le sens, mon cœur finira par s'ouvrir à la vraie volupté, à la vraie souffrance, et tôt ou tard cessera d'être ainsi ballotté, entre le ciel et l'enfer,

sur les vagues de l'imagination et d'une sensibilité extravagante. Chère, écris-moi aussi un journal; il n'est que ce moyen de vaincre cette éternelle distance.

» *Lundi, minuit, Francfort, à ma table.* — Je rentre pour te dire bonsoir. J'ai erré, je me suis étourdi toute la journée. O chère, qu'est-ce donc que la vie de l'homme, et tant de biens qui s'amoncellent à mes pieds, tant d'amour qui m'entoure? — J'ai vu Lilli aujourd'hui après dîner, je l'ai vue au spectacle, et je n'ai pas eu un mot à lui dire, nous ne nous sommes point parlé. Ah! fussé-je délivré de cette angoisse! Et pourtant, Auguste, je tressaille à la seule idée qu'Elle pourrait me devenir indifférente. En attendant, je reste fidèle à mon cœur et laisse faire.

» *Mardi, sept heures du matin.* — Dans les plaisirs et la dissipation! Auguste, je me laisse entraîner, et ne dirige le gouvernail que pour m'empêcher d'engraver, et cependant j'ai engravé et ne puis m'arracher à son influence. Ce matin, le vent souffle pour elle dans mon cœur! — Grande et sévère leçon! — Néanmoins je vais au bal pour l'amour

d'une gracieuse créature, mais simplement, en domino. Lilli n'y vient pas.

» *Trois heures et demie après midi.* — Toujours le même train, poussé par l'oisiveté vers les dominos et les chiffons à travers mille niaiseries. J'ai pourtant bien des choses à te dire encore. Adieu ; je suis un pauvre homme égaré et perdu !

» *Huit heures du soir.* — Je rentre du spectacle, et viens m'habiller pour le bal. — Ah ! chère Auguste, lorsque je relis cette lettre, quelle vie ! Persisterai-je, ou bien dois-je en finir pour toujours ? Et pourtant, chère, lorsque je sens tant de parcelles se détacher de mon cœur, lorsque je vois se détendre cet état convulsif dont ma chétive et folle organisation était la proie, se rasséréner mon coup d'œil, mes relations avec les hommes gagner en sûreté, en force, en étendue, et cela sans que mon être intérieur s'amoindrisse, sans que mon cœur cesse d'être voué pour jamais à l'empire sacré de l'amour, qui peu à peu refoule tout élément étranger par cet esprit de pureté qu'il est lui-même, oh ! alors, je me laisse aller. — Peut-être me trompé-je ! n'importe, je rends grâce à Dieu. Bonne nuit, adieu ! »

VIII

Il n'y a pas à s'y méprendre : la guérison dès longtemps entrevue se déclare cette fois ouvertement. Voilà, certes, une cure habilement conduite. Goethe ne s'arrête pas aux expédients en usage chez les poëtes ordinaires ; dès le premier moment il tranche dans le vif, il a recours aux grands moyens. La dissipation, les voyages, les galanteries faciles, et, çà et là, aux bons moments, l'étude et le travail ; un homme du monde, roué aux intrigues, ne s'en fût pas mieux tiré. Il y a, dans ce joli roman, des contradictions qui me ravissent. Avez-vous jamais vu tant d'exaltation sentimentale, de poésie expansive, se marier à plus d'expérience et de jugement ? Comme il calcule et prévoit tout, comme sa raison n'abdique jamais, et cela même dans ses accès de délire ! Est-ce à dire qu'on doive accuser le poëte de n'être pas de bonne foi ? Non pas, c'est un des rares priviléges de cette organisation puissante, que l'homme et le poëte, loin de s'exclure, s'aident l'un l'autre et se complètent. Et c'est pourquoi, dans certaines occasions difficiles, celle-ci par exemple,

quand un poëte ordinaire eût chanté, lui agit. La lettre qui suit constate un dernier progrès dans la guérison :

« J'ai passé la nuit au bal, et n'ai dansé que deux menuets, occupé que j'étais à tenir compagnie à une aimable personne qui toussait. Si je te disais mes relations nouvelles avec les plus douces, les plus nobles âmes féminines; si je pouvais, de vive voix! Non, quand je pourrais, je ne l'oserais, et tu n'y tiendrais pas. Moi aussi j'aurais succombé, si tout s'écroulait à la fois, et si la nature, dans sa prévoyance économe, n'avait soin de nous administrer chaque jour quelque grain d'oubli. Il est maintenant huit heures; j'ai dormi jusqu'à une heure, j'ai dîné, pris quelques soins, je me suis habillé, présenté au prince de Meiningen, j'ai été à la promenade, au spectacle, dit sept mots à Lilli, et me voici. *Addio!* »

Cette lettre est la dernière où le nom de Lilli soit prononcé ; déjà sa résolution était prise de se rendre à Weimar. Le jeune couple grand-ducal devait l'emmener à son retour de Carlsbad. Lui-même a pris soin d'expliquer les raisons qui le déterminèrent à cette époque. « J'avais reçu de ce côté tant d'ac-

cueil et de prévenances, écrit-il dans ses mémoires, que je gardais à Leurs Altesses une reconnaissance qui tenait presque de la passion. L'attachement que j'avais conçu dès l'abord pour le grand-duc, mon culte pour la princesse, que je connaissais dès longtemps, bien que seulement de vue ; mon désir de nouer des relations amicales avec Wieland, qui s'était conduit à mon égard d'une si noble manière, et de régulariser en temps et lieu mes désordres, moitié volontaires, moitié occasionnés par les circonstances : c'étaient là des motifs irrésistibles et faits pour agir même sur un jeune homme ayant le cœur libre. Mais, à cette époque, j'en étais venu à cette extrémité, qu'il me fallait fuir Lilli d'une manière ou de l'autre, soit pour me diriger vers le sud, où les récits de mon père me représentaient chaque jour le plus beau ciel de la nature et des arts, soit pour me rendre dans le nord, où m'attirait un si glorieux cercle d'hommes éminents. »

IX

Ainsi s'éteignit cet amour, sans rien tenir de ce que le monde en attendait, bien qu'au sens de Goethe

il eût donné peut-être davantage, puisqu'il en résulta pour lui un centre d'activité plus solide et plus invulnérable.

On ne saurait nier que ce penchant de Goethe à s'appuyer sur la réalité ne lui ait considérablement profité dans ses œuvres. C'est à cette tendance qu'il doit l'ordre de son esprit, la mesure de ses productions, et, comme il le dit lui-même, sans elle il risquait de se perdre. Qu'il eût touché au but en épousant Lilli ou qu'il l'eût dépassé, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de discuter. Quoi qu'il en soit, il arriva à ces fraîches amours ce qui arrive à tant d'autres, qui s'en vont, nobles tiges dispersées par les vents de l'existence, porter ici et là, celle-ci dans un poëme ou dans un drame, celle-là dans les soins prosaïques du ménage, des germes chauffés au soleil d'une première passion. Lilli se maria quelque temps après à M. de Türkheim, à Strasbourg, et mourut en 1815, le 6 mai. J'ai beau chercher dans les poésies de Goethe, je n'y trouve nul écho de cette mort. Il semble pourtant qu'une pensée mélancolique, une larme donnée à travers le temps à cette fraîche créature qu'il avait tant aimée ou cru aimer, eût bien fait dans le cycle des poésies assez nombreuses qu'elle lui inspira; mais Goethe n'était pas l'homme des émotions rétrospec-

tives : d'ailleurs, à l'époque où Lilli mourut, la Suléika du *Divan* accaparait tous les trésors de son imagination.

X

Goethe arriva à Weimar en novembre 1775. Ici commence une vie nouvelle; les amitiés illustres se le disputent; on le visite, on l'entoure, on le choie, on l'accable d'honneurs et de prévenances; Charles-Auguste surtout ne le quitte plus un seul instant [1]; c'est un engouement, un fanatisme dont rien n'approche. Le nouveau Jupiter prend possession de son olympe, et dans cet inextinguible hourra qui l'accueille à la table grand-ducale, transformée pour un jour en banquet des dieux, ses sensations antérieures s'émoussent et disparaissent. Lilli, Auguste, il oublie tout et s'oublie lui-même; à peine s'il trouve le

1. Ce passage d'une lettre de Wieland à Merck (26 janvier 1775) donnera une idée de cet empressement : « Goethe est fixé ici à tout jamais ; Charles-Auguste ne peut plus faire un pas sans lui. La cour, ou plutôt sa liaison avec le grand-duc, lui fait perdre un temps regrettable ; et cependant, avec ce merveilleux homme de Dieu, rien n'est perdu. » Voir *l'Essai sur Goethe*, en tête de notre traduction de *Faust*.

temps, entre deux coupes de nectar, de laisser tomber de sa plume ces lignes empreintes de ce trouble divin assez commun aux mortels qui se transfigurent :

Weimar, 11 février 1776.

« Puisses-tu, chère Auguste, interpréter mon silence ! Je ne puis, je ne puis rien dire ! »

XI

La crise fut si violente, qu'elle faillit lui coûter la vie; quelques jours après avoir écrit ce billet, il tomba malade, et peu s'en fallut que la céleste mue ne s'accomplit chez lui plus radicalement qu'il ne le souhaitait. Cette maladie fut le coup de tonnerre après l'orage; elle changea la température, jusque-là inégale, et décida le beau, le calme, le ciel bleu sur lequel les nuages ne devaient plus que glisser. Une fois en convalescence, il songe à rentrer dans la vie, mais sous d'autres conditions. Aux désordres, aux vicissitudes d'une existence de jeune homme livrée à tous les vents qui passent, va succéder la méthode et l'économie domestique. Désormais le sentiment

du bien-être et des relations commodes régnera dans son cœur à la place que les passions ont essayé d'occuper. C'est plaisir de le voir s'installer dans la jolie villa au bord de l'Ilm, qu'il tient de l'amitié de Charles-Auguste. Il dessine lui-même son jardin, arrange ses bancs de gazon *pour que le repos y descende sur son âme,* et le soir, assis devant sa porte, écoute les *oiseaux lui chanter quelque chose.* Peu à peu sa correspondance avec la comtesse Auguste se renoue, et l'homme heureux, l'homme qui a trouvé le chemin de la quiétude, vous apparaît à tout instant dans ces mille riens dont abonde ce journal, qui désormais raconte plus qu'il ne discute.

28 août 1776.

« Bonjour, Auguste. Ma première pensée, en sautant du lit, est pour toi. Une belle et riche matinée, mais fraîche; le soleil donne déjà sur mes prés. — La rosée flotte encore sur l'eau. Cher ange! pourquoi faut-il que nous vivions si éloignés l'un de l'autre? Je m'en vais jusqu'à la rivière, voir s'il y a moyen de tirer quelques canards sauvages.

» *Vers midi.* — Je me suis attardé à la chasse;

j'ai surpris un canard. Je ne suis rentré que tout à l'heure, dans le mouvement de la journée, et maintenant me voilà complétement désœuvré jusqu'à demain. Adieu, cependant.

» *Quatre heures après midi.* — J'attends Wieland, sa femme et ses enfants. J'ai pensé beaucoup à toi aujourd'hui.

» *Sept heures du soir.* — Ils me quittent à l'instant, — et maintenant plus rien. — Dieu soit loué! un jour où je n'ai rien écrit, rien pensé, où je me suis laissé aller aux seules impressions de mes sens! »

Ainsi se prolonge quelque temps encore cette correspondance, où Goethe continua d'enregistrer jour par jour, heure par heure, toutes les sensations, tous les accidents de cette existence dont il écoutait les moindres pulsations, comme on ferait du mécanisme d'une montre. Cependant, vers l'époque du second voyage en Suisse, qu'il entreprit dans la compagnie de Charles-Auguste, une ombre vint offusquer ces relations jusque-là tout idéales. La manière un peu dégagée dont Léopold Stolberg en usa avec le grand-duc de Weimar (sur le chapitre de son grand-duc, Goethe n'admettait pas la plaisanterie) amena chez le poëte, susceptible au dernier degré, une

réserve qui devait dégénérer en froideur. Peu à peu la correspondance se ralentit, et les relations finirent par devenir si rares, qu'à dater du voyage dont nous parlons on en perd la trace; quelques lignes en 78, quelques lignes encore en 80, un signe de vie en 82, puis, plus rien. Là s'arrêtent les rapports de Goethe avec la comtesse Auguste, pour ne se renouer que quarante ans plus tard. Mais n'anticipons pas sur les événements, et tâchons d'éclaircir les motifs qui séparent, dans la maturité de l'âge et de la vie, ces deux grandes âmes, instinctivement portées l'une vers l'autre, et dont les sympathies refoulées, mais non mortes, auraient encore à dire leur dernier mot dans une occasion bien solennelle.

XII

Et d'abord, sans trop creuser le fond des choses, les mille occupations nouvelles qui sollicitèrent tout à coup l'activité de Goethe ne devaient plus beaucoup lui permettre de s'oublier ainsi à tout moment dans les aimables causeries d'une correspondance féminine. Au milieu de tant d'affaires auxquelles sa nature, à coup sûr, pouvait suffire, mais dont la vie qu'il me-

nait à Francfort ne lui avait nullement donné l'expérience, c'en était assez pour lui que de se reconnaître. Avec cette correspondance se relâchèrent tous les liens qui l'attachaient à la famille Stolberg. Un manque de parole de Frédéric-Léopold au grand-duc de Weimar commença, nous l'avons dit, à l'indisposer contre les deux frères, dont celui-ci, le plus jeune, était son favori. Le grand-duc Charles-Auguste, alors occupé à former autour de lui ce groupe d'esprits distingués, dont son règne s'honore, avait offert au comte Léopold de prendre du service à sa cour. Léopold, flatté des avances du prince, s'engagea ; puis, détourné par je ne sais quelles représentations acrimonieuses du vieux Klopstock, qui prétendait craindre pour son élève le séjour de Weimar, il changea brusquement d'opinion, et ne prit même pas la peine de motiver son refus. C'en était assez pour que Goethe, inexorable sur l'étiquette (et il y avait plus ici qu'un manque d'étiquette), ne lui pardonnât jamais. D'ailleurs, si on l'a remarqué, les relations qui existaient entre lui et les frères Stolberg n'avaient rien de bien sentimental. Nés aux deux extrémités de l'Allemagne, des affinités intellectuelles furent le seul mobile qui les rapprocha.

Il n'y eut rien, dans cet attachement de passage,

dans cette liaison de plaisir et de mode, rien de cette estime raisonnée, de cette habitude de vivre ensemble, qui fondent la vraie amitié. Goethe et les Stolberg s'étaient rencontrés, non connus. Aussi s'explique-t-on sans peine comment, en les perdant de vue, Goethe les relégua au second plan de ses souvenirs, un peu dans le fond du tableau dont la jeune cour de Weimar occupait le devant. De leur côté, les Stolberg en firent autant. Christian, devenu bailli à Tremsbüttel, Frédéric-Léopold, aussi dans les emplois, l'un et l'autre avaient dit adieu aux rêves de jeunesse. Pour la comtesse Auguste, elle continua de vivre de la vie de famille, et, vers trente ans, épousa son beau-frère, le comte Andréas-Pierre de Bernstorff, alors veuf de la sœur aînée. — En 1788, Léopold Stolberg perdit sa femme, après six ans de mariage, et cette mort porta toutes ses idées vers la dévotion. Après une jeunesse orageuse et quelque peu relâchée, Léopold avait trouvé le calme dans cette union avec une noble et excellente personne qu'il adorait; cette alliance une fois rompue, la fougue de sa nature se réveilla, et, comme il arrive presque toujours, se tourna vers d'autres fins extrêmes. Ses idées devinrent dogmatiques, et peu à peu il inclina au catholicisme, qu'il finit par em-

brasser avec une ardeur de prosélyte dont toute l'Allemagne fut émue. Une pareille conduite ne pouvait que déplaire à ses amis, qui ne tardèrent pas d'accueillir, avec toutes sortes de sarcasmes, les tendances ultramontaines de leur ancien compagnon de plaisir. Je trouve dans la correspondance de Goethe avec Schiller, ainsi que dans le *Xenies*, petit recueil de satires et de bons mots qu'ils décochèrent en commun contre les travers de leur temps, — littéraires et autres, — plus d'une allusion mordante aux circonstances, plus d'un grêlon perdu de cette averse épigrammatique. Goethe haïssait trop ouvertement le mysticisme pour ne pas condamner dans l'âme toute espèce de tentatives faites de ce côté.

Cependant, autant qu'il le put, il se tint éloigné de la querelle. Quelques lignes égarées dans l'ensemble de ses poésies [1], et dont on ne saisit le sens qu'à la condition de se reporter vers les débats théologiques de cette époque, prouvent seulement à quel point lui répugnaient toutes ces controverses, qui ne servent qu'à fomenter les animosités et la discorde. Du reste, il observa sa règle de conduite ordi-

1. Voir la pièce intitulée *Voss contra Stolberg*.

naire, qui consistait à laisser faire et dire, et à méditer silencieusement sur ce qui se passait. Religion ou politique, il avait, à l'égard de toute polémique violente, une passivité dont il ne se départait pas. Alors, comme aujourd'hui, les hommes du mouvement, de la presse quotidienne, comme on dit, lui faisaient un crime de son indifférence. Lui, qui doutait de tout, hormis de la raison humaine et de l'art, retournait en souriant à son œuvre, à cet Alhambra merveilleux qu'il construisait à distance des orages du siècle, et s'occupait, — tandis que les autres s'entre-déchiraient,—à creuser, pour les mille sources jaillissantes de sa fantaisie, des lits de cailloux fins sous des bosquets de myrtes et de lauriers-roses.

La famille Stolberg, originaire du Holstein, appartenait à ce protestantisme austère et rigoriste du nord de l'Allemagne; on comprend dès lors quel coup dut lui porter la conversion éclatante de l'un de ses principaux membres au catholicisme. Cependant, si cruelle que fût cette épreuve, dont le scandale s'était emparé, la famille en ressentit moins d'indignation que de tristesse; on raconte même qu'une sœur de Frédéric-Léopold suivit l'impulsion donnée et se fit catholique, pensant, dans son fraternel entraînement, qu'une religion que son frère bien-aimé

s'était choisie devait avoir pour elle des trésors de grâce et de consolations que les autres ignorent. Mais le sens protestant du Holstein ne tarda pas à reprendre ses droits, et quinze jours s'étaient à peine écoulés depuis sa conversion, que la catéchumène irrésolue revenait à son ancienne croyance. Il y eut un moment où les querelles de religion semblèrent revivre. Le vieux protestantisme, mis en émoi par de nombreuses et de solennelles défections, releva la tête pour se défendre, et plus grandissait chez les uns cette fièvre de conversion, plus les autres jetaient feu et flammes. Vainement Goethe essaya de rétablir la paix entre les deux partis en s'écriant que, dans le royaume de l'autre monde, il y avait plus d'une province. Ces belles paroles, que nous retrouverons tout à l'heure dans sa dernière lettre à la comtesse Auguste, loin de calmer les esprits, suscitèrent chez les partisans de l'orthodoxie les réclamations les plus vives. L'impulsion était donnée, et pendant quelque temps les passions religieuses occupèrent à elles seules cet enthousiasme que les sentiments de nationalité devaient, avec plus de raison, enflammer peu après. Comme on pense, dans ce conflit universel, Goethe eut plus d'un assaut à soutenir ; sa répugnance insurmontable à se mêler à

tout débat de ce genre, l'attitude froide et réservée qu'il affectait, son ironique indifférence, finirent par lui valoir les attaques des deux partis. Ce que voyant, il n'en devint que plus impassible et n'eut pas même l air de s'en apercevoir, un peu semblable au commandant de cette forteresse construite au dernier pic du *Jungfrau,* et qui, tandis qu'on le bombardait de la vallée, laissait faire, bien certain que l'orage ne monterait pas jusqu'à lui. Plus d'une épigramme ayant trait à cette époque, et qu'il décochait d'en haut, comme on décharge par intervalles sa carabine sur un ennemi impuissant, prouve toutefois que, s'il se tint à l'écart des petites passions du moment, il n'en comprenait pas moins bien le fond de la question. Je citerai entre autres ce quatrain, composé évidemment pour la circonstance :

« Attachez-vous à suivre la voix sacrée de la vérité, et vous ne tromperez jamais ni vous ni les autres. Certaine dévotion laisse vivre le faux, et voilà pourquoi je la hais. »

Et celui-ci, où reparaît, sous le ton du badinage, cette espèce de culte qu'il professait partout pour la jeunesse et la santé :

« Si quelque jolie fillette veut bien prendre souci

de mon salut, son tendre cœur est déjà voué à l'amour. Quant aux remontrances que la veuve d'un prêtre me débite du coin de son poêle, je n'y vois que vanité et chaos. — Je n'ai que faire de vos recommandations auprès du Sauveur, l'homme sain le connaît mieux que les malades. »

XIII

Cependant, en présence de la démarche de Stolberg, son impassibilité ordinaire perdit un moment contenance. Il faut croire que cette conversion lui causa quelque douleur, qu'il en fut même affecté aussi vivement qu'il pouvait l'être. Un soir, dans une société d'Iéna, les dames, qui venaient de lire l'*Histoire de l'Eglise*, de Stolberg, lui demandèrent son opinion sur cet ouvrage alors en vogue. Goethe fronça le sourcil dès qu'on le mit sur ce chapitre, et finit par donner pour toute explication qu'il fallait se méfier de semblables livres, bons seulement à fausser le jugement en matière divine et humaine, et à vous inspirer des préventions qui, le plus souvent, influaient sur les plus simples actes de l'existence; que, du reste, pour lui, il en avait horreur. On raconte

qu'après cette sortie, qui avait paru lui coûter beaucoup, il devint morose et taciturne, et que, bien qu'il se trouvât au milieu d'un cercle de femmes spirituelles et causant volontiers, il n'y eut plus moyen, tout le reste de la soirée, de tirer de lui autre chose que des monosyllabes.

Du reste, cette amertume de cœur survécut chez lui aux événements. En 1820, l'impression subsistait encore assez vive pour lui dicter ces lignes, qu'il écrivait dans un de ses moments de retour sur le passé :

« La querelle entre Voss et Stolberg me toucha sensiblement, et donna lieu pour moi à plus d'une réflexion. — Il arrive dans la vie qu'après vingt ans de mariage, un couple, en secret désuni, demande la séparation, et chacun de s'écrier alors : « D'où vient » que vous avez patienté si longtemps, et pourquoi » ne point patienter encore jusqu'à la fin ? » Cependant un tel reproche est ce qu'il y a de plus injuste. Quiconque a pris la peine de peser dans toute sa valeur la condition grave et digne que le mariage constitue dans une société moralement organisée, avouera combien c'est une chose dangereuse de se démettre d'une semblable dignité, et se posera cette question,

à savoir s'il ne vaut pas mieux se résigner aux désagréments du jour et prendre son parti sur les tribulations qu'on est, la plupart du temps, en état de supporter, que de brusquer un dénoûment qui, après tout, s'offrira de lui-même en désespoir de cause. Ces liens formés dans les premiers beaux jours, dans ces jours qui se développent riches d'espérances, ces liens-là sont absolus. On n'entrevoit alors, ni pour le moment ni pour l'éternité, aucun sujet possible de discorde. Ce premier engagement se place bien plus haut qu'une alliance contractée à l'autel entre deux amoureux, car il est pur et ne se hausse sur aucun désir dont la satisfaction laisse craindre un pas en arrière; et voilà ce qui fait qu'il semble impossible qu'on renonce jamais à une affection de jeunesse, même lorsque de menaçantes différences se déclarent et reviennent à la charge pour la battre en brèche.

» Quand on réfléchit à la situation de Voss vis-à-vis de Stolberg, il est impossible de ne pas être frappé d'une différence telle qu'elle ne permet pas d'espérer la moindre égalité dans les relations. Deux frères, jeunes patriciens qui se font remarquer au café des étudiants par la richesse du service et de la bonne chère, derrière qui se meut en sens divers toute une

lignée d'aïeux, comment imaginer qu'un brave et rude autochthone, isolé de toute coterie, puisse former avec eux une liaison durable ? Des deux côtés, les rapports sont précaires; une certaine libéralité de jeunesse et de cœur, jointe à de mutuelles tendances esthétiques, les rassemble sans les unir ; car qu'est-ce qu'une communauté de poésie et de pensée contre des idiotismes innés, contre des différences dans la manière de vivre et la condition? »

Voss n'est-il pas un peu mis ici pour Goethe lui-même ? Cette amitié de jeunesse, ces incompatibilités tardives, comme aussi la différence de rang et de fortune, tout cela ne rappelle-t-il pas la position du jeune Wolfgang vis-à-vis des comtes Stolberg lors du premier voyage en Suisse ? L'identité des circonstances est remarquable, d'autant plus que le passage en question coïncide parfaitement avec un autre, écrit plus de quinze ans auparavant, et dans lequel il disait, en parlant cette fois de lui-même :

« La conversion publique de Stolberg au culte catholique brisa les plus beaux liens antérieurement noués. Quant à moi, je n'y perdis rien, mes rapports d'intimité avec lui ayant dès longtemps dégénéré en une bienveillance banale. Je m'étais senti de bonne

heure, à son égard, une de ces franches inclinations qu'on a pour un homme vaillant, aimant et digne d'être aimé. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il ne saurait jamais s'appuyer sur lui-même et finis par être convaincu qu'il cherchait, en dehors du centre de mon activité, son repos et son salut. Aussi l'événement n'eut-il pas de quoi me surprendre : depuis longtemps je le regardais comme un véritable catholique, et, en effet, il l'était par ses idées, par ses démarches, par son entourage; de la sorte j'envisageais d'avance avec calme le tumulte qui devait finir par jaillir de la manifestation ultérieure de nos secrets malentendus. »

XIV

Quant à la comtesse Auguste, il conserva d'elle, jusqu'à la fin, un souvenir plein de respect, mais trop intimement lié à certaines circonstances de jeunesse pour qu'il ne s'y mêlât point quelque amertume à mesure qu'il avançait en âge. Elle, de son côté, ne se démentit pas dans son affection. Elle était de ces âmes pieuses pour lesquelles un premier sentiment reste sacré. Nous avons vu dans Auguste l'espiègle

jeune fille, l'aimable enfant inspirant, sans le vouloir, une passion tout idéale dont elle accepte gaiement l'hommage sans fol empressement ni pruderie, en personne d'esprit et de cœur; nous voudrions maintenant montrer chez elle la femme austère, la puritaine qu'un soin religieux préoccupe. Quelques passages d'une lettre de madame de Binzer, que la comtesse Auguste devait plus tard instituer dépositaire de sa correspondance avec Goethe, indiqueront ici, mieux que nous ne pourrions le faire, certains reliefs de cette noble figure de matrone, affable et souriante en son rigorisme.

« J'ai passé, hier, la soirée chez la vieille comtesse Bernstorff (Kiel, 28 mai 1830). Décidément, je ne saurais voir cette femme sans éprouver un sentiment de respect et de vénération profonde. Quelle noblesse et quelle dignité sur ce visage que le temps a pu flétrir, mais dont il n'enlèvera jamais le caractère auguste ! Que de bienveillance et d'aimable résignation sur ce front couronné d'épaisses boucles de cheveux blancs ! La comtesse est petite ; mais tant de dignité, d'élévation respire dans son air ! Sa simplicité surtout, sa douceur angélique, me ravissent. Je ne saurais dire combien j'ai en moi de sympathie

pour ces natures délicatement pieuses, qui, sous les dehors de la plus discrète tolérance, n'en conservent pas moins dans l'âme d'inébranlables convictions, qui mettraient plutôt en doute la renaissance des fleurs au printemps que la résurrection au dernier jour, et qui, laissant de côté toutes ces nuances frivoles dont nous nous payons, ne reconnaissent en fin de compte que deux choses, le bien et le mal, l'honnête et le déshonnête. Bien loin de blâmer à tout propos, elles travaillent à convertir chacun, car c'est pour elles une affaire de cœur de chercher à procurer aux autres la paix profonde dont elles jouissent. Nul malheur ne les abat, nulle perte ne les décourage. Ce que ce monde leur refuse, elles espèrent le retrouver dans l'autre, et n'aperçoivent au delà des portes funèbres du tombeau qu'un royaume divin plein de joie infinie où il y a place pour tous, et où elles voudraient tout entraîner avec elles. La vieille comtesse a dans sa manière de s'exprimer une certaine solennité qu'on serait parfois tenté de prendre pour du pédantisme; mais ce ton de réserve absolue, cette façon de se tenir en garde contre toute vivacité inopportune, sont des particularités essentielles que je ne saurais oublier dans ce portrait. — J'aurai toujours devant les yeux ses

beaux cheveux blancs argentés par l'âge, et ce noble front qui semble déjà ne plus donner asile aux émotions terrestres... »

On conçoit, d'après cela, que de cruels mécomptes attendaient dans la vie cette femme, ardente amie non moins que zélée protestante, et suivant, du fond de sa croyance austère et puritaine, Goethe pas à pas dans son développement intellectuel. Il suffit de parcourir l'œuvre de ce génie superbe, en lutte ouverte avec toute espèce d'autorité hiératique, et qui haïrait Dieu s'il le lui fallait voir sous le dogme d'une religion, pour sentir dans quelles perplexités, dans quelles angoisses dut tomber à son sujet une âme dévotement préoccupée du souci de l'éternité. Et sans aller chercher bien loin nos exemples, quel sens pouvaient avoir aux yeux de l'épouse fidèle *les Affinités électives;* de la protestante scrupuleusement attachée aux principes de la Bible, tant d'autres pièces qu'en dehors du point de vue philosophique on prendrait pour des défis jetés par l'impiété et l'athéisme ? Se figure-t-on l'amertume que doit endurer une âme sincèrement vouée aux pratiques de la religion en voyant à ses côtés un être qu'elle affectionne, se damner de gaieté de cœur ? A l'aspect de ce vieil-

lard qui marchait ainsi vers l'éternité la tête haute et le cœur libre, gardant jusqu'à la fin son franc parler sur tout et ne reniant rien, la noble amie eut peur. Tant de raison aux portes du sépulcre l'épouvanta; il est des moments où le calme d'un esprit fort peut être pris pour du vertige. Auguste tremblait pour l'âme de Wolfgang. Vingt fois elle fut tentée de lui venir en aide au bord de l'abîme, de lui jeter du fond de sa retraite une de ces paroles que la voix dit à Saul sur le chemin de Damas; mais je ne sais quelle crainte de voir sa démarche mal interprétée l'avait toujours retenue. A la fin, cependant, son trouble augmente, elle songe au remords qui pèserait sur elle si l'avertissement arrivait trop tard, et sa conscience, assumant charge d'âme, lui dicte cette lettre qu'elle adresse à Goethe.

LA COMTESSE BERNSTORFF A GOETHE

Bordesholm, 15 octobre 1822.

« Reconnaîtriez-vous, si je ne me nommais, les traits du passé, cette voix qui vous était jadis si bien venue? Eh bien, oui, c'est moi, Auguste, la sœur des deux Stolberg si tendrement chéris, si amèrement

pleurés et regrettés. Ah ! que ne peuvent-ils du sein de leur séjour de paix, de ce monde où il leur est donné de contempler Celui auquel ils n'ont pas cessé de croire ici-bas, que ne peuvent-ils se joindre à moi pour vous dire : « Cher, cher Goethe, tournez-vous » enfin vers Celui qui se laisse si volontiers trouver, » croyez en Celui en qui nous avons cru tant que » notre vie a duré ! » Et ils ajouteraient encore, les bienheureux : « que nous contemplons désormais; » et moi je dis : qui est la vie de ma vie, la lumière de mes sombres jours, qui fut pour nous trois le sentier, la vérité, la vie, notre maître et notre Dieu ! Je laisse encore parler mes frères, qui exprimèrent ce vœu si souvent avec moi : « Cher, cher Goethe, » l'ami de notre jeunesse, jouissez, vous aussi, de » ces biens qui, déjà sur la terre, étaient notre par- » tage, l'amour, l'espérance, la foi. » Et ils ajouteraient les bienheureux : « La science et la paix éter- » nelle vous attendent ici. » Pour moi, je ne vis encore que dans l'espérance de cet avenir; bienheureuse espérance, tellement passée chez moi à l'état de certitude, que j'ai peine à apaiser le désir immense qui m'y porte. — Je relisais, ces jours derniers, toutes vos lettres, *the songs of other times*; la harpe de Selma résonnait à mes oreilles, je vous retrou-

vais bon pour la petite Stolberg, et moi aussi je vous aimais du fond de mon cœur. — Non, tout cela ne doit pas périr, mais vivre dans l'éternité; notre amitié, fleur de notre jeunesse, aura ses fruits dans l'éternité. Je l'ai souvent pensé, et cette idée m'est revenue en relisant la dernière de vos lettres. Dans une de vos lettres, vous me demandiez de *vous sauver*; je n'ignore pas aujourd'hui combien peu valent mes propres forces, mais je vous en supplie ingénument, vous-même sauvez-vous. N'est-il pas vrai que votre demande d'autrefois me donne quelque droit à cette demande? Je vous en prie, entendez dans mes paroles la voix de mes frères qui vous aimaient si tendrement. Il est un vœu qui me tient à cœur, un vœu dès longtemps exprimé, et dont j'ai bien des fois voulu vous faire part, ô Goethe, cher Goethe; renoncez à tout ce que ce monde a de petit, de vain, d'insuffisant; tournez vers l'Éternel vos regards et votre âme! Il vous a été beaucoup donné, beaucoup confié; quel crève-cœur ç'a été pour moi bien souvent de vous voir si facilement nuire aux autres dans vos écrits! — Oh! revenez au bien tandis qu'il en est temps encore. Implorez une assistance plus haute, et, je vous le dis, aussi vrai que Dieu existe, elle ne vous fera point défaut. — Il me semblait que je ne

serais pas morte tranquille sans avoir répandu mon âme dans le sein de l'ami de ma jeunesse, et maintenant je crois que je m'endormirai plus doucement lorsque mon heure sonnera. — Ce ne sont pas les années seulement, mais aussi d'indicibles souffrances qui ont blanchi ma tête avant le temps. Cependant jamais n'a chancelé une minute ma confiance en Dieu, mon amour ardent pour mon Sauveur. — A chaque fléau qui m'atteignait, j'entendais une voix s'écrier du fond de mon être : Dieu fait tout pour le mieux. — Le Dieu de ma jeunesse est resté le Dieu de mes vieux jours. Autrefois, quand nous nous écrivions, j'étais la plus heureuse créature qui fût sur la terre. Riche par mes parents, adorée des meilleurs des frères, plus tard la compagne bien-aimée de l'époux de mon cœur! — Mais, hélas! quelles épreuves m'attendaient? le seul enfant auquel j'ai donné la vie, un garçon de quatre ans, mon amour, mon orgueil de mère, — puis-je dire que je le perdis? Ce qui fut un gain pour lui, mon cœur maternel n'a jamais pu le regarder comme une perte : il gagna le ciel; pour moi seule fut la douleur, et, dans l'excès de ma souffrance, je remerciai Dieu. — Plus tard, je perdis mon mari; oh! ce fut là un coup affreux, une douleur à laquelle rien ne se compare. Cepen-

dant mes frères me restaient. O mes nobles frères, chéris au delà de toute expression! un torrent m'emporta le plus jeune et brisa pour l'avenir l'organisation jeune encore de l'aîné. Cette perte cruelle suivit l'autre de si près, que je me sentis comme veuve une seconde fois. Même en mon désespoir je bénis Dieu, qui me les rendra tous dans son royaume, frères, époux, amis, enfant. Goethe, cher Goethe, faites aussi que j'emporte avec moi l'espérance de vous y retrouver. Encore une fois, je vous en supplie, vous ne repousserez pas celle que vous nommiez jadis une amie, une sœur. Je vous en supplie, éprouvez à quel point le Seigneur est bon et miséricordieux, et quelle joie attend celui qui se confie à Lui.

» Je désire que ceci reste entre vous et moi. — Me répondrez-vous? Je voudrais bien savoir où vous êtes, ce que vous faites. Je vis pour la plupart du temps retirée à la campagne. Ma chère nièce, la fille de mon plus jeune frère, est auprès de moi. Elle a treize ans; c'est mon amour et mon bonheur. Je vous tends la main; votre souvenir ne s'est jamais éteint en moi, et mon intérêt pour vous reste le même. Je fais des vœux pour votre vrai bonheur, et, tant que je vivrai, ne cesserai de prier pour vous. Fasse le

ciel que votre âme s'unisse à la mienne ! Mon Sauveur est aussi le vôtre; en dehors de Lui, il n'y a ni salut ni félicité. Vous souviendrez-vous encore de moi ? Je vous en prie, écrivez-moi deux mots. »

Puis en post-scriptum :

« Après être resté quelque temps sans m'écrire, vous me demandiez autrefois, dans une de vos lettres, de *renouer le fil de notre amitié*, ajoutant qu'il n'y avait qu'une femme pour s'acquitter d'un pareil emploi. Eh bien, le voilà renoué, ce fil, ô Dieu ! et puisse-t-il s'étendre jusque dans l'éternité ! — Adieu donc, et ne méconnaissez pas mes intentions. »

XV

Voici maintenant quelle fut la réponse de Goethe :

« J'ai été sensiblement ému de recevoir un si doux souvenir de l'ancienne amie de mon cœur, dont mes yeux n'ont jamais vu les traits, et cependant j'hésite et ne sais ce que je dois répondre. Permettez-moi de rester dans la généralité, puisque les conditions particulières nous sont réciproquement inconnues.

» Vivre longuement, c'est survivre à beaucoup, aux amis, aux ennemis, aux indifférents, survivre aux royaumes, aux cités, même aux bois, même aux arbres que nous avons semés et plantés dans notre enfance. Nous nous survivons à nous-mêmes, et célébrons avec reconnaissance les moindres facultés qui nous restent du corps et de l'esprit. Tous ces biens périssables nous captivent, et, pour peu que nous ayons toujours devant les yeux l'élément éternel, le temps qui passe n'a plus prise sur nous. Vis-à-vis de moi-même et des autres, mes intentions ont toujours été droites, et, dans tous les actes de mon existence, je n'ai jamais cessé de regarder là-haut. Vous et les vôtres en avez fait autant. Continuons de la sorte aussi longtemps que la clarté nous luit; pour les autres, un soleil aussi se lèvera; le jour viendra pour eux de s'y produire et de nous éclairer à leur tour.

» Croyez-moi, sur le chapitre de l'avenir restons sans inquiétude ! *Dans le royaume de notre père, il y a plus d'une province*, et lui, qui nous accorde sur la terre une hospitalité si douce, aura certainement pourvu à ce que là-bas tout soit bien. Peut-être alors nous sera-t-il donné, ce qui, jusqu'à présent, nous a manqué, de nous voir face à face, et par là de nous

aimer plus foncièrement encore. Souvenez-vous de moi en pleine confiance.

» Ce qui précède était écrit peu de temps après le reçu de votre chère lettre, mais je n'osais vous l'envoyer, me rappelant avoir jadis, par une manifestation semblable, offensé bien contre mon gré, vos nobles et dignes frères. Cependant, comme je relève aujourd'hui d'une maladie grave et reviens à la vie, je vous l'adresse, afin qu'elle vous annonce directement que le Tout-Puissant m'accorde encore de contempler la lumière de son divin soleil. Je fais des vœux pour qu'à vous aussi le jour soit favorable, et que vous vous souveniez de moi avec tendresse, comme, de mon côté, je n'oublierai jamais ce temps dans lequel agissait, encore réuni, ce qui, plus tard, devait se séparer.

» Puisse tout se retrouver dans le sein du Père tout-aimant !

» Votre sincèrement affectionné,

» Goethe.

» Weimar, 17 avril 1823. »

XVI

Cette réponse, où la dignité humaine touche en certains endroits à l'onction religieuse, est le plus bel hommage que Goethe pût rendre à la mémoire de ses relations avec la comtesse. En effet, quiconque a pénétré un peu avant dans les secrets de cette organisation indomptable, quiconque n'ignore pas à quel point lui répugnaient les professions de foi de toute espèce, s'étonnera de la déférence, je dirai presque de la grâce avec laquelle il accepte la discussion. Évidemment, un prêtre n'en eut jamais tant obtenu, et nous devons voir là un des miracles qu'il attribue quelque part à ce don de faiblesse divine dont le mysticisme fait honneur aux femmes. Cependant, on l'aura remarqué, la politesse n'exclut pas les réserves, et si, d'un côté, il veut bien imposer silence, en faveur des circonstances, à l'esprit de révolte, à ces rumeurs prométhéennes qui grondent en lui chaque fois que la question métaphysique est agitée, de l'autre il n'accorde rien. Point de réticence, point de sarcasme ni de blasphème, mais aussi point de concession.

Sa lettre est un chef-d'œuvre de diplomatie et de goût, et le dernier trait, *espérons qu'il nous sera donné de nous voir enfin là-bas*, en ramenant par une allusion ingénieuse le ton de plaisanterie en si grave sujet, éloigne adroitement toute prétention au dogmatisme, laisse aux choses je ne sais quoi de superficiel qui maintient les positions respectives sans que les bienséances en aient à souffrir.

Du reste, la lettre si touchante et si vraie de la comtesse ne demandait pas moins.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce dialogue aux portes du tombeau a de la grandeur et de la solennité. C'est en finir dignement. Cette amitié tout intellectuelle, contractée au matin d'une jeunesse poétique et chaleureuse, qui s'assoupit un moment sur le midi, puis reparaît unie et calme au seuil de l'éternité, vous rappelle involontairement ces eaux vives et bondissantes qu'on perd de vue au sortir de leur source, pour les retrouver ensuite, fleuves puissants et généreux, au moment où la mer va les engloutir.

Quel que soit le jugement qu'on porte de cette correspondance, on ne saurait assister sans être ému à la crise suprême qui la dénoue. Je mets ici à part toute question religieuse, et prétends n'envisager

que la grandeur morale des personnes; assurément, deux êtres capables de se retrouver et de se quitter ainsi n'avaient pas commencé de la veille à prendre la vie sous son côté sérieux, et de pareils exemples de tenue et de dignité humaines sont bons à reproduire au temps où nous vivons.

VI

MADAME DE STEIN

I

Le voyage en Italie est dans l'histoire de Goethe une des périodes qui marquent le plus ; cette ardente aspiration d'enfance exprimée dans ses premiers vers, ce rêve continu de l'homme et de l'artiste n'a dû peut-être son accomplissement qu'à tel de ces romanesques épisodes qu'il *vivait*, ou plutôt qu'il se guindait à vivre, afin de mieux les raconter ensuite. Personne moins que Goethe ne sut jamais prendre librement un parti ; il n'arrivait à son propre *desideratum* que par un effort extraordinaire sur lui-même. A mesure qu'il avance dans la vie, cette action des hommes et des circonstances ne fait que le dominer davantage. A Weimar, les emplois publics,

les charges de cour, l'amitié du prince, ne le laissent plus respirer; les complications enguirlandent ses heures, il va de succès en succès, plane aux plus hautes sphères; son influence s'étend partout. Sa fortune lui permettrait déjà de s'appartenir à lui-même, de s'échapper au pays où sa vocation l'appelle; pourquoi ne le fait-il pas? pourquoi reste-t-il? L'amour d'une grande dame, souverainement belle et intelligente, le retient, le captive. Attendons que les conflits éclatent, que les libres engagements soient devenus des chaînes, que le grand-duc ait découragé ses vrais amis en renonçant aux principes du gouvernement reconnus d'abord par lui comme les seuls praticables.

Goethe ne demandait qu'à fuir, qu'à s'en aller. L'Italie, inondée de soleil, l'attirait plus que jamais, comme une île d'enchantement et de salut. Lorsqu'en l'automne de 1786, se trouvant à Carlsbad avec Charles-Auguste, il décampa tout à coup, et par la Bavière et le Tyrol gagna Venise sans avoir averti personne, sa nature depuis longtemps le poussait hors de Weimar; mais, selon toute apparence, il n'en fût point sorti par sa volonté simple, si d'insupportables troubles de cœur n'eussent en quelque sorte fait une extravagance de la plus sage des résolutions. Abordons l'aimable objet de cette flamme délirante.

Charlotte-Ernestine-Albertine de Schardt, mariée au baron Frédéric de Stein, écuyer du grand-duc de Weimar, était née en 1742. Elle avait donc sept ans de plus que Goethe, lequel en comptait trente-trois lorsqu'il fit sa connaissance à Weimar, après avoir de loin déjà fort admiré sa personne, comme on peut le voir par une lettre du docteur Zimmermann :

« A Strasbourg, entre cent autres silhouettes, j'ai montré la vôtre, madame; jamais, à mon avis, on n'a jugé d'une tête avec plus de génie, jamais on n'a parlé de vous avec plus de vérité. Il viendra sûrement vous faire visite à Weimar. Rappelez-vous alors que tout ce que je lui ai dit de vous à Strasbourg lui a fait perdre le sommeil pendant trois jours! »

Goethe, en admiration devant le portrait, avait écrit au bas : « Ce serait un beau spectacle de voir comment se réfléchit le monde dans une telle âme; si j'en juge par la douceur de la physionomie, elle voit le monde comme il est, mais par le médium de l'amour. » Bientôt ce fut au tour de madame de Stein de s'informer de Goethe, et le bon docteur de répondre à la curieuse dame :

« Vous voulez que je vous parle de Goethe, vous désirez le voir? mais, pauvre âme, vous n'y pensez pas; vous désirez le voir, et vous ne savez pas à

quel point cet homme aimable et charmant pourrait vous devenir dangereux. »

Dès son arrivée à Weimar, Goethe fréquenta la maison de madame de Stein. Ces deux intelligences semblaient faites l'une pour l'autre. D'abord le goût des arts et des sciences les rapprocha, puis à cette première sympathie de plus doux rapports succédèrent, si bien que Goethe en vint finalement à ne plus voir les choses que « par le médium de l'amour. » C'est du moins ce qu'il donne à entendre à la comtesse Stolberg dans une lettre de cette époque (17 mai 1776) : « Après dîner, je suis allé voir la comtesse de Stein, un ange de femme à qui je dois bien de l'apaisement et de pures félicités. » Goethe était ainsi fait que chez lui une préoccupation amoureuse chassait l'autre. Son cœur presque aussitôt se partageait, et, quand il aimait *passionnément* deux femmes, il lui en fallait trouver une troisième avec qui tenir registre de ses sensations. Il avait encore à son côté cette adorable Frédérique Brion, qu'une autre recommençait à l'intéresser, et que Frédérique Oeser recevait à ce sujet ses confidences. De même aujourd'hui la comtesse Auguste Stolberg l'écoutait raconter comme quoi dans son cœur madame de Stein avait pris la place de Lilli.

« Que voulez-vous ? c'était comme semé d'avance en moi, et sans que j'y aie songé, c'était poussé! »

Une femme portée aux idéalités doit nécessairement être incomprise de son mari. C'est la loi depuis le commencement du monde, et M. le baron de Stein, froid, gourmé, homme et gentilhomme de cour et d'étiquette, n'était pas pour faire mentir cette loi. Madame de Stein, loin de trouver le bonheur dans le mariage, n'y avait appris qu'à douter d'elle-même, et c'est contre ce doute profond, mélancolique, *inexprimable*, que Goethe eut à réagir tout d'abord. La manière dont il s'y prit doit être la bonne, si j'en crois une lettre fort rassurante écrite presque au début de cette relation :

« Le monde recommence à me plaire; je m'en étais séparée, vous me réconciliez avec lui ; il y a un an à peine, je voulais mourir, maintenant, grâce à vous, je veux vivre. »

II

Bientôt l'attachement fut dans son plein (novembre 1776), et le règne de la grande dame, type d'I-

phigénie et de la princesse Éléonore dans *Torquato Tasso*, s'établit pour ne plus finir. A quatre-vingts ans, le sentiment vivait encore, accru en quelque sorte par la perte même de celles que la mort lui prenait : mère, sœur, amante. « C'était un lien entre elle et moi pareil à ceux que forme la nature[1]. » Ce noble et sévère attachement où la passion eut pourtant son heure ne fut pas toujours exempt de troubles; il en coûtait, il en *cuisait* à Goethe de sentir aux bras d'un autre, à qui elle appartenait, cette belle et intelligente personne qu'il adorait, et pour laquelle, tout en *platonisant*, il brûlait de plus de feux qu'Achille n'en alluma.

« Pourquoi chercher à nous abuser? Nous ne sommes rien, non, rien l'un à l'autre, et nous nous sommes trop ! »

Et autre part (1781) :

« Mon âme est désormais inséparable de la tienne; quel vœu, quel sacrement imaginer pour légitimer cette union indissoluble? Les Juifs ont des liens dont ils s'enlacent dans leurs prières. Ainsi lorsque ta pensée me possède, je serre autour de mon bras quelque ruban dérobé à tes cheveux, à ta

1. Voyez les lettres à Lavater, 1774-1783.

ceinture, et je t'invoque, ô dame de sagesse, de modération et de patience, mais sans pouvoir participer à ces vertus dont tu gardes le secret pour toi seule. Oh! par pitié, je t'en supplie à genoux, complète ton ouvrage et fais que je sois heureux! »

Le vœu fut-il entendu, exaucé? Les mémoires du temps disent que non, et aussi les correspondances; mais ce billet qu'on va lire, que de choses ne trahit-il pas!

« Cette nuit, enivré, éperdu, je fus au moment de jeter à la mer mon anneau de Polycrate, car je songeais, dans le silence et l'ombre, à mes félicités. Je calculais, j'additionnais; que de trésors, de délices, quelle somme! »

Et voyez la coïncidence : tandis que l'amant se livrait à cette arithmétique enthousiaste, l'altière baronne traçait de son côté quelques lignes de nature apparemment assez inflammable, puisque Goethe, après les avoir lues et dévorées, n'eut rien de plus pressé que les présenter à la bougie, afin de les soustraire à tout regard profane et d'en conserver les cendres comme un religieux souvenir.

Soyons discret, car si l'alcôve s'entr'ouvrit, elle se referma soudain, et ce quart d'heure mystérieux, ineffable, nul en dehors des deux amants ne l'entendit

sonner. Ajoutons que dans une liaison dont la réserve et le parfait respect des bienséances sociales avaient dès l'origine marqué le caractère platonique, ces délices d'un moment ne pouvaient être chez la femme qu'un oubli suivi d'immédiats regrets et d'un mouvement de retraite qui, en décourageant l'amant passionnément récidiviste, éloigna pour un temps du moins l'adorateur servant.

« C'est la vérité, désormais mes sens t'appartiennent à ce point que rien en moi ne pénètre sans te payer des droits. Il semble que dans mes yeux, dans mes oreilles, ta chère main ait posté de mignons esprits qui de tout ce que j'entends et vois réclament pour toi tribut. Adieu donc, toi l'élément de mon existence, le commencement et la fin de mes joies et de mes douleurs; en te possédant, qu'est-ce qui pouvait me manquer? en ne t'ayant pas, que puis-je avoir? »

III

Goethe, à une certaine période de cette liaison, avait écrit à madame de Stein qu'elle était « la seule femme dont l'amour l'eût rendu pleinement heureux,

la seule qu'il eût jamais aimée sans angoisses, et qui fût capable de voir les choses d'assez haut pour lui souhaiter bonne chance, s'il lui arrivait d'en aimer une autre davantage. » Goethe, lorsqu'il parlait ainsi, s'abusait; c'était le poëte qui s'avançait, et non l'homme. J'ai cité cette superbe création d'Iphigénie, pour laquelle trois personnes, également recommandables à divers titres, ont posé : la tragédienne Corona Schroeter, madame de Stein et la grande-duchesse Louise, femme de Charles-Auguste de Saxe-Weimar, le maître de Goethe et son ami.

Corona Schroeter, la plastique et belle jeune fille, fut ce mannequin sur lequel les peintres essayent des costumes : on fit jouer harmonieusement sur ses épaules les plis de la draperie grecque; mais madame de Stein, la princesse Louise, furent les vrais modèles, « car ces deux femmes étaient la gloire de leur sexe, » et tout leur effort tendait vers le beau moral. Elles » ne disaient pas comme le proverbe : Ce qui plaît est » permis, elles disaient : Cela seul est permis qui ré- » pond aux convenances. »

C'est contre cette dévotion, peccable peut-être comme toutes les dévotions de la terre, mais profondément enracinée au cœur de la grande dame weimarienne, c'est contre ce culte invétéré des convenances

que vint échouer la passion de Goethe. Non content du sacrifice obtenu, il osa réclamer davantage, il demanda à madame de Stein de quitter un époux si fort au-dessous d'elle par l'intelligence et de venir vivre avec lui, offrant pour sa part de renoncer à tous les honneurs, à tous les avantages de la situation qu'il occupait près du grand-duc. Madame de Stein, digne et pourtant émue, écarta la proposition. « Ce qu'on vous demande, ce n'est pas le renoncement à votre amour, c'est le renoncement dans l'amour. » Goethe refusa de se soumettre, n'ayant jamais appartenu à cette race des amants qui souffrent. A dater de ce moment (1786), les astres cessèrent de lui commander d'attacher indissolublement sa destinée à madame de Stein; il se prit à se reconquérir, et s'en alla voyager en Italie.

Son premier séjour à Rome fut de quatre mois; dès la fin de cette année, il agitait la pensée de s'en revenir à Weimar. Il s'estimait complétement guéri, régénéré; il revenait « à la santé, au sentiment de l'histoire, de la poésie et de l'antique. » C'était assez pour lui de bénéfice; son dévouement au pays, au grand-duc, aux frais duquel il voyageait royalement, s'opposait à de plus longs retards. Il s'en fallait d'ailleurs de beaucoup que dans les cercles de Weimar

cette absence fût envisagée favorablement. On reprochait à Goethe de jeter l'or par les fenêtres, tandis que d'humbles commis mal payés s'escrimaient à dépêcher sa besogne. Le salon de madame de Stein servait surtout de centre aux malveillants, et la belle Diane vengeresse décochait sur l'Endymion révolté les traits cruels de son carquois, piquée au jeu qu'elle était par le récit de certaine aventure peu à l'honneur de son héros.

IV

Une fois en Italie, Goethe, qui déjà n'était plus dans le septième ciel, retomba sur la terre, et joyeusement s'y laissa vivre. A peine en villégiature à Castelgandolfo, il fit la connaissance d'une aimable et jolie Milanaise en visite chez une de ses amies de Rome.

« Ce fut l'affaire d'un moment, un éclair, un caprice, une de ces distractions d'un cœur désormais sûr de lui-même, et qui, ne craignant rien, s'empare pour un instant de l'objet le plus désirable qu'il rencontre. »

Goethe ne tarda pas d'apprendre que cette jeune

fille était fiancée à un autre, et peut-être alors eut-il quelque remords de l'avoir si rapidement menée à mal. Toujours est-il qu'à cette nouvelle, il imprima résolûment un caractère plus discret à sa fréquentation; il évita désormais de se trouver en tête-à-tête avec sa maîtresse, et, « sans se départir de sa tendresse pour elle, s'efforça de lui témoigner plus de réserve et plus d'égards. »

Cependant le fiancé se dégagea brusquement; le mot de cette rupture ne fut pas prononcé, mais Goethe n'eut peut-être qu'à regarder dans sa conscience pour le lire. La pauvre enfant en ressentit un affreux crève-cœur, la fièvre mit ses jours en danger, et le brillant damoiseau, qui pendant cette crise avait naturellement passé par les émotions les plus douloureuses, ne se sentit pas de joie lorsqu'il revit à quelque temps de là sa jolie convalescente se promenant dans la voiture d'Angelica Kauffmann. De part et d'autre, on se tendit la main, on s'attendrit, et madame Angelica, toujours bonne, permit à l'amant éploré de prendre place dans le carrosse. Bientôt Goethe vint voir la jeune fille chez son frère, commis dans une maison de commerce, et dont elle tenait très-respectablement le modeste intérieur. L'entretien, enjoué d'abord et familier, tour-

nait à l'attendrissement, lorsque, le frère entrant, « il fallut se quitter en prose. » Mais à peine Goethe avait-il mis le pied dans la rue, qu'il aperçut la gracieuse enfant penchée à sa fenêtre, et la conversation reprit sur nouveaux frais. En attendant que le cocher reparût, on échangea des baisers et des aveux si tendres, si charmants, que jamais, au dire de l'amant trop poëte, « ils ne devaient sortir de son cœur ni de sa mémoire. »

Voilà ce qu'on se racontait à Weimar en même temps que bien d'autres histoires encore moins édifiantes, et je laisse à penser si madame de Stein approuvait une telle conduite. Goethe n'ignorait rien de ces petites cabales; mais le grand-duc ne tarda pas à le rassurer en prolongeant indéfiniment son congé, et le priant, au nom de leur amitié, d'en faire le plus large emploi. Goethe avait envie de parcourir le sud; au commencement de février 1787, il était à Naples.

V

Ses lettres, pittoresques, rapides, amusantes, émues et passionnées en présence d'un spectacle de la na-

ture, d'un objet d'art, nous livrent jour par jour toutes les sensations du voyage. On ne faisait point alors de politique à Naples. En a-t-on jamais fait? la politique fut-elle jamais autre chose là qu'un bruit de plus perdu dans le vacarme universel? Crier, musiquer, s'escrimer en gesticulations, en grimaces, passionner indifféremment tout ce qu'on fait, voilà la vie, — une pantomime, un feu d'artifice sans fin. Du luxe sans richesse, de la pauvreté qui n'est point la misère, l'or et les haillons pêle-mêle, et, pour qui voudrait appliquer aux choses nos principes de morale, une confusion babélique! Mentir, dire la vérité, être un fripon ou un galant homme, manquer à sa parole ou la tenir, c'est en général absolument la même affaire; il n'y a de distinction que dans la convenance particulière de chacun, et la vie est là si splendide, la nature et les hommes, le pays et la mer vous donnent un si grandiose, un si complet spectacle, que l'idée de moraliser ne s'éveille en vous que plus tard, et lorsqu'au repos vous agitez et ruminez vos souvenirs. N'oublions pas le Vésuve, d'où, comme du ciel, on plane sur l'étincelante cité, Pompéi, la ville de Titus et de Vespasien, où vous assistez au mouvement de cette vie romaine dont près de deux mille ans nous séparent, et Pœstum avec ses temples

grecs, superbes dans leur isolement, tout cela rapproché à souhait, fondu dans l'harmonie du tableau.

Mais les ruines grecques, on ne les voit, on ne les goûte pleinement qu'en Sicile.

En avril, Goethe s'embarque; il revient à Naples au mois de mai, après avoir exploré l'île dans tous ses recoins et pris connaissance d'un monde nouveau. Si étranges, si admirables étaient les découvertes faites par lui dans cette Afrique du nord qu'en se retrouvant à Rome, au terme de son expédition, il croit rentrer dans son domicile naturel. C'est du reste une sensation connue de tous les voyageurs qui, après avoir quitté Rome, y reviennent ensuite après une absence plus ou moins longue; on se figure revoir une patrie, il semble que ces lieux vous aient attendu, vous reconnaissent, que ces pierres vous disent quelque chose des belles années de votre enfance. Goethe raconte avec ravissement cette impression; pour la première fois, il se sentait calme, il se sentait vivre. « Je rêve, écrit-il, un rêve de jeunesse. » Il avait jusque-là nagé dans un étroit ruisseau dont ses bras, en s'ouvrant, touchaient les deux bords; il se roulait maintenant en plein océan, libre de choisir ses courants et toujours voguant vers l'infini. De cette antiquité confusément

pressentie et désormais l'objet d'études si profondes, l'Allemagne n'avait pu même lui donner un avant-goût; il vivait en commerce immédiat, incessant, avec les originaux, touchait du doigt les Phidias et les Michel-Ange, et se faisait litière de chefs-d'œuvre, lui qui à Weimar en était réduit à devoir se contenter de quelques plâtres et de quelques estampes.

VI

Rome est assurément une ville comme les autres, et cependant qui peut nier l'action qu'elle exerce sur les esprits? De même qu'il y a des lieux doués par leurs sources de propriétés salutaires, d'autres où la nature a déposé le précieux trésor de ses métaux et de ses pierreries, il semble que Rome ait ce don d'attirer, d'occuper éternellement l'imagination des hommes. Quiconque aura du haut du Capitole contemplé les monts albains ne les oubliera plus; ces lignes fermes et délicates lui resteront dans la mémoire comme l'écriture d'une main chérie. Des événements accomplis là depuis des milliers d'années, de tout cet entassement de gloire et de catastrophes, une sorte d'atmosphère intellectuelle se dégage qui

vous enveloppe et vous retient; on dirait que les nuages ont gardé quelque chose de ce grand bruit de pas humains qui s'est fait sur ce sol, et qu'il vous en revient par moments un sourd et mystérieux écho. « Qui a vu Rome ne saurait plus jamais être absolument malheureux, » écrit Goethe, attribuant au souvenir de la ville éternelle cette vertu réconfortante propre aux idées philosophiques et religieuses, et il ajoute : « A peine de retour d'une excursion dans la montagne, me voici de nouveau sous le charme, tranquille, satisfait, travaillant dans le calme et l'oubli de tout ce qui se passe en dehors de moi, et paisiblement visité par les ombres de mes amis. »

Tasse et *Iphigénie* furent le produit du voyage en Italie. C'est à ces œuvres qu'il travaillait à Rome, et ces œuvres parlent assez haut pour qu'il soit inutile d'insister sur l'influence d'un tel climat. Lorsque Goethe quitta l'Allemagne, Weimar et sa société formaient tout son horizon ; lorsqu'il y rentra, Weimar ne fut plus que le point d'où son action rayonna sur le monde. Au provincialisme avait succédé l'esprit d'universalité; c'était la même flamme qu'autrefois, mais plus calme, plus concentrée, éclairant l'espace du haut d'un phare. Avant que les circonstances l'eussent contraint à ce voyage, Goethe pouvait en quelque

sorte avoir des doutes sur sa vocation. Que d'influences ne subissait-il pas, que de tiraillements en sens divers, que d'éléments contraires à l'harmonique pondération de sa nature dont il allait se voir délivré, — ce goût de la politique et de l'officiel, par exemple, qu'il croyait être dans son tempérament, et qui n'était que le résultat de son amitié pour Charles-Auguste ! « Je me suis retrouvé, écrit-il au grand-duc, et comme qui? je me suis retrouvé comme artiste. »

C'est à Rome que Goethe apprit que pour tenir dans le monde la seule place qui lui convînt, pour vivre en parfait accord avec lui-même, il lui fallait être poëte. L'art en effet ne se contente pas de célébrer là ses plus beaux triomphes, il y enseigne aussi qu'il est le principe de vie. Comment, en présence de l'œuvre de Michel-Ange à la Sixtine, de Raphaël au Vatican, ne pas se dire que créer de pareilles choses est le plus noble emploi où le génie humain puisse jamais prétendre? Nulle part plus que sur ce terrain séculaire de la politique, l'action de l'art ne se montre utile et féconde. C'est que la politique ne gouverne que l'heure présente. L'instant qu'elle dirige a reçu de plus haut son impulsion : au-dessus, bien au-dessus des événements, plane la force intellec-

tuelle qui seule conduit les peuples vers leur destinée et donne leur rang historique aux nations. Qu'on mette dans un plateau de la balance toutes les victoires des Grecs, tout ce qu'ont fait de grand les Périclès, les Alcibiade, les Alexandre, et dans l'autre l'œuvre d'un Homère, d'un Eschyle et d'un Phidias ; le poids de l'esprit l'emportera, l'intelligence de ces trois hommes prévaudra sur toute l'histoire politique de leur nation. Que serait Jules II sans Michel-Ange, sans Raphaël? Celui-là cependant mit la main plus avant que personne dans les destinées de l'Italie de son temps ; mais il comprit, aima, pratiqua ces deux souverains génies, et c'en est assez pour lui assurer sa place au premier rang de cette aristocratie humaine, de ce groupe de héros qui, sans avoir reçu le don de produire par eux-mêmes, ont su dès le présent distinguer ce que l'avenir, parlant de leur période, ne devait nommer qu'avec enthousiasme. Élisabeth vaut double par Shakspeare, Charles-Auguste par Goethe; les grands artistes sont les plus fiers symboles du développement humain. Dites simplement : Corneille, Molière, Voltaire, Rousseau, et dans ces quatre noms vous avez compris tous les rois, tous les ministres, toutes les idées de notre histoire pendant deux siècles.

VII

Goethe décrit, dans les dernières pages de son *Voyage en Italie*, la maison qu'il habitait à Rome ; ces grandes pièces aérées, commodes, ce vaste et frais atelier où s'entassaient les plâtres de tous ses modèles favoris, ce coin de terre où le vieil *abbate* cultivait des citronniers, la belle vue sur les jardins, les balcons, les terrasses. Hélas ! il lui fallut abandonner tout cela et quitter aussi la paix céleste qu'il goûtait, et qu'il sentait si bien ne plus jamais devoir retrouver ailleurs :

« A l'instant du départ (avril 1788), j'éprouvai une douleur particulière. C'est en effet une émotion intraduisible que celle qui vous prend quand on s'éloigne de cette capitale du monde après s'y être pour quelque temps naturalisé, et en se disant qu'on n'y reviendra plus. Nul ne saurait parler d'un tel état à moins de l'avoir ressenti. »

Et Goethe se serait bien gardé d'écrire une ligne ou d'en parler, de peur de voir trop hâtivement s'évaporer le délicat parfum de sa douleur. Pour

que rien ne vînt le distraire des premières voluptés de sa peine, il ferma les yeux. Il les rouvrit cependant bientôt au spectacle du monde, toujours si beau à contempler quand notre âme est émue :

« Je me remis par un plus libre élan d'activité poétique. L'idée de *Tasse* était sur le métier, j'en élaborai de préférence les scènes les plus en rapport avec mes dispositions du moment. A Florence, la plus grande partie de mon séjour se passa à écrire dans les jardins et les promenades, et je n'ai qu'à relire aujourd'hui certaines scènes pour retrouver la sensation immédiate de ce temps. »

Comme jadis Virgile pour Alighieri, le Tasse fut pour Goethe en cette occasion un compagnon de route, mieux encore, un guide, un consolateur aux heures d'affliction :

Tu sei il mio maestro, il mio signore !

L'amant d'Éléonore d'Este, après avoir reconduit hors d'Italie l'amant de madame de Stein, l'aida par sa présence à surmonter bien des tristesses.

En ces deux ans, Goethe s'était fait de Rome une patrie ; lorsqu'il se retrouva dans son coin étroit de

Weimar, le mal du pays l'entreprit, il voulait s'échapper, fuir de nouveau vers l'Italie; le travail seul le détourna de ce projet :

« Sur ce globe terrestre si mobile, on n'arrive au calme, au bonheur, que par l'amour, la pratique du bien et la science. »

L'étude fut donc alors son vrai refuge. La froideur de ses amis l'avait en arrivant déconcerté ; venaient maintenant les sarcasmes, les médisances. Il savait que les Acastes et les Clitandres du cercle de madame de Stein ne le ménageaient pas. Les épigrammes pleuvaient sur l'homme aux rubans verts, dont le tort était peut-être d'avoir grandi trop vite, car, ne l'oublions pas, le Goethe d'aujourd'hui n'avait plus rien de celui d'autrefois. Dans ce voyage en Italie, qui fixe le point de séparation entre sa jeunesse et sa maturité, une révolution venait de s'accomplir ; au physique de même qu'au moral, il s'était transformé. A ce moment, Goethe abordait la quarantaine. C'en était fait du brillant et fiévreux damoiseau qu'on avait vu partir naguère. Ce personnage-là désormais appartenait au mythe, l'homme qui revenait se possédait tout entier : Cumes et la sibylle l'avaient instruit ; pénétré jusqu'au fond de l'âme de sa vocation, il en portait le geste et la dignité. Il pouvait souffrir en-

core des caprices d'une femme, des injustes reproches de ses amis ; mais, quant à le détourner de sa voie, nulle influence humaine n'y réussirait.

Célimène comprit d'un coup d'œil la situation et s'en émut ; les mécontents vinrent se grouper autour d'elle. Pour des griefs, assurément elle en avait, mais de nature à ne point agiter en d'autres circonstances le cœur d'une grande dame si contemplative et si dédaigneuse des plaisirs vulgaires. La vérité d'un antagonisme qui, à partir de cette époque, devait toujours s'accentuer davantage, fut dans l'indépendance reconquise que Goethe, aux premiers moments, laissa paraître sans l'afficher, mais de l'air d'un homme désormais trop maître de lui-même pour ne pas vouloir l'être aussi de ses maîtresses.

Or c'est ce dont à aucun prix on ne voulait ; plus l'homme était devenu grand, plus on tenait à régner sur lui. Qui sait si, par un de ces sacrifices illustres auxquels le monde a vu les plus hautes vertus se résigner en désespoir de cause, qui sait si l'on n'eût pas été jusqu'à se départir des réserves qui jadis avaient tant irrité l'amant jaloux de tous ses droits? Mais Goethe, en voyageant, avait changé d'humeur, et c'était assez qu'il revînt précédé de la réputation d'un mauvais sujet pour qu'on offrît au brillant liber-

tin, en pleine possession, ce que le plus sensible et le plus épris des amants n'avait obtenu qu'à la dérobée, et encore... Goethe venait de remplir l'Italie du bruit de ses fredaines; les sens à côté de l'esprit avaient mené leur fête, et, comme ces demi-dieux du paganisme qui comptent leurs travaux et leurs scandales par douzaines, le mythique jeune homme, avant de s'engouffrer dans son nuage, s'était un peu bien licencieusement donné carrière.

Nous connaissons la jolie Milanaise de Castelgandolfo; une autre déjà l'avait précédée : la petite danseuse de corde dont Goethe, à peine débarqué à Venise, s'était amouraché en la voyant *travailler* sur la place Saint-Marc, et qui, seule, servit de type à Mignon. Nous n'avons point à définir ici la nature du sentiment que lui inspira cette jolie enfant de Bohême, espèce d'Esmeralda avant la lettre, dont il fut avant tous le portraitiste. Curiosité d'imagination, sympathie, convoitise, il y eut de tout cela. Au sortir de cette atmosphère ambrée du salon de madame de Stein, bourré de délicatesses et de préciosités, il avait hâte de se reprendre à la nature, de mordre en plein fruit vert. Mignon aime Wilhelm Meister sans être aimée de lui; ce fut, j'imagine, l'histoire de la pauvre ballerine.

« Antoinette a des désirs qu'il ne me convient pas de satisfaire, et je l'évite, » avait écrit le Goethe de Francfort d'une des quatre filles Gérock, qui semble avoir sa part à revendiquer dans le personnage de Mignon. Pour l'adorable bohémienne de Venise, il ne l'évita point ; bien au contraire, il passait sa vie à lui voir exécuter sa danse des œufs. « J'y dépensai d'enthousiasme mon meilleur temps et mon meilleur argent ; » puis il partit avec des souvenirs plein le cœur et tout un essaim de rimes dans la tête. Elle s'appelait Bettina comme l'autre, car dans cette litanie d'aimables pécheresses les mêmes noms reparaissent à chaque instant pour désigner des figures diverses, ce qui ne laisse pas d'amener bien des confusions dans les commentaires. Les maîtresses de Goethe sont doubles ; il y a Bettina-Mignon, comme il y a Bettina d'Arnim, comme il y a Frédérique Oeser et Frédérique Brion, comme il y a Charlotte Kestner (celle de *Werther*) et Charlotte de Stein, Christiane Vulpius (qui fut sa femme) et Christiane Neumann des *Elégies*, comme il y a la Milanaise du premier séjour à Rome et la Milanaise du second séjour.

VIII

En avril 1788 en effet, se trouvant à Rome pour la seconde fois, il y redevint la proie d'autres amours plus irritantes peut-être, bien qu'assurément moins avouables. C'était encore une fille de Milan, mais plus belle, plus *plastique*, servant de modèle dans les ateliers. Son nom, comme du reste celui de la gentille enfant dont nous avons esquissé le profil, demeure un secret pour l'histoire, et c'est seulement dans une correspondance du temps qu'on trouve trace de cette anecdote. Voici en effet ce que nous apprend une lettre de Schiller à Koerner [1] : « Cette après-midi, j'eus la visite de Goethe et de Meyer, qui tous les deux reviennent de Suisse. A ce propos, Meyer m'en a raconté de belles ; il paraîtrait que Goethe, au dire des gens qui l'ont connu à Rome, aurait lié commerce avec une fille du pays, d'extraction assez basse et de mœurs fort suspectes ; on ajoute même qu'il l'aurait épousée. Meyer m'a donné sur le sujet tant de par-

1. *Correspondance de Schiller et de Koerner*, 1774-1805, t. IV.

ticularités, que je n'en puis douter ; ainsi Goethe payerait une pension aux parents et à la sœur, avec laquelle il avait commencé par entrer en relations. La personne était connue de tous les jeunes artistes ; elle faisait le métier de modèle. Mets-toi en quête d'informations précises là-dessus, et ne manque pas de m'instruire de tout ce que tu apprendras. J'en suis profondément désolé pour Goethe, car il s'agit d'une vraie drôlesse qui l'aurait indignement dupé. »

Koerner obéit au vœu de Schiller, et sa réponse contient le résumé de ses renseignements.

« Il n'y a que trop de vrai dans tout ce que Meyer t'a raconté, cependant la situation n'est point si désastreuse. Et d'abord, de mariage il n'a jamais été question ; mais ce qu'on m'assure, c'est que Goethe a emmené la donzelle de Rome et l'a conduite avec lui en Suisse. Comme tu penses, je ne lui ai point parlé de cette laide histoire ; mais, sans avoir eu besoin de le questionner, je crois savoir maintenant de source certaine qu'il a laissé la demoiselle en Suisse et pris des mesures pour qu'elle y reçut quelque éducation. Il se peut qu'il ait sur elle des projets d'avenir, lesquels ne se réaliseront pas, j'en jurerais. Les sens l'auront, comme d'habitude, entraîné. Or, ce n'est pas avec ses lettres qu'elle le

maintiendra sous son empire. Peut-être aussi qu'en Suisse le temps va lui sembler bien long, et alors un faux pas est vite fait; une autre n'a qu'à lui plaire davantage, l'enlever, et Goethe en sera quitte pour un peu d'argent. »

Là s'arrêtent les confidences de Koerner, le seul avec Schiller qui dise un mot de cette histoire, sur laquelle nous fermerons aussi la parenthèse.

Pour épuiser la chronique galante de ce voyage en Italie, citons encore cette princesse napolitaine que Goethe appelle « dame Kobold. » Le nom dit tout : nature mobile, ardente et démoniaque, dont l'aventure avec le poëte rappelle, mais de loin et sans qu'il y ait eu cette fois de conséquences fâcheuses, l'histoire de Rossini avec la princesse Borghèse.

Il y eut aussi la marquise Branconi, rencontrée à Lausanne en 1779 lors du second voyage en Suisse, et plus tard retrouvée à Weimar. C'était une délicieuse et fort galante personne qu'une liaison avec le duc de Brunswick avait déjà rendue célèbre, et dont la comtesse Sanvitale du *Tasse* offre un portrait assez ressemblant.

« Elle me paraît si belle, si adorable, écrit Goethe à madame de Stein, que j'en suis à me demander si

tout cela peut bien être ainsi que je le vois; un esprit, un mouvement, des clartés sur toutes choses qui vous confondent! Il faut vraiment dire de cette femme ce que raconte Ulysse du rocher de Scylla : nul oiseau, fût-ce la colombe rapide qui porte à Jupiter l'ambroisie, ne le peut effleurer sans y blesser son aile. »

Ce qui étonne en pareil cas bien autrement que tous les mérites petits et grands de la marquise Branconi, c'est de voir un amant venir ainsi parler d'une autre femme à sa maîtresse. Tout porte à croire que cet excès de lyrisme affecta désagréablement le cœur de madame de Stein. Il convient aussi de se représenter sous son véritable aspect la société weimarienne d'alors, uniquement préoccupée des choses de l'esprit.

Tout absolutisme en ce monde est funeste, à commencer par celui de l'intelligence. Où le culte de l'imagination règne seul, la raison et la morale ont bientôt fait de perdre leurs droits. Rien ne rappelle le *troubadourisme* provençal comme cette période intellectuelle et galante jusqu'au raffinement de la société de Weimar. Dans ces belles dames du cercle de la grande-duchesse Louise, on croirait voir revivre les Ermengarde de Narbonne et les Éléonore de

Guienne ; c'est la cour d'amour en porcelaine de Saxe rococo.

« Il est permis de prendre pour quelque temps une autre amante afin d'éprouver la première.

» L'époux divorcé peut fort bien devenir l'amant de sa femme mariée à un autre.

» Le véritable amour ne saurait exister entre époux. »

Qu'est-ce que les rapports d'un Goethe avec une Charlotte de Stein, sinon la mise en action la plus ouverte et la plus ingénue de ces préceptes? Aucun ne sera omis, croyez-le-bien. On en vient à se demander si le divorce ne serait pas ce qu'il y aurait de mieux, mais on hésite, on recule devant un éclat; la loi du mariage peut bien être offensée, violée aux yeux de tous sans le moindre scandale, mais une séparation qui mettrait ces deux amants en pleine et légitime possession l'un de l'autre pourrait faire du bruit. On continuera donc à vivre sur le même pied.

Madame de Stein n'était pas, tant s'en faut, une héroïne de George Sand, une de ces natures qui, lorsque la passion a sonné le boute-selle, partent en guerre à fond de train contre toutes les institutions divines et humaines; c'était plutôt une grande coquette fort éprise de son amour et en même temps

fort à cheval sur le dada du qu'en dira-t-on, et pensant, comme madame Necker, que si un homme (Goethe, par exemple) doit savoir braver l'opinion, une femme doit s'y soumettre. Madame de Stein ne voulait rien au delà de ce que le monde autorise, et le monde de Weimar à cette époque avait, comme on dit, la manche large. D'autre part, si sa conscience eût parlé plus haut que son cœur, elle se serait empressée de rompre avec Goethe; mais madame de Stein était une Célimène sans héroïsme, elle avait plus de qualités que de vertus. Trop vaine pour renoncer aux hommages d'un adorateur dont les assiduités en la compromettant lui faisaient une sorte de gloire, elle tenait de sa naissance et de son éducation première des principes qui par moments tendaient à prévaloir; elle avait des fluctuations, sinon des remords.

Un jour, sur le blanc d'une lettre de Goethe, elle écrivit cette pensée en vers très-délicatement tournés :

« Ce que je ressens est-il donc si coupable, et ma conscience, que j'interroge, ne me dira-t-elle pas enfin quel parti prendre et comment expier un péché si doux? »

L'honnête femme et la muse se livraient combat,

et de cette lutte sourde et intermittente Goethe recevait les contre-coups.

IX

L'amour ayant vécu sa période, il avait, au retour d'Italie, voulu réclamer l'amitié. — Mauvais système. Cette greffe-là n'a jamais rien produit de bon. L'arbre édénique où la main d'Ève, sous les yeux du serpent, cueillit la pomme, n'a qu'un fruit, trop rare, trop exquis, pour se multiplier en des variétés de fantaisie; mal avisé qui veut en utiliser les boutures : tôt ou tard il s'apercevra qu'il a mordu dans la cendre.

Hercule-Goethe revenu de ses pérégrinations lointaines n'eût sans doute pas demandé mieux que de filer aux pieds de sa maîtresse l'éternel fuseau des amours abstraites; mais la moderne Omphale ne lui laissa pas même goûter en paix cet agrément. Les situations fausses ont cela de particulier qu'elles n'en finissent jamais. Les occasions de rupture, si fréquentes, si soudaines aux vrais instants de la félicité, ne se présentent plus, ou plutôt il y en a tant qu'on ne sait désormais auxquelles se prendre. Pourquoi

rompre aujourd'hui avec une situation qu'on a supportée hier, et qui n'est au demeurant ni pire ni meilleure? Goethe, n'y tenant plus, écrivit la lettre qu'on va lire; c'est un de ces manifestes que lancent les désespérés, et qui, à défaut de dénoûment, amènent d'ordinaire une interruption dans les habitudes, car de dénoûment sérieux et définitif, il ne saurait, en ces sortes d'affaires, y en avoir d'autre que celui dont la mort règle le programme.

« Vos reproches, écrit-il (1er juin 1787), m'ont été au premier moment très-sensibles; croyez pourtant qu'il ne m'en reste au cœur point d'amertume. Je sais faire la part de chacun, et si vous avez eu quelque peu à supporter de moi, il n'est que juste, en revanche, que je souffre à mon tour par vous. Du reste, il vaut mieux s'expliquer ainsi à l'amiable, quitte à s'en aller chacun de son côté, si l'on ne parvient à s'entendre. Il va sans dire que j'aurai toujours mauvaise grâce à vouloir compter avec vous, étant en tout état de cause et ne pouvant que rester votre débiteur. Merci de votre lettre, bien que, sous plus d'un rapport, elle m'ait péniblement affecté. J'hésitais à répondre, car il est difficile en pareil cas d'être juste sans blesser. Combien je vous aime, combien j'avais à cœur de remplir mon devoir envers vous et

envers Fritz [1], je croyais l'avoir assez prouvé par mon retour d'Italie. Le grand-duc aurait voulu m'y voir prolonger mon séjour; Herder venait de rentrer en Allemagne; je n'avais d'ici à quelque temps aucun service qui rendît nécessaire ma présence auprès du prince héréditaire : c'est donc pour vous, pour vous seule et pour Fritz que je revenais, et dans quelles dispositions vous retrouvé-je! Comment fus-je reçu de vous comme de mes amis! Cependant la grande-duchesse part en voyage; elle emmène Herder, et veut aussi me prendre avec elle : je refuse pour ne pas quitter mes amis, pour rester à vos côtés. Je reste, comme je suis revenu, à cause de vous, de mes amis, et c'est pour m'entendre répéter à toute heure que je n'aime personne, et ferais tout aussi bien d'être absent. Remarquez qu'il n'était pas même question en ce moment de cette relation qui paraît tant vous irriter. Qu'est-ce, voyons, que cette relation? Quel obstacle crée-t-elle à mes autres affections? A qui est-ce que je dérobe ce que je donne de mes sentiments à cette pauvre créature, les heures que je passe avec elle [2]? Interrogez Fritz, Herder,

1. Frédéric, le fils de madame de Stein.

2. La pauvre créature ici n'est autre qu'une blonde et jolie enfant que le hasard avait poussée sur son chemin, et qu'il

ceux-là qui m'approchent de plus près; ils vous diront si je suis moins sympathique aux gens, moins dévoué qu'autrefois, si je n'appartiens pas au contraire plus que jamais au monde, à mes affections, et c'est toi, la plus tendre, la plus intime, la meilleure de ces affections, c'est toi qui me reproches ma conduite ! Quels sont donc mes crimes pour avoir mérité le traitement que tu m'infliges, et qu'en vérité je ne saurais supporter davantage? Si je suis en humeur de causer, tu me fermes la bouche par ton silence, tu réponds par la plus froide indifférence à la sympathie dont je t'environne, et ne me parles que de mon égoïsme et de mon ingratitude. Mes mouvements, ma façon d'être, jusqu'à l'air de mon visage, tout semble te déplaire en moi. Tu contrôles, tu récrimines, enfin je me sens de plus en plus mal à mon aise, et je renonce à voir renaître et refleurir la confiance dans un cœur qui m'a de parti pris et si capricieusement repoussé. »

finit par épouser. Fille d'un modeste libraire, Christiane Vulpius, douée d'une éducation assez médiocre et n'ayant pour elle que son frais visage, ses belles boucles, ses lèvres de pourpre, son pied mignon, cette Bettina bourgeoise devait naturellement peu réussir près de la noblesse et du monde esthétique de Weimar, et madame de Stein, toute la première, n'avait point à la ménager.

X

Méritée ou non, la sortie était vive. Après avoir lu cette lettre, madame de Stein prit une plume et se contenta d'y apposer le paraphe qui suit :

« Oh!!! »

Dans cette exclamation vocative, chacun lira ce qu'il voudra; ironie et colère, sanglots étouffés, orages intérieurs, amers ressentiments, que de choses dans ces trois points d'exclamation, comme dans le coup d'éventail de Célimène éconduite!

Le message de Goethe, sévère et catégorique, n'admettait pas de réplique; une rupture seule y pouvait répondre : on se quitta.

Goethe n'était ni un Don Juan ni un Casanova; au fond, il a beaucoup aimé, et remarquez que nous ne disons pas cela le moins du monde pour qu'il lui soit beaucoup pardonné. A travers toutes les folles escapades de sa vie de jeunesse, toutes les expériences et toutes les curiosités de son âge mûr, il conserva le respect, le culte de la femme. S'il paya plus que de raison assurément son tribut à l'humaine nature, du moins jamais ses faiblesses n'eurent l'orgueil du

vice, et ce n'est pas lui qu'on accusera d'avoir avili ses victimes. Non ; ses maîtresses, tout au contraire, il les a pour l'immortalité glorifiées dans l'idéal.

De Frédérique il a fait Marguerite, puis Claire.

De Christiane, il a fait Euphrosine.

De madame de Stein, Éléonore d'Este et Iphigénie.

« L'amour est tout ; vivre sans aimer, c'est battre de la vaine paille. »

Que la rupture vînt de la femme ou de lui-même, que la séparation lui fût imposée par les circonstances, il dévorait sa peine, et silencieusement l'enfermait dans son cœur assez ouvert, assez vaste, pour que les nouveaux bonheurs s'y logeassent côte à côte avec les anciens chagrins.

Les rapports entre Goethe et madame de Stein devaient finir cependant par se renouer[1]. L'inter-

1. Avaient-ils jamais été brisés ? On ne se voyait plus, mais sans cesser absolument de s'occuper l'un de l'autre, lui toujours affectueux pour le fils de madame de Stein quand il le rencontrait, elle moins indulgente et reportant trop volontiers sur le fils de Goethe la haine qu'à cette époque elle nourrissait pour la mère. Cependant son ancienne tendresse était loin de l'avoir abandonnée, et ce sentiment ne laissait pas de se montrer au besoin très-vivace. « Je n'aurais jamais cru, écrit-elle à son fils Frédéric (12 janvier 1801), que notre ami d'autrefois me fût resté si cher ; il a fallu, pour me l'apprendre, la grave maladie qui le retient depuis neuf jours. »

ruption dura sept ans, puis un beau jour on se revit comme si l'on s'était quitté la veille, et les choses alors s'établirent d'elles-mêmes sur le pied où Goethe les avait voulues à son retour d'Italie. Seulement à cette époque c'était trop tôt ; il y a de ces tableaux de mœurs qui ne sont à leur point que lorsque le temps a mis dessus sa patine. Celui-ci, par exemple, pour être vu tout à son avantage, a besoin que vous l'observiez au demi-jour de cette période.

XI

Entre cette personne d'esprit vieillissante et ce grand homme, tout jeunesse et tout flamme en son apaisement, une intimité nouvelle se forma au-dessus des orages de la vie. Plus de contradictions, de malentendus possibles, on se voit à toute heure, d'une maison à l'autre, les billets vont et viennent; on continue à vivre à deux, mais après s'être chacun de son côté reconquis.

Goethe n'avait jamais trompé madame de Stein, son tort fut au contraire de n'avoir pas craint de l'entretenir de ses aventures galantes à un moment où la coquetterie était chez elle encore à l'état aigu.

Coquette, elle le fut jusque dans la mort; mais sa nature avait eu aussi sa crise de transformation.

Sur ce terrain tout aplani où l'on se retrouvait, les choses du cœur et de l'intelligence devaient seules prévaloir. On s'installa donc pour ne le plus quitter dans le fauteuil de Julie d'Angennes, oubliant la Julie de Rousseau, entrevue un moment en rêve, et la Célimène allemande en vint tout naturellement à se dire comme mademoiselle de Lespinasse : « Que m'importe que mon amant me trompe si je l'aime? »

N'essayons pas de nombrer les hommes dont une femme ne conserve la fidélité qu'à ce prix, la liste en serait trop longue.

Goethe ne pouvait s'attacher que dans ces conditions; la femme à laquelle il appartenait momentanément n'était là que pour lui faire en quelque sorte mieux goûter les autres femmes, et pour recevoir ses confidences à leur sujet. Si madame de Stein le garda jusqu'à la fin, elle dut son long règne à l'exquise souplesse qu'elle mit, je ne dirai pas seulement à prendre en patience une situation qu'il n'y avait point à gouverner, mais à s'y intéresser de cœur et d'esprit. Elle eut des condescendances de grande dame et même des sympathies pour toutes les héroïnes de la légende, elle tendit de la meilleure grâce sa belle

main à Bettina d'Arnim, à Christiane Neumann, sourit de son plus doux sourire à cette adorable enfant qui s'appelait Ulrique de Levetzow, et qui fut en 1823 la suprême illusion amoureuse, *ultima Thule*, du grand voyageur, venu à Marienbad pour des études minéralogiques, et trouvant là :

« Parmi tant de pierres son dernier diamant. »

XII

Madame de Stein mourut à quatre-vingt-cinq ans (janvier 1827). « C'est le premier chagrin qu'elle me cause, » disait avec une émotion pleine de délicatesse Louis XIV en perdant Marie-Thérèse. Madame de Stein ne voulut même pas que sa mort fût pour Goethe une occasion d'ennui, et comme il détestait tout cérémonial funèbre, elle régla de son lit la marche de son propre enterrement, ordonnant de faire un détour pour ne point passer devant la demeure de son vieil ami. Cette espèce de stoïcisme n'a rien qui doive nous étonner chez les femmes de cette période. Quelque vingt ans auparavant, la mère de Goethe en avait déjà donné un exemple. Sa

maladie n'ayant pas eu le temps de se répandre en ville, une invitation à dîner pour le lendemain lui arriva au moment qu'elle allait rendre l'âme.

Aussitôt la fière matrone demande une plume et de l'encre, et ni plus ni moins que s'il se fût agi d'une excuse ordinaire, écrivit à ses amis de ne pas l'attendre, car elle avait « à mourir entre temps. »

M. Cousin, qui savait l'Allemagne comme madame de Staël, et c'est tout dire, ignorait cette anecdote. Un jour que nous la lui racontions, il en prit texte et partit de là pour une de ces superbes digressions où son esprit, toujours sur le qui-vive, aimait à s'élancer d'un grand coup d'aile. La mère l'amena tout naturellement à parler du fils, qu'il avait connu autrefois, et dont à son tour il nous dit la mort. « Belle et plastique mort qui ressemble à sa vie; son pouls comme de lui-même s'arrêta, sans que l'harmonie de l'être fût rompue. Point de secousse, d'agonie, surtout point de troubles d'esprit, de terreurs. — Que voulez-vous? c'était un homme du XVIIIe siècle. »

Il y a donc une manière de mourir propre à chaque siècle; pourquoi chaque siècle n'aurait-il pas aussi sa façon d'aimer? Gardons-nous de condamner trop vite ce qui nous étonne, je ne dis pas ce qui

nous scandalise, car les moralistes du temps où nous vivons, à moins d'être de francs hypocrites, n'ont point à le prendre de si haut avec la société du passé. D'ailleurs aimer est la grande affaire, la vraie, l'unique loi de force, de productivité, de conservation. Le sentiment est tout, l'objet n'est rien :

> Je te dois tout à toi, puisque c'est toi que j'aime,

a dit Voltaire dans un des vers les plus humains, les mieux venus de la langue française. Ce magistrat qui voulait que derrière tout criminel on cherchât la femme n'était qu'un juge sans philosophie et ne voyait qu'un des côtés de la question, car si la femme a sa part dans le mal, la part qui lui revient du bien, du beau, reste immense. Cherchez-la derrière le crime et le vice, et vous la trouverez, c'est plus que probable ; mais cherchez-la surtout à côté du génie, et vous bénirez éternellement son influence. Derrière quel chef-d'œuvre, quel acte d'héroïsme n'est-elle pas ? D'elle tout est fécond, jusqu'aux tourments qu'elle inflige au cœur de l'homme. Molière a pu maudire Armande Béjart, ou plutôt nous pouvons, nous, la maudire, car lui, si magna-

nime, ne l'eût point fait ; il n'en est pas moins vrai que sans Armande *le Misanthrope* n'existerait pas.

Dans la société allemande de cette période, et principalement dans ce groupe de Weimar, les femmes idéales florissaient ; on peut donc supposer que, même sans madame de Stein, *Iphigénie* et *le Tasse* auraient vu le jour ; à défaut de la belle et intelligente baronne, une auguste princesse était là pour inspirer ces deux illustres créations, auxquelles, en tout état de cause, elle ne fut d'ailleurs pas étrangère. J'ai nommé la grande-duchesse Louise, que Goethe aima aussi, bien qu'en tout honneur et respect cette fois, car elle était sa souveraine et plus encore, la femme de Charles-Auguste, son ami ; mais ce que madame de Stein a seule inspiré, provoqué, c'est le voyage en Italie. Elle est ici, *volens, nolens*, la véritable instigatrice, et cela, chose triste à dire, par les petits côtés de sa nature. Cette crise, qui sauva Goethe et le mit à flot, fut le résultat non voulu par elle, mais forcé, des mille complications qu'elle lui créait, et voilà comment l'*éternel féminin* doit être glorifié jusqu'en ses plus féroces diableries, car la morale du brave Chrysale ne s'applique point aux héros de ce monde, et telle grande coquette, en poussant hors de ses gonds le génie qu'elle traîne à

sa suite, aura plus fait pour la gloire d'un grand homme que l'honnête et digne femme qui raccommode ses chausses, soigne son pot-au-feu, et qui ne peut rien, elle, que pour son bonheur.

XIII

Madame de Stein n'apparaît dans le monde que passé la première jeunesse; ses portraits nous la représentent déjà presque sur le retour. C'est une de ces muses de salon auxquelles un peu de fard ne messied pas, et qu'il faut voir dans un cadre à la pâle clarté des bougies, et non en plein soleil, comme les Béatrix, les Frédérique. Je me la figure à trente-huit ans, bien tournée, avec un certain embonpoint, plutôt grande; beaucoup de calme, de dignité, polie à l'excès envers le commun des martyrs, et gardant ses familiarités et son esprit pour les princes et les gens de son monde. Elle a le visage ovale, les traits fins, un peu tirés. Rien en somme de ce qui caractérise la beauté, mais de la physionomie, du charme tant et plus, et — pour éclairer tout cela — deux beaux yeux d'expression mobile, diverse, passant du grave au doux, et toujours pleins d'intelligence et de captation.

Elle avait, comme madame de Staël, l'habitude en causant d'agiter à la main quelque chose : un couteau d'ivoire, un crayon, une fleur. Toutes les femmes de ce temps-là se ressemblent par je ne sais quel idéal de convention dans la façon d'être et dans la mise, dont les portraits d'Angelica Kauffmann donnent bien la note.

C'est le règne des draperies, des beaux bras et de la harpe.

Hors de son salon, elle était naturelle, ses billets le prouvent, et aussi ses vers, très-rares, mais excellents, qui sont beaucoup moins des morceaux de poésie que des découpures prises sur le vif à l'emporte-pièce, et destinées, comme ces fleurs qu'on enferme dans un livre, à marquer une date, à perpétuer le souvenir d'une sensation. On ne saurait prétendre qu'avec Goethe elle se soit jamais *maniérée ;* elle resta ce qu'elle était, une personne d'infiniment d'esprit, de goût et de distinction, très-femme et très-coquette, c'est-à-dire trois fois plus qu'il n'en faut pour faire le malheur d'un honnête homme, car si les derniers temps de cette relation furent « le soir d'un beau jour, » le début pour Goethe fut un enfer.

Et voyez la juste rémunération des choses d'ici-

bas, c'est du mal qu'elle aura causé que la postérité lui tiendra meilleur compte. Éléonore d'Este fut aimée du Tasse, qui en devint fou ; Charlotte de Stein aima Goethe, qui par elle apprit à souffrir, et les deux noms d'Éléonore et de Charlotte vivront autant que ceux du Tasse et de Goethe.

Je n'ai jamais compris pourquoi l'on appelait « fléaux de Dieu » les conquérants ; fléaux tout court, à la bonne heure ! Il n'y a de fléaux de Dieu en ce monde que les femmes, car à l'idée du mal qu'elles peuvent faire et qu'elles font, l'idée de grâce et de salut vient aussitôt se joindre, effaçant tout de son éclat.

VII

CHRISTIANE[1]

I

Le théâtre ! qui donc à ce monde a touché
Qui s'en soit aisément, pour jamais détaché?
Monde mystérieux, dont c'est l'attrait illustre
De reproduire l'autre aux lumières du lustre,
Reflet colorié d'une estampe sur bois !
Là sont des empereurs, des pontifes, des rois,

1. Nous venons de voir qu'il y eut deux Christiane dans la vie de Goethe. La seconde fut Christiane Vulpius qui devint sa femme. Nous l'aborderons en terminant, la Christiane qui fait le sujet du poëme qu'on va lire est celle qui figure dans les *Élégies romaines* sous le nom d'Euphrosine : Christiane Neumann, une de ses élèves dramatiques les plus douées et qui mourut très-jeune, aimée de lui, dit-on, mais sans que cette passion ait laissé de trace autre part que dans une élégie.

Et des gouvernements ; — là, dans le court espace
De quelques heures, tout s'agite, tout se passe,
La goutte d'eau devient torrent, le germe éclot,
On aime, on vit, on meurt, le destin dit son mot.

La maussade raison critique et se récrie :
« Toile peinte, haillons et fantasmagorie ! »
Qu'importe ? « Illusion, mensonge ! » Qui le sait ?
Devant la rampe en feu ce rideau s'abaissait,
Il se lève, et voilà que les plaintes d'Electre
Nous entraînent, voilà que nous croyons au spectre
Du vieux père d'Hamlet, à l'ombre du feu roi!

Nous les fils de Voltaire et d'un âge sans foi
Qui ne respire plus que raillerie et morgue,
Voilà qu'en entendant psalmodier un orgue,
Nous sentons de nos cœurs enténébrés d'ennuis
Monter comme un parfum des jours évanouis !
Demain, hélas ! tantôt, le doute qui nous ronge
Ressaisira sa proie ; — en attendant, le songe
Va son train, — on s'oublie, on s'imagine encor
Qu'on croit à quelque chose, on suit dans son essor,
La mélodie ardente aux deux ailes des flamme ;
Et la réalité qui pèse sur notre âme,

L'impitoyable prose et son fardeau banal
S'allége au bruit du vers, levier de l'idéal !

Monde à part, tout rempli de misère et de gloire,
Enfer et paradis, incomparable foire
Ouverte aux vanités — tragédie, opéra,
Pantomime ; quiconque y naquit y mourra !

Le soleil, le printemps dont la terre s'enivre,
Mensonges ! respirer, vivre là, n'est point vivre.
Mais cette étroite enceinte où le jour n'entre pas,
Ces tréteaux machinés où retentit le pas,
Ce sol qui, comme on veut, s'élève ou se ravine ;
C'est là que l'existence est complète et divine
Quand le lustre étincelle et qu'on a pour destin
De conquérir à soi le public incertain !

Combien à ce fier jeu d'âmes se sont usées ?
Combien partis avec ces superbes visées :
Être Hamlet, Cléopâtre, Antoine ou Roméo,
S'arrêtent en chemin sans éveiller d'écho ?
Et pourtant on les voit, persister misérables,
— Tant ce mal du théâtre est des plus incurables !
On les voit, — tant est grand l'attrait fascinateur,

Se trainer éclopés au pied de la hauteur
Où brille en plein azur, l'étoile inaccessible ;
Et toujours dévorés d'un désir impossible,
Sans pouvoir s'éloigner de ces fanges d'en bas,
Y ramper tristement jusques à leur trépas.

Et l'on voudrait qu'après de si frappants exemples
Ceux qui furent les dieux un moment de ces temples,
Qui maitres, entourés de lumière et d'encens,
Sur ce monde fantasque ont régné tout puissants,
Que ces êtres fameux que de loin on envie,
Vinssent bourgeoisement recommencer la vie;
Non, c'est l'illusion qui nous gouverne tous.

Racine, cœur sensible, épuré, grave et doux,
Aima dans Champmeslé Bérénice et Monime,
Molière dans Béjart qui le prit pour victime,
Et qui de son destin par elle ensorcelé,
Fut le démon charmant comme l'ange endiablé,
Molière dans Béjart adora Célimène,
Voltaire, enfant, a vu la duchesse du Maine
Jouer *Iphigénie* et ne l'oubliera plus.
Mystère! soixante ans depuis sont révolus,
Et cette fièvre encor passionne sa vie;

Malgré l'exil, malgré l'amour, malgré l'envie,
Parmi tant de travaux qu'il gouverne à la fois,
Le théâtre maintient ses implacables droits.
Il lui faut, à Paris, à Postdam, aux *Délices*,
Allumer des quinquets, manœuvrer des coulisses,
Enseigner leur métier à Clairon, à Lekain,
Et lui-même chausser l'illustre brodequin.
Melpomène au début, a couronné sa tête,
Et c'est dans les splendeurs d'une pareille fête,
Qu'il mourra glorieux, comblé d'ans et de biens,
En rêvant de Sophocle aux jeux olympiens !

Ainsi fut Goethe, ainsi, plus idéal peut-être,
L'attrait dominateur s'empara de son être ;
Presque sans réfléchir, il s'y laissait aller ;
Et lorsque tout à coup il se sentit troubler
Aux regards d'une enfant blonde et pâle, venue
En toute humilité, point jolie, inconnue,
Et qui, naïvement, sans effort, par hasard,
L'enflamma soudain lui, déjà presque un vieillard ;
De ce charme nouveau que la raison condamne,
Qui fut l'auteur ?

Hélas ! non point vous, Christiane
Que l'étoile de feu guidait vers ces sentiers,

Mais le divin Shakspear que vous représentiez,
Et dont il lui sembla voir les types revivre.

II

Il l'aima ; dans ce cœur, ainsi que dans un livre,
Son œil plongea, la page était blanche et sans rien,
Et le nom, le premier inscrit là, fut le sien.
Du maître ou de l'amant, lequel distingua-t-elle,
Qui le saura? Grandir en pareille tutelle,
La charmait, — le génie attirait cette enfant;
La gracieuse plante au soleil s'échauffant,
Montait débile encor sur sa tige élancée,
Mais de roses couleurs déjà plus nuancée,
Et d'un parfum suave embaumant le jardin.

Il disait : Christiane ! Elle accourait soudain,
Gentille et bondissante. On lisait sous les arbres,
Un moment,— on causait à la fraîcheur des marbres,
Au murmure de l'Ilm [1] écumant et jaloux,

1. Quiconque a vécu à Weimar, connaît, aime l'Ilm et la rivière de la Cour! » vivant, et limpide cours d'eau, agile à se répandre en foudroyantes cascades, qui tout en arrosant le parc silencieux, l'emplit de sonorités romantiques, et volontiers cause avec le passant des anecdotes d'autrefois, alors

Et qui joue au torrent sur son lit de cailloux ;
Puis, l'heure de Shakspeare arrivant d'habitude,
On montait au théâtre et commençait l'étude.

Imogène, Ophélie, Jessica, visions
Sublimes, toi surtout, des apparitions,
La plus inoubliable et la plus adorée,
Fille des Capulets ! à cette heure sacrée,
Vous quittiez votre Hadès morne et silencieux,
Déesses, pour revivre à la clarté des cieux,
Et sous les plus doux traits vous reveniez au monde !

Comme abeilles, autour de cette tête blonde,
Bourdonnaient les pensers dans un confus essaim ;
L'enfant transfiguré sentait battre son sein,
Pâlissait, rougissait, en proie au fond de l'être,
A d'étranges ardeurs dont un autre était maître,
Et, ne s'expliquant point quels merveilleux ressorts
Poussaient d'ensemble ainsi son âme avec son corps.
Le génie était là, calme et debout près d'elle,
L'aigle de Jupiter couvait de sa grande aile,

que, parmi les aulnes et les peupliers du rivage, Goethe avait là son jardin si fréquenté des grandes dames dont les traces se sont effacées, tandis que d'autres, plus humbles, subsistent encore et parlent au cœur.

Cette vocation en train de se former.
Et lui, le dieu superbe, à force d'animer
L'essor de Ganymède aux campagnes célestes,
A force de veiller à ce cœur, à ces gestes,
A cette voix naïve et qui de jour en jour,
Plus ardente vibrait aux paroles d'amour,
Se prit, sans y songer, d'une flamme inconnue.
Comme un suave encens qui monte vers la nue,
De cette âme enfantine à cette âme d'un dieu,
Monta la passion sur des ailes de feu.

Il souffrit à la fin, lui qu'on croit insensible;
Il aimait et luttait. Nulle trace visible
De ce trouble profond, lent et mystérieux,
Ne trahit le secret à l'œil des curieux.
Il eut ses jours d'angoisse et ses nuits d'insomnie,
Dévorant son chagrin comme il sied au génie,
Qui, ferme en son orgueil, implacable élément,
Lorsque l'âge a dit non, s'immole froidement.
Au chêne vigoureux la flexible liane
S'étayait doucement; Goethe aimait Christiane.

Elle se fût donnée à lui, s'il l'eût voulu,
Car à ce chaste enfant le grand homme avait plu;
Le sut-il? De ce cœur honnête et sous le charme,

Son regard souverain, à travers une larme,
Surprit-il le mystère, et lui qui l'adorait,
S'est-il une fois dit qu'on l'aimait en secret?

Qu'importe? sa douleur n'en eût pas été moindre.
Deux natures ont beau se chercher et se joindre,
Se fuir, se retrouver, s'entendre ou s'ignorer,
L'amour qui les a fait un jour se rencontrer,
Suffit à son destin, et sa tempête gronde,
Indépendante en nous, et d'autant plus profonde,
Lorsque le cœur auquel une femme a souri,
Est d'un Byron, d'un Goethe, ou d'un Alighieri!

De quelque nom qu'ensuite on nomme la maîtresse,
Leurs douleurs sont en eux, ainsi que leur ivresse
La femme n'y peut rien : Corinne ou Jeanneton,
Béatrix, Christiane, elle a donné le ton.
Qu'ils souffrent, c'est leur dot, et que la symphonie
Sortant de ce motif, profite à leur génie,
Qu'elle serve surtout à leur humanité!

Étoile du matin, frissonnante clarté,
Béatrix vers l'azur des Alpes sidérales
Conduit Dante échappé des horribles spirales
De l'enfer catholique où grincent les damnés.

Sans Laure, les sonnets seraient-ils jamais nés?
A Beethoven blanchi sous le poids des souffrances,
Au Titan alangui dans les désespérances,
Giulia Guicciardi, toute à d'autres amants,
De l'amour méconnu révéla les tourments,
Et de ce cœur rongé d'amère jalousie,
Fit jaillir la sonate avec la fantaisie [1].
Et quant à Goethe on sait combien dans le chagrin
S'épuraient sa nature et son art souverain,
Et ce que le héros gagnait à cette guerre.

Cette fois la douleur fut rude et point vulgaire,
Et le destin trouva le patient debout :

1. Voir, ou plutôt entendre la sonate en *ut dièze mineur*, dite *quasi-fantasia*. Chaque note de ce chef-d'œuvre nous met dans la confidence d'une affliction cruelle, invétérée, d'un indicible accablement moral. Il est écrit : « Tu enfanteras dans la douleur ! » Point d'Armande Béjart, point de *Misanthrope*, point de Giulia Guicciardi, point de *sonate fantaisie!* Mais est-il vrai que ces femmes soient responsables de tant de misères? Est-ce à elles qu'il faut reporter ces longs martyres? Supprimez-les, d'autres se fussent présentées. Car ces hommes-là doivent souffrir, et de ce mal qui est en eux, l'être charmant et plus ou moins pervers qu'il leur arrive un jour d'aimer doit être absous d'avance, attendu qu'il ne dépend de lui ni de les empêcher d'être malheureux, ni de les empêcher de produire.

« C'est l'heure, pensa-t-il, de renoncer à tout. »

Mais de son désespoir nul ne sonda le gouffre,
Pas même cette enfant, nul ne se dit : il souffre!

III

Elle souffrait aussi, mais d'une autre façon,
La Mort rôdant par là, termina la chanson!

Ainsi passent jeunesse et printemps en ce monde,
Ainsi, toujours martyrs d'une douleur profonde,
Nous voyons succéder aux troubles du moment,
Les deuils du lendemain; et, battus constamment,
Allons sans que jamais notre plainte décroisse,
De l'angoisse aux regrets, des regrets à l'angoisse!

Contre l'épuisement d'un corps déjà formé
A peine, — et de travail et d'ardeurs consumé,
Christiane luttait avec force et vaillance.
Lui, paternellement, l'observait en silence,
De sa fièvreuse main épiant les chaleurs,
Et parfois s'effrayant des soudaines couleurs
Dont s'empourprait sa lèvre ainsi qu'une cerise.

On avait commencé par croire à quelque crise
De croissance, — elle avait grandi tout d'un seul jet;
Mais, au lieu de fléchir, le mal se prolongeait,
S'aggravait, trahissant aux yeux son existence,
Par je ne sais quel feu plus vif et plus intense.

Elle, ne voyait rien ou ne voulait rien voir,
Répétait le matin à fond, jouait le soir,
Du maître et de l'ami narguait, d'une voix claire,
Les conseils incessants, plaisantait la colère,
Et, prompte à réagir contre l'autorité,
Avait des soubresauts de jaguar irrité,
Foudroyant ce héros qui la tenait en chaîne,
D'un regard tout chargé de furie et de haine,
Où semblait s'amasser tout le rayonnement
D'un naturel sauvage à la fois et charmant.

Lui, soupirait alors, doux et mélancolique :
« Allons! reviens ici, je reprends ma réplique. »

Et quand elle approchait, essoufflée, étouffant :

« Mon Dieu! dans quel état te voilà, pauvre enfant!
Je veux bien avec toi continuer ce rôle;
Mais tu vas prendre un châle et couvrir ton épaule! »

IV

Ensemble, tous les deux, ils répétaient un jour
Le *Roi Jean :* Elle, Arthur prisonnier dans sa tour,
Douce et royale fleur qui sous l'orage ploie,
Lui, le geôlier Hubert dont le cœur s'apitoie.

Christiane éclatait d'émotion ; un art
Inconnu gouvernait son geste et son regard;
La science réglant la flamme intérieure,
Modérant, épurant, on sentait proche l'heure,
Où la jeune inspirée allait toucher au but.

Les Muses souriaient, apportant leur tribut
De palmes, de bouquets et de couronnes vertes,
Et c'était, à midi, sous ces voûtes désertes,
Comme un bruit de succès et d'applaudissement
D'un public invisible émané vaguement.
De cet être doué de grâces infinies,
Vibraient tous les ressorts, toutes les harmonies,
Vous eussiez dit le fils de Constance et Geoffroy
En personne, — l'enfant qu'on proscrit, l'enfant roi,
Arthur duc de Bretagne, innocente nature,

Qui tressaille en voyant s'approcher la torture,
Et pour ses pauvres yeux qu'on va brûler ainsi,
Implore les bourreaux et demande merci !

ARTHUR[1].

Bonjour, Hubert !

HUBERT.

Bonjour, cher petit prince !

ARTHUR.

Oui, prince
Bien petit, et malgré tant de titres, bien mince
Personnage en ce monde ;— Hubert, dites, pourquoi
Êtes-vous triste ?

HUBERT, brusquement.

On n'est point gai toujours...

1. Shakspeare : le *Roi Jean,* acte IV, scène II.
Goethe sous la figure du geôlier Hubert, Christiane travestie en jeune prince.

ARTHUR.

A moi
Devrait appartenir ici toute tristesse ;
Plût au ciel que je fusse, Hubert, ton fils !...

HUBERT.

Altesse !

ARTHUR.

Oui, vous auriez alors pour moi quelque amitié,
Peut-être...

HUBERT, à part.

Son langage éveille ma pitié,
Morte depuis longtemps ; — je sens que si je cause,
Ma force va fléchir... Allons ! hâtons la chose !

ARTHUR.

D'où vient cette pâleur aujourd'hui sur vos traits,
Seriez-vous par hasard malade ? je voudrais,
Qu'un peu vous le fussiez, Hubert, tant il me tarde
De veiller près de vous en vous servant de garde,
Car je vous aime plus, je le vois tous les jours,
Que vous ne m'aimez, vous, est-ce vrai ?

HUBERT, *à part.*

Ses discours
S'emparent de mon cœur et domptent son courage.

Haut, et lui tendant un parchemin.

Arthur, lisez ceci.

A part.

Quand la haine fait rage,
Ne laissons pas du cœur la porte s'entr'ouvrir.
Est-ce que d'un enfant les pleurs vont attendrir
Ma résolution féroce et meurtrière ?
Soyons bref ! terminons ! larmes de femme, arrière !

Haut.

Eh bien ! avons-nous lu ? n'est-ce pas bien dicté ?

ARTHUR.

Pour l'affreux résultat, trop bien, en vérité !
Hubert ! Et quoi ! devant que mon destin s'achève,
Ces yeux, ces pauvres yeux, il faut, non, c'est un rêve,
Que vous, avec un fer rouge, vous les brûliez !

HUBERT, *froidement.*

Il le faut.

ARTHUR.

Mais c'est là plus que vous ne vouliez,
Vous ne le ferez pas...

HUBERT.

Je le ferai...

ARTHUR.

Quel pacte,
Dieu juste ! vous oblige à faire un pareil acte ?
Vous, barbare à ce point et méchant, vous, Hubert !
Mais vous n'y songez pas et ma raison se perd...
Alors que vous aviez seulement la migraine,
J'attachais mon mouchoir à votre front; la reine,
Ma mère, de ses mains l'avait pourtant brodé,
Et moi, je ne vous l'ai jamais redemandé!
Quand plus d'un pauvre enfant fut resté dans sa couche
A vous laisser souffrir tout seul, morne et farouche,
J'étais là, près de vous, moi, prince, enfant royal,
Allégeant le poids lourd des heures et du mal !
Peut-être avez-vous mal compris ces bons offices,
Et donnez-vous le nom de ruse et d'artifices
A ce qui vient d'un cœur plein d'amour et de foi ?
Si c'est la volonté du ciel, torturez-moi ;

Mais pourrez-vous, si loin que le crime vous mène,
Avoir jamais, Hubert, l'âme assez inhumaine,
Pour crever ces deux yeux qui n'ont et qui n'auront
Que des regards d'amour pour vous, tant qu'ils vivront ?

HUBERT.

J'ai juré de le faire, Arthur, et nul scrupule
Ne m'en doit empêcher... il faut que je les brûle,
Avec un fer rougi, ces yeux !

ARTHUR.

Siècle maudit,
Où de pareils forfaits s'exécutent ! ..

HUBERT, résolument.

C'est dit !

Frappant du pied.

Vous autres approchez !

Entrent des satellites avec des cordes, des fers, etc.

ARTHUR.

Que votre cœur pardonne.

Hubert, ah ! sauvez-moi!

HUBERT, aux satellites.

Faites ce que j'ordonne!

ARTHUR.

Un regard suffirait de ces hommes de sang,
Pour me crever les yeux !

HUBERT.

Liez cet innocent,
Et donnez-moi ce fer.

ARTHUR.

Quel démon vous anime?
Pourquoi cette rudesse ? hélas, douce victime,
Je ne veux ni bouger, ni me débattre... non,
Je resterai muet comme la pierre... au nom
Du ciel ! mon bon Hubert, empêchez qu'on me lie,
Renvoyez tout ce monde, Hubert, je vous supplie,
Et je vais m'asseoir là, soumis comme un agneau...
Je ne remuerai pas... mes yeux, sur le fourneau,
Verront rougir le fer, sans crainte ni colère;
Renvoyez seulement ces hommes pour me plaire,

Et quels que soient les maux dont vous me chagrinez,
Hubert, je vous les ai, d'avance, pardonnés !

HUBERT, aux satellites.

Sortez, et qu'on me laisse avec lui...

UN DES SATELLITES, sortant le dernier.

Je suis quitte
D'une telle action, et je m'en félicite !

ARTHUR, le regardant s'éloigner.

Cet homme est un ami que je renvoie, hélas !
Air grossier, cœur ému !

Se rapprochant d'Hubert et d'une voix caressante.

Ne lui direz-vous pas
De revenir, afin que sa pitié vous aide ?

HUBERT.

Enfant, préparez-vous !

ARTHUR.

Eh quoi ! plus de remède ?

HUBERT.

Point d'autre, sur ma foi, que de perdre les yeux!

ARTHUR.

Je ne suis pas méchant, Hubert, mais si les cieux
Pouvaient ouïr la voix d'un pauvre enfant qui pleure,
Vous auriez un cheveu dans les vôtres, sur l'heure,
Que sais-je, un moucheron, un atome, irritant
L'organe précieux; et vous-même, sentant,
Quelle douleur y peut des moindres choses naître,
A votre affreux projet renonceriez peut-être!

HUBERT.

Est-ce donc là ce que vous promettiez, enfant?
Taisez-vous!

ARTHUR.

Non, parler n'est point trop! qui défend
Ses yeux, n'abuse point du discours; ma harangue
Vous lasse, Hubert, eh bien! alors, coupez ma langue
Et laissez-moi mes yeux; devraient-ils, désormais,
Ne servir qu'à vous voir, tenez, je me soumets!

Après s'être approché du réchaud et bondissant d'étonnement.

Juste Dieu ! mais ce fer est tout froid... sur mon âme
Il ne saurait me faire aucun mal...

HUBERT.

A la flamme,
Je puis le réchauffer.

ARTHUR.

La flamme est morte aussi !
Oui, morte de douleur d'être employée ici
A de telles horreurs ; elle, pure et sacrée
Que pour notre seul bien, Dieu qui nous aime, crée !
Voyez, vous-même, Hubert, rien de pernicieux
Ne vit dans ce charbon dont le souffle des cieux
Vient d'éteindre l'ardeur et que couvre la cendre
Du repentir.

HUBERT.

Mon souffle à moi n'a qu'y descendre,
Il va le ranimer, mon prince !

ARTHUR.

Renoncez
A le faire rougir de nouveau ; — c'est assez !.

Car il se pourrait bien, vous montrant si peu sage,
Qu'il vous lançât soudain sa colère au visage,
Tel qu'un dogue par force au combat engagé,
Mord son maître et sur lui se retourne enragé.
Ainsi vous le voyez, tout ce qu'à mon supplice
Vous voulez employer, refuse son service,
Et vous seul demeurez sans pitié ni vertu,
Plus cruel que le fer et le feu!

HUBERT, éclatant.

Le crois-tu?
Mon Arthur! mon enfant! ai-je l'âme si laide?
Non, pour tous les trésors que ton oncle possède,
Je ne toucherais pas à tes yeux! vis et vois!

ARTHUR.

Maintenant, c'est Hubert qui me parle et j'y crois!
Tout ce temps vous étiez déguisé...

HUBERT.

Cher doux ange!
Que le ciel, à présent, nous protége et te venge;
Il faut aux yeux du roi que tu passes pour mort,
Je vais les égarer tous par un faux rapport.
En attendant, repose, âme sereine et blonde,
Et dis-toi que jamais, pour tous les biens du monde,

Hubert n'arracherait de ton front un cheveu!

ARTHUR.

Ciel! je vous remercie!... Hubert! adieu... adieu!...

V

La scène finissait, diverses fois reprise;
A ces mots prononcés d'une voix qui se brise,
Christiane pâlit, Goethe, ému par le jeu,
Remontait le théâtre et sur ce mot : « Adieu! »
S'éloignait, quand soudain l'enfant chancelle et tombe,
Un faible cri, soupir étouffé de colombe,
Le rappelle, il accourt, ô spectacle! La Mort
Avait ravagé tout.
Il n'y voulut d'abord,
Point croire : en un clin d'œil éteinte cette flamme!
Mourir si jeune,... ainsi!... La révolte dans l'âme,
Il contemplait ce corps qu'il tenait dans ses bras;
On eût dit le défi du Génie au Trépas!

Pas une larme, un mot, nulle vaine démence;
La sombre fixité d'un grand deuil qui commence,
Et sait bien qu'il n'aura plus de fin désormais!

VI

Errant à quelque temps de là, sur les sommets
Des Alpes, — isolé dans sa douleur, le maître,
Goethe, à lui vit un soir un fantôme apparaître.
Du fond des pics neigeux, à travers le rocher,
Un nuage semblait lentement s'approcher,
Lumineux, irisé de rubis et d'opale,
Lorsque s'en détachant, harmonieuse et pâle,
Une forme adorable au poëte sourit.

« Ne me connais-tu pas ? faut-il que mon esprit
Ayant quitté la terre et sa joie enviée,
Mon image, de toi, déjà soit oubliée ?
Mais non ! ton cœur ému, tes larmes... je le vois,
Tu restes mon ami, maître, comme autrefois !
Connais-tu, maintenant, celle que tu gouvernes ?
A travers les torrents et les âpres cavernes,
Exilée, elle flotte, elle fuit, en tous lieux
Cherchant l'ami, le maître et le père ; et ses yeux
Vont promenant, du haut de cette cime alpestre,
Un regard de regret sur le passé terrestre.

Jours heureux! jours d'ivresse, invoqués bien souvent,
Où tu m'initiais à cet art décevant
De la Muse, à mes jeux, grâce à toi, favorable!
Ah! qui n'invoque avec amour l'irréparable!
Et qui l'estime assez, ce rapide trésor
De la vie? Est-ce vrai, qu'il te souvient encor
Des heures où tous deux, émus d'un feu céleste,
Nous confondions nos voix, notre âme, notre geste?
Sous les traits enfantins du fils proscrit d'un roi
Je paraissais; ton souffle, en pénétrant en moi,
A la création du maître britannique
Rendait son air touchant et sa candeur unique;
Tu menaçais, farouche, et je voyais à part
L'émotion baigner de larmes ton regard.
Et quand le pauvre enfant, d'une fuite insensée,
Tombait victime, — alors, immobile et brisée,
Entre tes bras amis bien loin tu m'emportais,
Et moi, feignant la mort, sur ton sein je restais.
Enfin j'ouvrais les yeux, et, te voyant si sombre,
Je craignais de t'avoir mécontenté;

Mais l'Ombre,

Sait ce que Christiane, hélas, ne sut jamais :
Pourquoi ne me l'avoir pas dit que tu m'aimais! »

VIII

CHRISTIANE VULPIUS

I

« Heureux qui trouve son univers dans son intérieur; vous avez le bonheur, sachez l'estimer à son prix et sachez surtout reconnaître combien près de cela tout ce qui brille est peu de chose! » Ce passage d'une lettre à Kestner montre que dès 1784, Goethe saisissait déjà du regard certaines perspectives d'établissement domestique. Il faut faire une fin, dit prosaïquement le monde, et le proverbe a cent fois raison, l'aventureux dans la vie ne doit avoir qu'un temps et si le romanesque a du bon, c'est qu'il ressemble à ces forêts des contes de fées où l'on s'égare et qui, par mille détours et laby-

rinthes, vous conduisent à quelque château où l'on se marie.

Goethe, en de jolis vers, a raconté la chose et comment, sans y penser, il mit la main sur le trésor convoité.

J'allais par le bois sans projet réel,
Soudain j'aperçois dans l'ombre et la mousse,
Une fleur qui brille, étoile du ciel,
Et comme un œil bleu, lumineuse et douce.

Tandis que ma main la voulait cueillir,
« Faut-il donc ainsi que je sois brisée? »
Dit-elle, exhalant un tendre soupir,
Pauvrette, et fondant en pleurs de rosée!

— Non, petite, non, n'aie aucun tourment;
Car je ne veux pas que tu sois flétrie! —
Je creuse le sol bien soigneusement,
Et l'en arrachant avec industrie ;

Racines et tige et tout, je portai
Cette aimable fleur, cette sensitive,
Jusqu'en mon jardin, et l'y transplantai,
Pour que désormais, heureuse, elle y vive!

II

Disons en quatre mots que Goethe fit, à cette occasion, ce qu'il aurait dû faire à Sesenheim; heureuse Vulpius qui n'eut point à souffrir de ces orages de jeunesse qui brisèrent la pauvre Frédérique.

Un jour de 1788, comme il se promenait dans le parc, Goethe rencontra sur son chemin une belle enfant éblouissante de jeunesse et de fraîcheur. C'était l'autre Christiane, la fille du libraire et littérateur Vulpius qui venait lui présenter une requête en faveur de son père, réduit par sa faute aux plus tristes nécessités. Les mémoires du temps nous la donnent comme une naïve et sympathique créature : visage rond et plein, longues tresses blondes, nez fripon, bouche sensuelle, taille rebondie et petit pied. Dans cette rayonnante jeune fille qui s'offrait à lui sans naissance, sans fortune et sans titre, Goethe vit-il du premier coup d'œil celle qui pouvait lui donner un bonheur qu'il ne devait attendre ni d'une comtesse ni d'un bel esprit? Pensa-t-il avoir découvert là cet être bon, naturel, féminin, destiné

à ne s'occuper que de son intérieur, à ne rien savoir des intrigues du dehors, à ne jamais l'interroger sur rien : étoile fixe et bienfaisante dont la douce lueur reposerait ses yeux de l'importune fascination de tant de soleils? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la prit avec lui et ne la quitta plus. « Rien ne manquait à cet heureux mariage, si ce n'est la bénédiction du prêtre, » écrit assez ingénument l'honnête M. Riemer, un de ces commentateurs sans préjugés qui détestent l'hypocrisie, même alors qu'elle est un simple hommage rendu à la vertu. La bénédiction, après s'être fait attendre dix-sept ans, eut lieu pourtant le 19 octobre 1806, trois jours après la bataille d'Iéna. Goethe connaissait trop bien le cœur des femmes ; il avait trop voyagé dans ce pays du Tendre pour ne pas savoir ce que valent ces sentiments, un peu vulgaires peut-être, mais qui ne vous marchandent jamais ni la soumission ni le sacrifice. Il lui resta jusqu'à la fin très-fidèlement attaché. C'était un délicieux naturel, exempt de prétention, point égoïste, avec beaucoup d'intelligence et de dispositions pour les sciences. Goethe en professeur, en amant, l'éduqua, la forma. La gentille savante mit à profit toutes leçons et bientôt le rendit père d'un fils sans doute pour les progrès qu'il lui avait fait faire en botanique.

Un peintre, ami de la maison, Henri Meyer, la représenta même en *Madone à la Chaise* tenant entre ses bras ce premier-né.

Goethe l'admit alors sous son propre toit ainsi que sa tante, et non point sa mère, comme le raconte l'anglais Lewes qui, en fait d'informations, en a de toute espèce, même d'erronées. Goethe passa de la sorte des jours « aussi heureux qu'un homme en puisse avoir. » Elle veillait aux soins de la maison et cela spontanément et par goût, éloignant de lui jusqu'aux moindres préoccupations de nature à le distraire de ses travaux. Non contente de se dévouer à son service, elle le récréait par sa bonne humeur, son esprit naturel et le délassait par son amusant caquetage des fatigues d'une conversation de salons décidément beaucoup trop portée à l'esthétique. Ébloui de tous ces soleils vertigineux, il rentrait chez lui avec bonheur pour y retrouver son étoile fixe et se réjouir à sa douce et modeste clarté.

« Ne la méprisons pas d'avoir été à lui sans être mariée, » la scène d'Egmont avec Ferdinand au cinquième acte du drame, renferme dans ce genre plus d'une excuse en faveur de Christiane Vulpius, laquelle me rappelle beaucoup cette Catherine de

Heilbronn dont j'ai raconté l'histoire autre part [1], et qui, toute affection, tendresse et dévouement, ne demandait qu'à se voir tolérée, à se sentir vivre dans l'atmosphère de son maître et seigneur. La mère de Goethe, elle-même, la femme forte par excellence, fut touchée de cet absolu désintéressement et ferma les yeux sur ce que les convenances avaient à reprocher. Il est vrai que cette attitude resta sans influence aucune sur la société de Weimar, monde très-exclusif auquel la Vulpius avait surtout le tort de n'appartenir ni par la naissance ni par les talents. Madame de Schiller, personne d'ailleurs parfaite, mais que sa bonté d'âme n'exemptait point des préjugés, écrivait à Frédéric de Stein : « Goethe mène à Weimar une existence rogue et retirée; bien m'en a pris de l'avoir d'abord connu à Iéna, car je m'aperçois qu'autrement nombre de traits de son caractère m'eussent échappé, et ce changement est dû à son ménage qui, sous aucun rapport, ne saurait convenir à la société de Weimar. »

Quant à madame de Stein qui ne voyait guère « par le médium de l'amour » que les choses qui la

1. Voir les *Ecrivains modernes de l'Allemagne*, page 317 et suivantes de la nouvelle édition.

concernaient, elle affecta de la présenter sous les traits d'une Thérèse Levasseur et de ne parler jamais de Christiane que du bout des lèvres, l'appelant « cette demoiselle, » persifflage cruel que l'esthéticienne grande dame eut le mauvais goût de décocher devant le propre fils de Goethe et de Christiane Vulpius.

Du reste la petite bourgeoise n'avait nul besoin qu'on lui fît la leçon. Personne mieux qu'elle ne sentait ce que sa position avait de faux ; et bien souvent ce fut elle qui se reprocha de n'avoir rien su refuser à la passion de son amant. Goethe, témoin de ces retours mélancoliques vers l'irréparable, s'en inspira diverses fois, lui qui s'inspirait de tout. On trouve dans les *Élégies romaines* des passages tout vibrants de cette voix intérieure, très-reconnaissable d'ailleurs, en dépit de la transposition dans le monde de l'épopée.

« Cesse, ô ma bien-aimée, de te repentir de t'être ainsi tout de suite donnée à moi. Ne redoute jamais l'ombre d'une pensée humiliante. T'imagines-tu donc qu'elle ait longtemps délibéré, la déesse de l'amour, lorsque Anchise, dans les bosquets du mont Ida, lui plut? Que Phébé tarde d'un instant et la jalouse Aurore va réveiller le bel Endymion.

Rhéa Sylvia, la royale vierge, descend puiser de l'eau dans le Tibre et le dieu s'empare d'elle. » Voilà certes pour un mari des vers bien érotiques. Mais Goethe avait de ces absences. A certains moments, fort rares, sans doute, il manquait de goût. Allemand : jamais grand homme ne le fut moins que lui dans ses façons d'être, et cependant voyez le naturel, il continuait à traiter comme sa maîtresse la femme qu'il avait épousée et pendant son sommeil scandait des hexamètres sur son épaule nue. A ces strophes d'un lyrisme peu décent, combien je préfère ce tableau d'intérieur domestique qui me montre la vraie Christiane Vulpius sans appareil mythologique et dans sa figure d'honnête et brave ménagère. « En travaillant, elle s'était endormie, son tricot et ses aiguilles entre ses jolies mains croisées. Je m'assis à son côté et me dis : La réveillerai-je ? Je la contemplais : elle reposait doucement les paupières closes, la confiance sur les lèvres, l'aménité sur le visage. Chacun de ses membres retombait distendu, assoupli comme par un baume divin. Et moi, je restais là près d'elle, immobile, enivré, ma contemplation contenant mon désir. »

Maintenant ceux à qui de tels témoignages ne suffiraient pas pour se convaincre de ce que cette

affection avait de tendre et de sérieux, auront à méditer sur l'attitude de Goethe au lit de mort de cette femme. Lui, d'ordinaire si puissant à se maîtriser, perdit à cette occasion tout son courage. Désespéré, sanglottant, il lui serrait les mains, s'agenouillait, s'écriant : « Non, non, tu ne m'abandonneras pas, non, tu ne peux pas m'abandonner ! » On dira ce qu'on voudra, mais la pauvre Vulpius obtint assurément là un de ces triomphes dont eussent envié les honneurs bien des belles dames qui depuis ont figuré dans les correspondances du poëte. Nous avons vu que madame de Stein la détestait, Bettina non plus ne l'aimait point, et tout comme madame de Stein, Bettina avait ses raisons. Au demeurant, la Vulpius tenait le cœur du grand homme, les autres n'étaient pour lui que des amours de tête. Rira bien qui rira la dernière : l'humble Christiane eut le joyeux lot, et ce fut elle qui malicieusement éconduisit tout le monde. Bettina, aussi bien que le commun des vierges et martyres, Bettina reçut son congé malgré la rage qu'elle avait de continuer de jouer à l'enfant sur les genoux du vieil olympien.

FIN

TABLE

CLICHY. — Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

